

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the central text.

Fallait pas commencer

Spiliane Mickey

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Mickey Spillane

Fallait pas
commencer



Texte intégral

Mickey Spillane se défend avec humour d'être un écrivain et préfère se définir comme un industriel de la plume qui fabrique des romans policiers seulement quand il veut remplir son escarcelle – ce qui devrait rendre sa production actuelle quasi nulle car, depuis 1947 où il a créé le détective privé Mike Hammer dans son premier livre : I, The Jury (titre français : J'aurai ta peau), il est l'auteur le plus lu des États-Unis sinon même du monde entier (plus de soixante millions d'exemplaires), un des plus sollicités aussi par le cinéma et la télévision.

1964 a marqué l'entrée en scène de l'agent secret Tiger Mann, héros de Day of the guns (Corrida à l'O. N. U.), puis de Bloody Sunrise (Surprise sanglante), The By-Pass Control (Court-circuit), etc. L'astucieux Morgan The Raider est apparu, lui, dans The Delta Factor (Un mariage hors série). D'autres supermen tiennent la vedette dans The Long Way (Nettoyage par le vide) et The Deep (Le Nouveau Caïd).

Mickey Spillane (Frank Morrison Spillane pour l'état civil) – né à New York dans le quartier de Brooklyn en 1918 – désirait être avocat quand, afin de payer ses études, il s'est mis à écrire pour les pulps (périodiques bon marché) et les comics (bandes dessinées). Son succès l'a engagé à continuer et à obliquer après la guerre vers le roman policier « dur » dont il est un des maîtres par son abattage, son sens du rythme et de l'intrigue.

Une pièce pleine de policiers sauf à l'endroit où le plancher s'imbibe de sang sous un cadavre, c'est le spectacle qui s'offre à Mike Hammer quand il émerge péniblement d'une cuite carabinée : son ami et compagnon de beuverie pour un soir, Chester Wheeler, s'est tiré une balle dans la tête avec le propre revolver de Mike.

Une arme que les autorités s'empressent de lui ôter avec sa licence de détective privé pour cause d'ébriété, sans s'inquiéter qu'il y manque deux balles au lieu d'une. Mike voit là une preuve que ce « suicide » est un crime camouflé – et un moyen de récupérer sa licence en découvrant l'assassin.

Il entame son enquête avec une lucidité gênante pour certains, à en juger par les morts violentes qui se succèdent quand il s'engage sur la piste qui le conduit de l'agence de publicité Lipsek aux boîtes mal famées du Bowery. Et lui-même sera souvent bien près de vivre sa dernière heure avant de déchiffrer l'énigme de la mort de Chester – et de l'étrange réaction que provoque en lui la sculpturale « déesse » de l'agence Lipsek, Junon Reeves la bien nommée.

MICKEY SPILLANE

Fallait pas commencer !

TRADUIT PAR G. M. DUMOULIN

LE LIVRE DE POCHE

Titre original : VENGEANCE IS MINE
© *Les Presses de la Cité, 1951, pour la traduction.*
© *E. P. Dutton & C^e, Inc., 1950.*

CHAPITRE PREMIER

Le gars gisait sur le plancher, en pyjama, avec mon pétard dans la main droite et la moitié de la cervelle tartinée sur la descente de lit ! Je me frottai les yeux sans arrêt, pour essayer de dissiper le brouillard, mais les flics m'assommaient de questions, en me cinglant le visage avec un chiffon mouillé, et j'avais l'impression que mon crâne allait éclater, comme celui du type étendu sur le sol.

« Arrêtez, nom de Dieu ! » beuglai-je.

L'un d'eux se mit à rire et me refit choir sur le lit.

Impossible de réfléchir, impossible de me rappeler quoi que ce soit. Tout ce que je voyais, c'était ce cadavre, au milieu de la piaule, avec mon pétard dans la main. Mon 45 ! Un gros malin m'attrapa au colback, me remit sur pied et recommença à me cuisiner. Mais, cette fois-ci, j'en avais ma claque. Je ruai dans le tas, et un poussah en chapeau mou sortit de mon champ de vision, plié en deux comme un accent circonflexe. Je ne pus m'empêcher de rigoler.

« Bougre de salaud, on va te faire payer ça », dit quelqu'un.

Mais, avant qu'ils aient pu me passer à tabac, la porte s'ouvrit, des pieds martelèrent le plancher de la chambre et tout s'arrêta, à l'exception des gémissements de l'accent circonflexe.

« Brave vieux Pat ! dit ma voix. Toujours là quand on a besoin de lui ! »

Il n'eut pas l'air d'apprécier mon humour. « Tu choisis bien ton temps pour te soûler la gueule, gronda-t-il. Quelqu'un a-t-il touché à ce gars-là ? »

Personne ne répondit. Le poussah au chapeau mou s'effondra sur une chaise et gémit un peu plus fort.

« Il m'a flanqué un coup de savate ! En plein dans le bas-ventre, dit-il.

— C'est vrai, capitaine, continua une autre voix. Marshall l'interrogeait, et c'est comme ça qu'il lui a répondu ! »

Pat émit un grognement indistinct et s'approcha de moi.

« Ça va, Mike, debout ! »

Il s'empara du chiffon mouillé et me le tendit.

Je m'essuyai longuement le visage. Lorsque mes mains eurent cessé de trembler, Pat me poussa dans la salle de bain et me fourra sous la douche. L'eau froide me découpait la peau en fines lanières, mais bientôt je cessai de flotter dans l'espace pour redevenir un être

humain, capable de penser et de se souvenir. Je supportai ça le plus longtemps possible, puis fermai le robinet moi-même et sortis de la douche. Pendant ce temps-là, Pat avait fait préparer une cruche de café bouillant qu'il m'entonna presque de force. Je lui pris la cruche des mains et grimaçai un sourire. Il avait l'air complètement dégoûté de vivre sur la même planète que moi.

« Trêve de plaisanteries, Mike, aboya-t-il. Cette fois, tu es dans le pétrin, et pas pour un peu ! Bon Dieu, c'est pas parce que t'en pinçais pour une fille et qu'elle s'est fait buter que tu dois...

— Prêche pas, Pat, coupai-je. Ça fait deux fois que ça m'arrive, et la première⁽¹⁾...

— O. K. ! dit-il vivement. Parlons d'autre chose. Tu sais ce qu'il y a, dans la pièce d'à côté ?

— Ouais. Un macchabée.

— C'est ça, un macchabée... qui n'en était pas un quand tu es entré avec lui dans cette chambre, hier soir. Et ce matin, il a ton 45 dans la main, son crâne est en bouillie et tu es soûl comme un cochon. Moralité ?

— Moralité, je suis somnambule, je l'ai descendu en dormant, et je ne me souviens plus de rien. »

Pat jura.

« Garde ça pour ceux que ça amuse, Mike. Faut que je sache ce qui s'est passé. »

Nous étions seuls dans la salle de bain. Je désignai la porte de communication.

« Qu'est-ce que c'est que tous ces petits marrants ?

— Des flics, Mike. Des flics comme moi, et qui veulent savoir les mêmes choses que moi. Vers trois heures, le couple d'à côté a entendu un bruit qui ressemblait à un coup de feu. Ils ont attribué ça à un échappement jusqu'à ce que la bonne ouvre la porte ce matin et tourne de l'œil en voyant le tableau. Quelqu'un nous a prévenus et nous sommes là. Maintenant, raconte. Que s'est-il passé ?

— Je veux bien être pendu si je le sais.

— Tu seras pendu si tu ne le sais pas ! répliqua-t-il d'un ton lugubre.

C'était à son tour de faire de l'esprit, et au mien de ne pas apprécier son humour.

Je regardai Pat, mon frangin, mon pote. Le capitaine Patrick Chambers, meilleur flic de toute la Brigade criminelle. Il avait l'air tellement malheureux que je l'aurais embrassé. Ça me réchauffait le cœur de sentir à quel point il était de mon côté, malgré sa fureur et ses fonctions officielles.

Une horrible nausée me submergea soudain, et je soulevai juste à temps le couvercle de la lunette. Pat me laissa vomir et me rincer la

bouche en toute quiétude. Puis il me tendit mes frusques et me fit signe de m'habiller. Mes mains s'étaient remises à trembler si fort que je dus renoncer à nouer ma cravate. Sans mot dire, Pat m'aida à enfiler mon veston. Enfin prêt, j'ouvris la porte et le précédai dans la pièce voisine.

Le poussah était toujours effondré sur sa chaise, mais il ne gémissait plus et je le vis nettement pour la première fois. Il avait une sale gueule. Je ne regrettais nullement ce que j'avais fait. Si Pat n'avait pas été là, il aurait sans doute essayé de se payer sur la bête. Dans ce cas-là, nous aurions été deux.

Les flics en uniforme et les deux inspecteurs en civil observaient Pat avec des mines futées qui signifiaient clairement :

« Alors, les petits copains sont les petits copains, pas vrai, capitaine ? »

Quelques mots de Pat les remirent au pas. « Commence par le commencement, Mike, dit-il ensuite, après m'avoir installé sur une chaise. Et n'omets pas un seul détail. »

Je baissai les yeux vers le cadavre. L'un des flics avait eu la décence de lui jeter un drap sur la tête.

« Il s'appelle Chester Wheeler, commençai-je. Il est propriétaire à Columbus, Ohio, d'un grand magasin qui lui vient de ses parents. Il a une femme et deux gosses. Il était venu à New York pour affaires...

— Continue, murmura Pat.

— Je l'ai rencontré en 1945, à Cincinnati, juste après ma démobilisation. On avait un mal de chien à trouver des chambres d'hôtel. J'en avais une, à deux lits, et il dormait dans le hall. Je lui ai offert le deuxième plumard, et il l'a accepté. Il était capitaine d'aviation – quelque chose dans le ravitaillement – et chargé de mission par Washington. Nous avons pris une cuite ensemble, nous nous sommes séparés le lendemain, et je ne l'avais jamais revu jusqu'à hier soir. Il était dans un bar, en train de noyer ses soucis dans la bière, lorsque nous nous sommes trouvés nez à nez. Je me souviens que nous avons changé de bistrot une demi-douzaine de fois avant de jeter l'ancre ici. J'avais acheté une dernière bouteille, que nous avons liquidée en pleurant sur nos sorts réciproques. Je crois me rappeler qu'il était en plein cirage lorsque nous nous sommes endormis. Ensuite... ensuite, quelqu'un m'a cinglé la figure avec un torchon mouillé, et ce n'est pas la peine de me demander ce qui s'est passé entre-temps...

— C'est tout ?

— Absolument tout, Pat. »

Il se leva et se mit à explorer la pièce du regard.

« Rien n'a été touché, capitaine », dit l'un des flics en bourgeois.

Pat acquiesça d'un signe de tête et s'agenouilla près du cadavre.

J'aurais bien aimé en faire autant, mais mon estomac n'était pas de cet avis. Au bout d'un instant. Pat se redressa.

« Le suicide ne fait aucun doute », commenta-t-il.

Puis, se tournant vers moi.

« Cette histoire-là va te coûter ta licence, Mike.

— Pour quelle raison ? protestai-je. Ce n'est pas moi qui l'ai buté.

— Comment le sais-tu, gros malin ? ricana le poussah.

— Je ne descends jamais les gens lorsque je suis ivre, répliquai-je.

A moins qu'ils veuillent se faire passer pour des durs et me marchent sur le pied une fois de trop.

— T'as l'air de connaître la musique, hein ?

— Ouais, j'ai toujours été fort en solfège.

— La ferme, tous les deux ! » aboya Pat.

Le poussah obéit et me laissa seul avec ma gueule de bois. Pat distribua des ordres à la ronde ; tout le monde quitta la pièce, à l'exception du poussah. La porte ne s'était pas refermée que le coroner arrivait à son tour, avec armes, bagages, croque-morts et panier à viande. Un maillet invisible me martelait le crâne. Je fermai les yeux et laissai mes oreilles faire tout le boulot. Le médecin légiste et le chœur des flics eurent tôt fait d'atteindre la même conclusion. C'était bien mon pétard qui avait arrangé Wheeler de cette manière. Un pruneau de 45, tiré à bout portant. Mes empreintes figuraient en bonne place sur la crosse du revolver, avec celles du mort pardessus...

Pat fut appelé au téléphone, et le poussah en profita pour faire au médecin légiste une suggestion qui m'arracha au siège sur lequel je m'étais effondré.

« ... Ça peut aussi bien être un meurtre, disait-il. Ils étaient ivres ; ils ont eu une prise de becs ce gars-là a buté son copain, lui a mis le pétard dans la main et s'est enfilé une bouteille de plus pour se donner un alibi...

— Possible, en effet, dit l'autre en hochant la tête.

— Gros pourceau ! » m'écriai-je en l'attrapant au collet.

Flic ou pas flic, je lui aurais rectifié le portrait si Pat n'avait lâché le récepteur et ne s'était interposé. Cette fois il me prit par le bras et ne me libéra que lorsqu'il eut raccroché. Puis il attendit que le cadavre ait été empaqueté dans le panier d'osier, referma la porte derrière la procession et me fit signe de m'asseoir sur le lit. Mains aux poches, il se remit à parler, et ses mots étaient destinés au poussah en civil tout autant qu'à moi-même. Il parlait à contrecœur, mais sans bafouiller le moins du monde.

« Ça devait arriver tôt ou tard, Mike. Il fallait bien qu'un jour ou l'autre ton satané pétard te fourre dans le pétrin.

— Te fatigue pas. Pat. Tu sais très bien que je n'y suis pour rien !

— En es-tu absolument sûr ?

— Évidemment. J'étais tellement blindé que je n'ai même pas entendu la détonation. Les gars du labo prouveront que je n'ai pas un brin de poudre sur moi. Je me demande même pourquoi nous restons là à discuter.

— Parce que, suicide ou pas suicide, tu vas te retrouver sur le pavé, sans licence. Ils n'aiment pas, à la boîte, que les gens se baladent avec un revolver dans la poche et un chargement de whisky dans le buffet. »

Là, alors, il avait raison ! J'étais bel et bien coincé. Son regard fit une dernière fois le tour de la pièce, s'arrêtant sur les vêtements du mort, les bouteilles vides, les mégots éparpillés. Mon pétard gisait sur la table, en compagnie de la douille éjectée, la crosse souillée de poudre blanche...

Pat esquissa une grimace.

« Allons-y, Mike », dit-il.

Tout le long du chemin, le poussah me surveilla étroitement, avec, un petit sourire en coin de rue qui avait l'air de dire :

« Essaie un peu de filer, que j'aie un prétexte pour te casser la gueule. »

Pour une fois, je me rendais compte à quel point j'étais vernis d'avoir un copain tel que Pat. Il me soumit lui-même aux divers tests et me fit attendre en bas jusqu'à ce que les rapports fussent établis. J'avais eu le temps de remplir un cendrier lorsqu'il redescendit.

« Alors ? questionnai-je.

— Rien sur toi. Traces de brûlures sur le corps.

— La vie est belle », gouaillai-je.

Il haussa les sourcils.

« Tu crois ça ? Le district attorney veut te dire quelques mots. Le patron de l'hôtel où était descendu Wheeler ne semble avoir aucun sens de l'humour et fait un chahut de tous les diables. Prêt ? »

Je le suivis vers l'ascenseur, maudissant la déveine qui m'avait fait rencontrer une vieille connaissance le jour même où l'andouille avait décidé de se faire sauter le caisson. Mais sa décision avait-elle été déjà prise lorsque je l'avais rencontré ? Ou bien la vue de mon revolver avait-elle fait disparaître ses dernières hésitations ? Il était cafardeux, d'accord, mais pourquoi diable n'avait-il pas sauté par la fenêtre au lieu de se servir de mon pétard ? Il aurait pu penser aux ennuis qu'il m'occasionnerait !...

L'ascenseur s'arrêta et, quelques secondes plus tard, nous pénétrâmes dans le bureau du district attorney qui, perché sur le coin de son bureau, écouta les explications de Pat sans jamais cesser de me dévisager d'un air faussement impassible. J'allais lui dire qu'il n'y avait pas de journalistes dans le secteur et qu'il pouvait abandonner la pose lorsqu'il ouvrit enfin la bouche pour japper dans ma direction :

« Vous êtes brûlé dans cette ville, Mr. Hammer ! Je suppose que vous êtes assez intelligent pour le comprendre ! »

Qu'aurais-je pu répondre ? Il avait tous les atouts en main.

« Je ne nie point que vous nous ayez rendu service, dans le passé, continua-t-il, mais cette fois vous êtes allé trop loin. Je suis navré que les choses dussent finir ainsi, mais la ville se passera fort bien, à l'avenir, de vos services... et de vos frasques. »

Pas d'erreur, il était en train de s'en payer une bonne tranche ! Pat le regardait d'un sale œil, mais qu'y pouvait-il ?

« Me voilà donc redevenu simple citoyen ? m'informai-je.

— Parfaitement. Plus de licence... ni de permis de port d'arme. Et cela, dé-fi-ni-ti-ve-ment.

— Avez-vous un motif de me coffrer ?

— Non, malheureusement. Et croyez bien que je le déplore. »

Mon sourire en biais dut lui donner une petite idée de ce qui allait suivre, car il rougit du faux col à la racine des cheveux.

« En fait de district attorney, vous êtes plutôt tocard, ricanai-je. Si je n'avais pas fourni aux journalistes de meilleures occasions d'employer leurs plumes, il y a belle lurette qu'ils vous auraient drôlement assaisonné...

— Cela suffira, monsieur Hammer.

— Bouclez-la, ou faites-moi coffrer. Sinon j'exercerai jusqu'au bout mon droit de libre critique, qui fait partie des prérogatives, de tout simple citoyen. Vous avez toujours voulu avoir ma peau, parce que j'avais assez de bon sens pour aller chercher les tueurs où ils se cachaient. Ça faisait de la bonne copie pour la presse quotidienne et votre nom n'était même pas cité !... Je n'ai qu'un mot de plus à vous dire : il est heureux que les flics ne soient pas nommés comme les districts attorneys. Il leur faut une certaine dose de bon sens pour parvenir aux postes qu'ils occupent. Vous étiez peut-être un bon avocat, je n'en sais rien. Mais, ce que je sais, c'est que vous auriez mieux fait de rester dans votre cabinet plutôt que de prétendre diriger des gens qui valent mieux que vous !

— Sortez ! »

Il allait faire explosion d'une seconde à l'autre. J'enfonçai mon chapeau sur mon crâne, lui ris au nez et me dirigeai vers la porte que Pat venait d'ouvrir.

« Une simple contravention pour excès de vitesse, l'entendis-je vociférer derrière mon dos, et vous verrez de quel bois je me chauffe ! Ça aussi, ça fera de la bonne copie pour la presse quotidienne ! »

Je ne me retournai même pas.

Pat garda son sang-froid jusqu'à la première marche de l'escalier. Là, il explosa à son tour.

« Tu n'aurais pas pu fermer ta gueule, non ?

— Non ! »

Je léchai mes lèvres sèches et allumai une cigarette.

« Depuis le temps qu'il attendait ça, il n'était que trop heureux de me tenir à sa merci !

— En attendant, te voilà sur le pavé ?

— Ouais. Je vais ouvrir une épicerie en gros.

— Ne blague pas, Mike. C'est moins drôle que tu le penses. Viens dans mon bureau, on va boire un verre. »

Il m'introduisit dans son sanctuaire, sortit d'un de ses tiroirs une bouteille d'un demi-litre, emplît deux petits verres et m'en tendit un. Nous trinquâmes et bûmes en silence.

— Dommage, dit-il au bout d'un moment. À chaque fois qu'on a travaillé ensemble, on a fait du bon boulot.

— Ouais, grognai-je. Et que va-t-il se passer, maintenant ? »

Il fit disparaître la bouteille et les verres et se balança sur son fauteuil.

« S'il y a enquête, tu seras convoqué, et le district attorney prendra sa revanche en te menant la vie dure. Jusque-là, tu peux agir à ta guise. J'ai répondu de toi. Mais tu es trop connu pour pouvoir filer à l'anglaise.

— Je n'en ai pas l'intention.

— Et pourtant, ça vaudrait peut-être mieux. À partir d'aujourd'hui, tu es sur la liste noire, et tu y resteras tant que les mites n'auront pas bouffé le district attorney. »

Je tirai ma licence de mon portefeuille et la jetai sur son bureau.

« Tu devrais la faire encadrer et la lui offrir pour son prochain anniversaire », murmurai-je.

Mais j'en avais gros sur la patate.

Lui aussi.

Il la ramassa et l'examina d'un air sombre. Puis il s'empara d'une grande enveloppe, en sortit mon 45, épingla ma carte à la liasse de rapports qui y était jointe, et, désignant mon revolver, grommela :

« Tu veux lui donner le baiser d'adieu, Mike ? »

En même temps, il faisait tomber sur son bureau les pruneaux qui restaient dans le magasin.

Au bout d'un instant, mon silence lui parut insolite et il releva brusquement la tête pour se trouver nez à nez avec mon visage hilare.

« Qu'est-ce qui te prend ? » bougonna-t-il.

Mais j'avais les yeux presque fermés, et les coins de ma bouche progressaient graduellement dans la direction de mes oreilles.

« Qu'est-ce qu'il y a de si drôle, s'emporta-t-il en refourrant le tout dans la grande enveloppe. Je n'aime pas te voir cette expression... elle ne présage jamais rien de bon. Qu'est-ce que tu es encore en train de mijoter ?

— Rien, Pat, je t'assure. Je pensais, simplement. Ne sois pas trop dur envers un collègue en chômage.

— Qu'est-ce que tu pensais ? insista-t-il.

— Je pensais à un moyen de récupérer cette carte, voilà tout. »

Ma réponse parut le soulager.

« Si tu y parviens, je te tire mon chapeau, dit-il. Mais je ne vois pas comment tu t'y prendrais.

— Ce ne sera pas tellement difficile, affirmai-je.

— Sans blague ? Tu crois peut-être que le district attorney va te la retourner, avec ses excuses ?

— Je n'en serais pas autrement surpris.

— Tu n'as plus de revolver, tu ne peux pas la lui reprendre par la force !

— Non, ricanai-je, mais je peux lui proposer un marché. Ou bien il me la retourne, avec ses excuses, ou bien je le couvre de ridicule. »

Instantanément, Pat reprit sa tête de flic.

« Mike, tu m'as caché quelque chose.

— Non. Tout ce que je t'ai dit était la vérité. Ton laboratoire l'a confirmé. C'est un suicide.

D'accord. Le gars s'est fait sauter le couvercle et je ne sais ni à quelle heure, ni pour quelle raison. Tout ce que je sais, c'est à quel endroit, et ça ne m'avance guère. Tu es fixé » maintenant ?

— Moins que jamais, bougre de salopard ! »

Mais il avait retrouvé son sourire. Je repris mon chapeau et m'esquivai en douceur. Lorsque j'eus refermé la porte, je l'entendis flanquer un grand coup de poing sur sa table et jurer comme un charretier.

Un taxi me déposa devant mon bureau, si toutefois j'avais encore un bureau. Je n'avais plus de licence, je n'avais plus de revolver, donc, je n'avais plus de bureau. J'étais redevenu le simple citoyen Mike Hammer. Je n'avais même plus ma gueule de bois pour me tenir compagnie.

Je trouvai Velda sur mon fauteuil de cuir, le visage enfoui dans les dernières éditions. Lorsque je fis mon entrée, elle lâcha sa pile de quotidiens et releva la tête. Ses joues étaient striées de traces de larmes, ses paupières rouges et gonflées. Elle voulut dire quelque chose, rata son coup, sanglota et se mordit les lèvres.

« Du calme, fillette », murmurai-je.

J'ôtai mon veston et la mis sur pied.

« Oh ! Mike, qu'est-il arrivé ? »

Il y avait une éternité que je n'avais vu Velda se conduire comme une faible femme. Ma grande belle fille de secrétaire était donc humaine, après tout. Je l'aimais beaucoup mieux comme ça.

Je la pris dans mes bras, et elle posa sa tête contre ma joue.

« Rien n'est perdu, mon chou. Ils m'ont simplement repris mon pétard et ma licence. Il y avait trop longtemps que le district attorney en guettait l'occasion. »

Elle rejeta ses cheveux en arrière et me donna un petit coup de poing dans les côtes.

« Cette espèce de sale gommeux ! J'espère que vous lui avez dit ses quatre vérités !

— J'ai fait ce que j'ai pu », ricanai-je.

La tête de Velda retomba sur mon épaule.

« Excusez-moi, Mike. Je suis idiot de pleurnicher comme ça. »

Elle se moucha dans ma pochette et je la poussai doucement vers le bureau.

« Servez-vous quelque chose, Velda. Pat et moi avons bu un verre à la dissolution de l'Agence Mike Hammer. Nous allons boire maintenant à la création de la S. P. D. P., Société protectrice des détectives privés. »

Elle revint avec deux verres garnis et m'en tendit un.

« Je ne trouve pas ça tellement drôle, Mike.

— C'est ce que Pat m'a répété toute la matinée. Le plus drôle de l'histoire, c'est qu'elle est effectivement très drôle.

Nous vidâmes nos verres et Velda les remplit. J'allumai deux cigarettes et insérai l'une d'elles entre ses lèvres.

« Racontez-moi tout, Mike », dit Velda.

Il n'y avait plus de larmes dans ses yeux. Il y avait de la curiosité, et un bon pourcentage de colère. Lorsque j'eus terminé mon histoire, elle dit quelques-uns de ces mots qui passent pour être déplacés dans la bouche d'une dame et jeta sa cigarette dans la corbeille à papiers.

« Que la peste emporte tous ces personnages officiels et leurs sales petits griefs, Mike. Ils écraseraient n'importe qui pour atteindre le haut de l'échelle. Si seulement je pouvais faire autre chose que de répondre à votre courrier, Mike, j'aimerais... j'aimerais tenir ce joli garçon dans un coin et lui mettre les tripes au soleil ! »

Elle se rejeta dans le fauteuil de cuir et ramena ses jambes sous elle.

J'allongeai le bras et baissai délicatement sa jupe. Certaines femmes n'ont de jambes que pour marcher. Celles de Velda avaient toujours été pour moi une cause permanente de distractions.

« Fini, pour vous, de répondre au courrier », lançai-je.

Des larmes réapparurent dans ses yeux, mais elle sourit bravement.

« Je sais. Je trouverai toujours du boulot. Mais vous, qu'allez-vous faire ?

— Allons, allons, m'esclaffai-je, vous aviez l'esprit plus vif, autrefois.

— Où voulez-vous en venir, Mike ? »

Je m'emparai de son sac à main et le laissai choir sur le bureau, où il atterrit avec un bruit sourd.

« Vous avez un revolver et un permis de le porter, pas vrai ? Et vous avez vous-même une carte de détective privé ? O. K. !... A partir d'aujourd'hui, l'Agence vous appartient. Vous serez le cerveau, et je serai les jambes, bien que... »

Un léger sourire erra sur ses lèvres, tandis qu'elle assimilait lentement le sens de mes paroles et que, m'approchant d'elle, je relevais sa jupe d'un geste vif, plus haut que la frontière de ses nylons.

« ... Bien que, conclus-je en reculant précipitamment, vos jambes vaillent infiniment mieux que les miennes. »

Elle souriait toujours, mais son regard était dangereux et je réalisai soudain que Velda était la seule femme au monde qui ait toujours réussi à me tenir à distance tout en ne faisant rien pour me décourager.

« C'est vous le patron, à présent, continuai-je, et, si vous le voulez bien, nous allons laisser tomber le courrier et consacrer nos efforts au seul boulot qui en vaille actuellement la peine : récupérer mon 45 et ma licence. Je ne vous dirai même pas comment opérer, mais, si votre cerveau fonctionne aussi bien que vos guibolles, vous ne perdrez pas de vue de cadavre de Chester Wheeler. De son vivant, c'était un brave type, homme d'intérieur et bon père de famille. Pour tous détails, voyez la presse quotidienne, qui peut vous fournir un point de départ. Vous trouverez des chèques signés en blanc dans le premier tiroir. »

Et, brusquement, ce fut plus fort que moi, j'éclatai de rire.

« Ce n'est pas drôle, Mike », insista Velda.

J'allumai une autre cigarette et remis mon chapeau.

« Vous ne saurez jamais à quel point cela peut être drôle. Une seule balle a tué Chester Wheeler. Il y en a toujours six dans le magasin de mon 45 et, lorsque Pat l'a vidé, il n'y restait plus que quatre pruneaux ! »

Velda m'observait, les lèvres serrées, et ses yeux étaient plus dangereux que jamais.

Mais ce n'était plus moi qu'ils menaçaient.

« Si vous aviez votre revolver à la main, braqué vers le ventre de quelqu'un, pourriez-vous presser la détente et vous tenir prête à la presser une seconde fois, en cas de nécessité ? » murmurai-je.

Elle passa sa langue sur ses lèvres.

« Je n'aurais pas besoin de la presser une seconde fois... Surtout maintenant », répliqua-t-elle.

Elle me regarda traverser le bureau. La main sur la poignée de la porte, je me retournai, lui adressai un signe d'adieu et repoussai le battant. Très vite, car elle ne s'était pas donné la peine de baisser sa jupe et que ses yeux contenaient une invite en même temps qu'un défi.

Avec Velda, je préférais ne courir aucun risque.
Mais j'aurais ma revanche, un jour ou l'autre.
A moins que ce soit elle, qui finisse par avoir la sienne.

CHAPITRE II

Ma binette s'étalait en première page de tous les journaux. Ceux-là mêmes qui me baisaient les pieds quand ils voulaient me soutirer une histoire me déchiraient aujourd'hui à belles dents. Un seul avait eu pour moi une pensée émue. Il m'avait écrit une épitaphe ! En vers ! Le district attorney devait se tenir les côtes à force de rigoler.

Il rigolerait moins dans une heure ou deux, le salaud.

J'expédiai un souper sommaire, pris une douche écossaise, me rasai, enfilai un complet fraîchement pressé, puisai dans le premier tiroir de la commode et refis le plein de mon portefeuille. Un coup d'œil au miroir. J'aurais pu avoir l'air distingué, n'eussent été ma sale gueule et le faux pli qui déparait mon veston. Il avait été fait pour être porté sur l'étui d'un 45, mais je pouvais arranger ça, car, si je n'avais plus le 45, j'avais encore l'étui. Quant à ma sale gueule, personne n'y pouvait rien changer.

Il était un peu plus de sept heures lorsque je parquai ma bagnole à proximité de l'hôtel. C'était un de ces établissements désuets à la clientèle plus désuète encore, un de ces établissements où l'on n'accepte pas les femmes seules, à moins qu'elles aient plus de quatre-vingts ans révolus. Avant d'entrer, j'ouvris le boîtier de ma montre, en ôtai le mouvement, et le rangeai dans la poche de ma chemise.

L'employé de la réception ne parut pas heureux de me revoir. Sa main se posa sur le téléphone, puis retomba sur un bouton de sonnette qu'elle pressa par trois fois. Quelques secondes plus, tard, entra un individu au cou de taureau, aux larges épaules, dont l'arrivée sembla rassurer l'employé.

« Inutile de me présenter. J'ai perdu le mouvement de ma montre, hier soir, expliquai-je. Il faut que je le retrouve.

— Mais... la chambre n'a pas encore été nettoyée, bégaya-t-il.

— Il me le faut tout de suite », insistai-je.

Je lui fourrai mon poing sous le nez et lui montrai le boîtier vide. Le détective de l'établissement regardait par-dessus mon épaule.

« Mais...

— Tout de suite, répétais-je.

— Ça va, George, je vais monter avec lui », intervint le détective.

Délivré de toute responsabilité, l'employé se hâta de lui remettre les clefs.

« Par ici... »

La chambre était au quatrième étage et portait le numéro 402. Rien n'avait changé. Le plancher était toujours souillé de sang, les lits toujours défaits et la poudre blanche du service des empreintes toujours visible un peu partout. Le détective s'arrêta sur le seuil de la pièce et, bras croisés, me regarda faire.

J'explorai consciencieusement la chambre, me jetant à plat ventre devant chaque meuble et me redressant ensuite avec une sage lenteur, car ce n'était pas le plancher qui m'intéressait le plus.

« Personne n'est entré ici, depuis le départ des flics ? m'informai-je.

— Personne, mon pote, pas même les femmes de ménage. Redescendons. T'as dû perdre ta montre dans un bar. »

Je ne répondis pas. J'avais rejeté les couvertures du lit dans lequel j'avais dormi et je voyais distinctement le trou, dans l'épaisseur du matelas. Quelques centimètres plus haut et je n'aurais pas eu tous ces ennuis avec la police.

Le rembourrage d'un matelas peut stopper une balle plus sûrement qu'une plaque d'acier, mais, lorsque je sondai le trou à l'aide de mon index, je ne rencontrai que du crin. La balle était partie. Quelqu'un était passé avant moi, puisque la deuxième douille, aussi, brillait par son absence. Je n'avais plus rien à faire ici.

« Le voilà », m'écriai-je en montrant au détective le mouvement de ma montre.

Il acquiesça, me regarda remettre les rouages dans le boîtier et me réescorta jusqu'à la sortie de l'hôtel.

Je pris congé de lui avec un sourire de gratitude. Quelque chose me disait qu'avant peu il regretterait amèrement sa complaisance.

Je transportai mon tacot devant un bar, pénétrai dans l'établissement, commandai un demi et m'enfermai dans la cabine téléphonique. Il était tard, mais Pat n'était pas homme à quitter son bureau avant que toutes ses affaires soient en ordre.

« Ici, Michael H. Citoyen », dis-je lorsque j'entendis sa voix.

Il éclata de rire dans le récepteur.

« Salut ! Comment va l'épicerie en gros ?

— Au poil, Pat, au poil. Je viens de prendre une grosse commande de viande fraîchement assassinée.

— Quoi ?

— Rien. Simple métaphore. À propos, suis-je totalement hors de cause, dans l'affaire Wheeler ?

— Oui. Pourquoi ? »

Je n'avais pas besoin de le voir pour deviner qu'il fronçait les sourcils d'un air perplexe.

« Simple curiosité. Dis donc, les anges bleus sont arrivés dans cette chambre longtemps avant que je redescende sur terre. Ont-ils passé les lieux au peigne fin, selon leur charmante habitude ?

— Non, je ne le pense pas. Ce qui s'était passé était tellement évident...

— Qu'ont-ils emporté avec eux ?

— Le corps, ton revolver, une douille, et les effets personnels de Wheeler.

— C'est tout ?

— Oui. »

Je marquai une pause.

« Est-ce qu'en général les suicidés ne laissent pas un petit mot d'adieu, Pat ?

— En général, oui, lorsqu'ils ne sont pas ivres ou qu'il n'y a pas de témoin. S'ils y pensaient depuis longtemps, ils essaient généralement de justifier leur acte. Mais s'ils s'y décident brusquement, dans un accès de passion ou de désespoir, ils s'en donnent rarement la peine.

— Je ne pense pas que Wheeler ait été sujet à de tels accès. Selon toutes les apparences, c'était un homme d'affaires lucide et pondéré.

— Rien d'un candidat au suicide, d'après toi ?

— Non. »

J'attendis quelques secondes avant de continuer :

« Pat... combien de pruneaux restait-il dans mon pétard ?

— Quatre, si je ne me trompe.

— Tu ne te trompes pas. Et je ne m'en étais pas servi depuis que nous sommes allés ensemble au stand de tir, la semaine dernière.

— Alors ? »

Sa voix trahissait un certain malaise.

« Alors, susurrai-je dans le récepteur, ce pétard ne contient jamais moins de six balles, fiston. »

Je crus que le téléphone allait faire explosion et m'abstins de tout commentaire.

« Mike... Mike, réponds-moi, nom de Dieu ! » beuglait Pat.

J'éclatai de rire, pour lui faire voir que j'étais encore là, et raccrochai délicatement. Dans cinq minutes au maximum, Pat aurait avec le district attorney une petite conversation entre quatre-z-yeux au terme de laquelle l'avantageux blondinet regretterait amèrement de n'avoir pas tourné sa langue sept fois dans sa bouche avant de l'ouvrir aussi grande. Certes le district attorney était une huile, mais Pat n'était pas un petit garçon, et j'aurais payé cher pour assister à leur entretien.

Plus les heures passaient, et plus cette histoire était drôle. Je retournai au comptoir et m'enfilai mon demi. Il était plus de huit heures lorsque j'appelai Velda chez elle. Elle n'y était pas. Elle n'était pas non plus au bureau. Peut-être était-elle en train de s'entendre avec un peintre pour substituer son nom au mien, sur la porte de l'Agence ?

Je regagnai mon tabouret et tentai de réfléchir. Ce n'était pas

facile, parce que je n'avais prêté aucune attention à ce qui s'était passé la veille et qu'en plus de ça Wheeler et moi avions bu comme des trous. Le destin ne m'avait-il donné l'occasion de faire sa connaissance, en 1945, que pour me reflaquer dans ses pattes cinq ans plus tard, dans des circonstances aussi particulières ?

Lorsque je lui étais tombé dessus, la veille, j'avais eu l'impression qu'il broyait du noir. Mais mon arrivée avait balayé tout ça, nous avions fait une foire à tout casser, et le cafard n'était revenu que vers la fin de la soirée, dans la chambre d'hôtel, lorsqu'il m'avait dit qu'il était à New York depuis une semaine, pour affaires, et qu'il s'apprêtait à rentrer chez lui.

On n'avait pas été copains bien longtemps, mais on avait été de bons copains. Si tout ça s'était passé au fin fond de la jungle, et qu'un Jap l'ait descendu à côté de moi, j'aurais éventré le Jap, et il en aurait fait autant, dans le cas contraire. Mais tout ça s'était passé à New York, où les meurtres sont censés être rares et se produisent à tout bout de champ. Chester était arrivé dans ma ville une semaine plus tôt, et maintenant il était allongé avec le crâne en bouillie dans un des tiroirs de la morgue.

Une semaine plus tôt ! Qu'avait-il fait ? Que s'était-il passé ? Qui avait-il vu pendant cette semaine ? Où fallait-il rechercher le motif du meurtre ? Ici, ou à Columbus (Ohio) ? Je posai mon chapeau sur le tabouret, pour réserver ma place, et réintégrai la cabine téléphonique.

Je composai successivement deux numéros. Au deuxième, je trouvai le gars que je cherchais. C'était un détective privé comme je l'étais la veille encore. Il s'appelait Joe Gill et je lui avais rendu service plus d'une fois. Aujourd'hui, ce serait à lui de me prouver sa reconnaissance.

« Ici, Mike, Joe, annonçai-je. Tu te souviens de moi ?

— Tu fais trop de bruit pour qu'on t'oublie, s'esclaffa-t-il. J'espère que tu cherches pas du boulot ?

— Pas précisément. Es-tu très pris, en ce moment ?

— Ma foi non. Tu as quelque chose en tête ?

— Et comment, vieux frère. Tu travailles toujours pour les compagnies d'assurances ?

— Je ne travaille plus que pour les compagnies d'assurances, rectifia-t-il. Garde tes durs et tes assassins et laisse-moi mes bénéficiaires manquants.

— Tu veux me rendre un service, Joe ? »

Il n'hésita qu'une fraction de seconde.

« Avec plaisir, Mike. Tu m'as tiré plus d'une épine du pied. Je t'écoute.

— O. K. !... Ce type qui a été retrouvé mort dans la chambre d'hôtel – Chester Wheeler – je veux des renseignements sur lui. Pas

l'histoire de sa vie, non... Juste ce qu'il a fait en ville au cours de la semaine passée. Il était venu faire une tournée d'achats pour son magasin de Columbus, Ohio, et je veux savoir ce qu'il a fabriqué depuis son arrivée à New York jusqu'à sa mort. Crois-tu que ce soit faisable ? »

J'entendis une plume gratter du papier.

« Donne-moi quelques heures, Mike. Je vais m'en occuper moi-même et lancer mes gars sur les détails. Où pourrai-je te toucher ? »

Je réfléchis un instant, et lui dis :

« Au *Greenwood Hotel*. C'est un petit nid à puces qui se trouve du côté de la Quatre-Vingtième. Les gens n'y sont pas curieux !

— D'ac ! À bientôt, Mike. »

Je raccrochai et sortis de la cabine. Lorsque, fendant la foule des consommateurs, je parvins à rejoindre mon tabouret, il était déjà occupé, le gars avait mon chapeau sur la tête et payait son verre avec ma monnaie.

Je ne me fâchai pas, cependant. L'intrus n'était autre que Pat.

« Salut, petite tête, comment vont les affaires ? » lui demandai-je.

Il se retourna, lentement. Son regard était brumeux et sa bouche sarcastique. Il paraissait las et soucieux.

« Viens dans l'arrière-salle, Mike, dit-il. J'ai à te parler. »

Je liquidai ma bière et emportai un verre plein dans l'arrière-salle. Pat s'assit en face de moi, refusa la cigarette que je lui offrais et ne répondit pas lorsque je lui demandai comment il m'avait trouvé.

« Mike, dit-il fermement sans me quitter des yeux, je n'ai pas l'intention de m'énerver cette fois-ci jusqu'à en perdre le sommeil. Je suis un flic ou, du moins, je suis supposé l'être. Pour l'instant, je traite cette histoire comme si elle était importante et comme si tu en savais réellement plus long que moi, et c'est pourquoi je te demande : Où veux-tu en venir ? »

Je tirai sur ma cigarette et clignai des yeux pour en éviter la fumée.

« Si je te disais que Chester Wheeler a été assassiné, Pat ?

— Je te demanderais comment tu es parvenu à cette conclusion, enchaîna-t-il sans sourciller.

— Mon pétard a tiré deux balles. Pat, ne l'oublie pas.

— C'est tout ?

— Oui. Ça ne te suffit pas ?

— Non... Écoute, Mike, nous sommes de bons copains, mais j'en ai marre d'être mené en bateau. Tu es toujours en train de flairer le meurtre où il n'est pas, et le pire c'est que tu gagnes à tous les coups. Sois régulier, Mike, est-ce vraiment tout ce que tu sais ? »

J'acquiesçai d'un signe de tête. Le visage de Pat sembla s'adoucir et il respira profondément.

« De temps en temps, Mike, dit-il d'un ton léger, on découvre un

suicidé avec un pruneau dans la tête. Parfois, la pièce est littéralement truffée de balles, parce que le type a pressé plusieurs fois la détente avant d'avoir le cran de garder le canon du pétard contre sa tempe. La plupart des gens ne savent pas se servir d'un automatique, de toute manière, et nombreux sont ceux qui tirent un premier coup de feu dans les décors avant de se faire sauter le caisson.

— D'où nous concluons que Chester Wheeler s'est bien suicidé. Mes chers auditeurs, bonsoir.

— Attends, c'est pas fini, ricana Pat. Après ton coup de téléphone, j'ai pris le mors aux dents, j'ai fait marcher mes hommes et ils ont mis la main sur une relation d'affaires de Wheeler qui a passé une partie de sa journée avec lui la veille de sa mort. Ce type a déclaré que Wheeler avait un cafard noir et qu'il avait même prononcé plusieurs fois le mot suicide. Il semble que ses affaires aient été plutôt mauvaises.

— Quel est ce type, Pat ?

— Un fabricant de sacs à main, Emil Perry.

Si tu as besoin de moi, viens me voir, Mike, mais plus de coups de théâtre, si ça ne te fait rien. O. K. ?

— Ouais, grinçai-je. Tu ne m'as toujours pas dit comment tu m'avais trouvé.

— J'ai fait rechercher l'origine de ton appel, camarade citoyen. Tu avais téléphoné d'un bar et je savais que tu y resterais un certain temps. Je suis passé à l'hôtel, avant de venir ici, et... j'ai vu le trou, dans ton matelas.

— Je suppose que tu as également trouvé la balle ?

— Bien sûr. Et la douille aussi. »

Je me raidis sur ma chaise, attendant la suite.

« Elles étaient dans le hall, à l'endroit où tu les as laissées tomber. J'aimerais que tu cesses d'essayer de donner à cette affaire un caractère mystérieux... pour le plaisir de me mettre dans le bain.

— Pat ! Bougre de...

— Ça va, Mike, t'excite pas ! Le détective de l'hôtel m'a rendu compte de ton petit sketch. »

Je me levai d'un bond, dents serrées.

« Et je te croyais malin, Pat ! Bougre d'imbécile ! »

Il sourit et m'adressa un clin d'œil complice.

« Alors, plus de mauvaises blagues, hein, Mike ? »

Son sourire se fit amical et il s'esquiva. Ainsi, Pat me prenait pour un farceur, maintenant ! Il avait retrouvé balle et douille dans le hall de l'hôtel, à l'endroit où JE les avais laissées tomber ! Ah ! malheur !

Je sortis du bistrot, pris un bon bol d'air frais et commençai à me sentir mieux. Il y avait un drugstore au coin de la rue. J'y pénétrai, m'approchai des cabines téléphoniques, m'emparai de l'annuaire de

Manhattan et le feuilletai sans y trouver ce que je cherchais. J'en fis autant avec celui de Brooklyn, mais ce fut dans celui du Bronx que je découvris enfin l'adresse d'Emil Perry, fabricant de sacs à main.

Il était un peu plus d'onze heures lorsque j'arrêtai mon tacot en face d'un bel hôtel particulier de brique rouge. La bagnole qui stationnait devant la porte était une Cadillac dernier modèle, avec tous les accessoires et les initiales E. P. peintes en lettres d'or sur les portières.

Je soulevai le lourd marteau de bronze de la porte d'entrée, sur lequel étaient gravées, en gothique ou en cursive ou en je ne sais quelle écriture, les mêmes initiales entrelacées : j'allais le laisser retomber lorsque j'aperçus, par une fenêtre du rez-de-chaussée, un spectacle qui me fit reposer le heurtoir avec d'innombrables précautions et disparaître dans les ombres. Si ce gars-là n'était autre qu'Emil Perry, il était gras et flasque, avec une fortune en diamants sur sa cravate et autour de ses doigts. Il parlait à quelqu'un que je ne pouvais voir et se léchait les lèvres tous les deux ou trois mots.

J'aurais voulu que Pat soit là pour voir sa binette. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il les avait à zéro.

Un quart d'heure s'écoula. Le gros homme ne bougeait pas. Il causait toujours avec son invisible interlocuteur et je le voyais de trois quarts arrière, à travers les arbustes. Quelques minutes encore, et un homme sortit de la maison. Je distinguai ses traits lorsqu'il passa devant moi et ricanai silencieusement, en pensant à Pat.

Je connaissais ce gars-là. Il s'appelait Rainey, et c'était un dur qui, pour une forte somme, acceptait n'importe quel sale boulot. Son casier judiciaire était plus chargé qu'une voiture de déménagement.

Je le vis parcourir une courte distance, s'engouffrer dans une bagnole et disparaître. Je m'assis au volant de la mienne, mis le contact et réfléchis. Mr. Perry n'aurait pas ce soir la joie de recevoir ma visite. J'en avais assez vu pour être fixé. Du moins pour l'instant. Je virai sur place et pris le chemin de l'hôtel *Greenwood*.

Mon ange gardien devait avoir un curieux sens de l'humour, car la chambre qui me fut attribuée portait le numéro 402.

S'il y avait un cadavre dedans le lendemain, il faudrait que ce soit le mien !

Il devait être trois ou quatre heures du matin lorsque Joe Gill frappa à la porte du 402. J'allai ouvrir, regagnai mon plumard et le regardai sortir ses notes de sa poche.

« Si je te présentais l'addition, dit-il en les dépliant, tu en aurais au moins pour deux cents dollars. On a tous donné toute la gomme, et sans grand résultat.

— Dis toujours, l'encourageai-je.

— Ce Wheeler avait l'air d'un type très convenable, exposa Joe.

Nous avons pu, jusqu'à un certain point, retracer ses mouvements, mais souviens-toi que nous n'avions que quelques heures et qu'en si peu de temps on peut pas te fournir un rapport minute par minute.

« Il est descendu à l'hôtel immédiatement après son arrivée, il y a huit jours. Chaque matin, il rendait visite aux divers fournisseurs de son magasin et leur passait des commandes tout à fait normales. Aucune de ces visites ne nous a paru importante. En revanche, voici quelque chose qui peut l'être : un jour, il a télégraphié à un nommé Ted Lee, à Columbus, Ohio, de lui câbler cinq mille dollars qu'il a reçus une heure après. Peut-être était-ce pour payer comptant une commande inhabituelle ?

« Nous n'avons pu reconstituer ses soirées avec autant d'exactitude. Les deux ou trois premiers soirs, il est rentré à l'hôtel avec une légère cuite. Un soir, il a assisté à une présentation de modèles organisée par une compagnie dont le nom figure dans ces notes. Le spectacle a été suivi de cocktails et il se peut qu'il ait été parmi ceux qui sont partis ensuite en taxi avec les mannequins les plus éméchés. Après cette soirée, il semble qu'il n'ait guère dessoûlé jusqu'au soir où il t'a rencontré, et tu connais la suite. Un point, c'est tout. »

Il attendit quelques secondes et répéta ses quatre derniers mots.

« Un point, c'est tout.

— Oui, j'ai entendu.

— Alors ?

— As-tu déjà buté quelqu'un, Joe ? »

Son visage devint blême et sa main se mit à trembler.

« Une fois... oui, bégaya-t-il.

— Ça t'a plu ?

— Non. »

Je l'entendis avaler péniblement sa salive.

« Ecoute, Mike... ce type... ce Wheeler. Il s'est vraiment suicidé, pas vrai ?

— Tu parles ! On l'a suicidé, oui, et je veux savoir pourquoi !

— Tu... n'auras plus besoin de moi, Mike ?

— Non. Merci, Joe. Laisse tes notes sur mon lit. »

La liasse de papiers atterrit sur ma couverture, et, deux secondes plus tard, j'entendis la porte se refermer doucement. Je restai allongé dans mon lit, mais ne me rendormis pas tout de suite. J'étais en boule. D'abord, parce que c'était un copain à moi qui avait été buté, et pas n'importe qui. Un type qui avait été content de me revoir, même au bout de cinq ans. Ensuite, parce que le tueur m'avait pris pour un novice. S'était-il imaginé que je ne savais pas combien de balles contenait mon propre pétard ? Avait-il cru que je me laisserais enfoncer dans le pétrin sans réagir ?

Mais à quoi bon m'énerver ? J'ignorais quel motif avait eu le tueur

de descendre Chester Wheeler. Un motif suffisamment puissant pour nécessiter un meurtre. Un motif suffisamment dangereux pour nécessiter le camouflage de ce meurtre en suicide. Car Ches ne s'était pas suicidé. J'en étais aussi sûr que d'avoir deux pieds pour marcher. Et il y avait une chose que j'aurais pu répondre à Pat, si j'y avais pensé au bon moment : Chester Wheeler avait été dans l'armée ; il savait ce que c'était qu'une arme automatique ; et, s'il avait décidé de se mettre du plomb dans la tête, il n'aurait pas eu besoin de tirer auparavant une balle d'essai.

J'en étais là lorsque je m'endormis. La nuit, dit-on, porte conseil.

CHAPITRE III

L'agence de publicité Anton Lipsek, dont les notes de Joe m'avaient fourni l'adresse, était située dans la 33^e Rue, au huitième étage d'un vieil immeuble rénové et désormais pourvu de tout le tape à l'œil susceptible de plaire à une clientèle excentrique.

L'ascenseur me déposa sur le palier du huitième en même temps qu'une brochette de modèles. Si c'était là tout ce que la maison avait en rayons, ce n'était pas du tout, du tout mon genre. Les guibolles étaient présentables, parce qu'elles devaient beaucoup marcher, mais aux étages supérieurs ça manquait nettement de répondant. Non que je sois ennemi des tailles de guêpe, mais à condition qu'il y ait du relief entre l'estomac et les clavicules !

Les murs du hall de l'agence étaient d'un bleu très clair, avec une double rangée de photos représentant les modèles de la maison dans tout ce qui peut se vendre, depuis les culottes de nylon jusqu'aux décapotables grand sport. Je m'arrêtai devant le bureau de la réceptionniste et la regardai en souriant.

— Monsieur ? s'enquit-elle.

— Plusieurs modèles de cette agence ont participé l'autre soir à un dîner organisé par les Manufactures Calway, lui expliquai-je. L'une de ces jeunes personnes m'intéresse. À qui dois-je m'adresser ?

— Est-ce une requête personnelle ou bien en vue d'une proposition commerciale, monsieur ? » dit-elle d'un air ennuyé.

Il était évident qu'on devait lui poser vingt fois par jour des questions de ce genre.

Je m'appuyai des deux poings sur le bord de son bureau et lui dédiai mon sourire le plus vache.

« Il se peut que ce soit les deux, fillette, mais de toute manière il y a une chose que ce n'est pas, et c'est vos oignons.

— Oh !... ah !... oui, bafouilla-t-elle. Anton... je veux dire : Mr. Lipsek. C'est lui qui s'occupe de ces questions. Je... je vais l'appeler. »

Elle tripota les manettes de l'interphone. Elle devait avoir peur que je la morde, car ses yeux ne quittaient pas mon visage. Bientôt, la boîte de l'interphone émit des sons gutturaux comme seuls peuvent en émettre les interphones, et la réceptionniste m'informa que Mr. Anton Lipsek m'attendait. Cette fois, je lui dédiai mon plus gracieux sourire, celui qui ne fait pas voir les dents, et lui dis :

« Je plaisantais, cocotte. »

Elle fit « Oh ! » et ne me crut pas un seul instant.

L'inscription ANTON LIPSEK — DIRECTEUR s'étalait en lettres d'or sur la porte qu'elle m'avait indiquée. Anton Lipsek prenait apparemment ses fonctions très au sérieux. Lorsque je pénétrai dans son bureau, il était fort occupé à braquer sa caméra sur un sacré morceau de belle fille vêtue de bien peu de choses, de manière à photographier la plus grande surface possible du bien-peu-de-chose qu'elle portait et la plus petite surface possible de tout ce qu'elle montrait. Telle, du moins, fut mon impression.

Je sifflai entre mes dents.

« Epatant ! » murmurai-je.

Anton ne se retourna même pas.

« Trop de peau, grogna-t-il laconiquement.

— Qui est-ce ? » demanda le modèle.

Elle ne devait pas distinguer grand-chose, avec tous ces projecteurs en pleine figure.

Anton la fit taire, tout en rectifiant d'une main froidement professionnelle la position de son torse pratiquement nu. Lorsqu'il eut trouvé l'angle idéal, il se replia derrière sa caméra et grommela une réplique indistincte ; la fille bomba la poitrine dans la direction de l'objectif et laissa errer sur ses lèvres le fantôme d'un sourire. Il y eut un déclic. La statue redevint humaine et s'étira voluptueusement, levant les bras si haut vers le ciel que son soutien-gorge s'emplit à craquer et menaça de déborder.

Si Anton avait jamais besoin d'un second, je serais son homme.

Ayant éteint les projecteurs, il alluma un plafonnier et se tourna vers moi. Il était grand, maigre, avec un front d'intellectuel et un petit bout pointu qui accentuait la forme triangulaire de son visage.

« Ah !... oui. Bonjour, monsieur. Que puis-je faire pour vous ?

— J'aimerais faire la connaissance d'un de vos modèles. Comment dois-je m'y prendre ? »

Les sourcils d'Anton remontèrent de deux centimètres.

« C'est là une requête qu'on nous fait très souvent, monsieur, très souvent, en vérité.

— Vous n'êtes pas du tout sur la longueur d'onde, coupai-je brutalement. J'aime pas les modèles. Trop plates par-devant. »

Anton s'apprêtait à exprimer son étonnement lorsque la fille surgit de derrière un paravent. Un peu plus habillée, cette fois : elle avait enfilé ses souliers.

« C'est pour moi que vous dites ça, farceur ? s'informa-t-elle.

— Non. Vous êtes l'exception qui confirme la règle ! » ripostai-je.

Elle sourit et accepta une cigarette. Anton toussota poliment.

« Ce modèle... dont vous parlez. Vous savez de qui il s'agit ?

— Non. Tout ce que je sais, c'est qu'elle était au banquet des

Manufactures Calway, l'autre soir.

— Je vois. Miss Reeves est la seule qui puisse vous renseigner. Voulez-vous lui parler ?

— Bien sûr. »

Je me retournai vers la fille.

« Ça ne vous arrive jamais de porter des vêtements ? lui demandai-je.

— Si... quand je ne peux pas faire autrement. Quelquefois ils m'y obligent.

— Si vous travailliez pour moi, gouaillai-je, je vous obligerais plutôt à ne jamais en porter. »

Anton me frappait sur l'épaule.

« Par ici, monsieur, je vous prie... Ces... hum ! ces jeunes personnes sont parfois insupportables. Il faut toujours les avoir à l'œil.

— C'est exactement ce que j'aimerais faire, m'esclafais-je.

— Quoi donc ? gronda la fille en me regardant de travers.

— Vous avoir... à l'œil », répliquai-je.

Anton s'étrangla et ouvrit une porte, à l'autre extrémité de son antre.

Je l'entendis prononcer mon nom, mais ne pris point garde à ce qu'il disait, parce que je n'avais d'yeux et d'oreilles que pour la femme assise derrière le bureau. Certaines femmes sont belles ; d'autres ont des corps qui vous font oublier leurs visages ; celle-ci avait les deux. Ses traits étaient d'une beauté surnaturelle. Ses cheveux coupés court, à la dernière mode, nimbaient son visage d'un halo fauve. Son cou se fondait gracieusement dans la ligne de ses épaules larges et fermes. Ses seins étaient ceux de la jeunesse : hauts, orgueilleux, excitants, révoltés par la dure contrainte que leur imposait la stricte blouse de jersey blanc, et dont je les eusse aidés volontiers à se libérer. Elle se leva et me serra cordialement la main. Sa voix était grave et chaude, mais j'étais beaucoup trop occupé à maudire la longueur de sa jupe pour avoir compris le nom sous lequel elle s'était présentée. Ce fut seulement lorsqu'elle eut repris place dans son fauteuil, et que je vis de quelle manière l'étoffe de cette robe longue moulait la rondeur de ses cuisses, que je cessai de vouer la mode aux cinq cents diables et repérai sur son bureau la plaque de cuivre qui portait son nom : JUNON REEVES.

Junon, reine des demi-dieux et des demi-déeses, Junon ! Elle était bien nommée.

Elle m'offrit un verre et nous bavardâmes. Ma voix était tour à tour sarcastique et polie et j'en avais à peine conscience, car le moindre frémissement de son corps me troublait et m'exaspérait, à la fois, d'une manière étrange et presque pénible.

« Vous dites que cette jeune femme est partie avec votre ami, Mr.

Hammer ?

— Mike, dis-je machinalement. Il est possible qu'elle soit partie avec lui. C'est pourquoi je veux la trouver.

— Mais vous n'avez aucun moyen de l'identifier ?

— Non, je ne l'ai jamais vue moi-même.

— Alors, pourquoi...

— Je veux découvrir ce qui s'est passé cette nuit-là, Miss Reeves.

— Junon, s'il vous plaît. »

Je lui souris.

« Pensez-vous qu'ils aient... – elle sourit à son tour –... mal agi ?

— Je me fous de ce qu'ils ont pu faire. Tout ce que je veux, c'est savoir ce qui s'est passé. Mon copain est mort. Les flics disent qu'il s'est suicidé... »

Elle m'interrompit, l'air perplexe.

« Dans ce cas, Mr. Hammer...

— Mike, lui rappelai-je.

— Dans ce cas, Mike, pourquoi impliquer la jeune personne en question ? Après tout...

— Ce type avait une famille, coupai-je. Si un journaliste touche-à-tout fourre son nez dans l'affaire et y trouve matière à un bon scandale bien juteux, cette famille en souffrira. S'il y a quelque chose dans ce goût-là, je veux l'étouffer dans l'œuf. »

Une entière compréhension se peignit sur mon visage.

« Vous avez raison, Mike. Je trouverai cette jeune personne. Pouvez-vous repasser demain dans la journée ? »

Je me levai, ramassai mon chapeau.

« Avec plaisir, Junon. À demain, donc.

— À demain... Mike. »

Elle se releva et me tendit la main. Chacun de ses gestes avait la souplesse d'un liquide en mouvement, et ses yeux contenaient une flamme qui semblait attendre d'être avivée. Sa main serra fermement la mienne.

Au moment de sortir, je me retournai. Nos regards se croisèrent, et elle sourit. Elle était belle et faite comme une déesse, et ses yeux me disaient des choses que j'aurais dû savoir et qu'il me sembla tout à coup avoir oubliées. Je sortis et refermai la porte.

Quelqu'un m'attendait à proximité de l'ascenseur.

Elle était habillée, cette fois, mais, lorsqu'elle me vit arriver, elle vint à ma rencontre d'un pas tellement décidé que mes yeux recommencèrent à la déshabiller.

« Toujours disposé à m'avoir à l'œil ? lança-t-elle.

— Pas avant que nous ayons été présentés.

— Tu parles ! » s'esclaffa-t-elle.

Nous descendîmes ensemble et, dans le hall du rez-de-chaussée,

elle glissa son bras sous le mien. Nous venions d'atteindre Broadway lorsqu'elle dit :

« S'il faut vraiment que nous ayons été présentés, je m'appelle Connie Wales ? Et toi ? »

— Michael Hammer, cocotte. Ex-détective privé. Pour plus amples détails, prière de te reporter à ton journal habituel.

— Oh ! ma mère, dans quelles mains suis-je tombée ?

Nous nous installâmes dans l'arrière-salle d'un bar. Je commandai de la bière. Elle commanda la même chose.

« Tu ne reviens pas trop cher à entretenir, constatai-je.

— Ta petite monnaie durera plus longtemps, de cette façon, pouffa-t-elle. Tu n'es pas riche, je suppose ?

— J'ai un peu d'argent, rectifiai-je, mais ce n'est pas toi qui me le feras sortir, fillette. »

Elle éclata de rire.

« La plupart des hommes ne demandent qu'à m'acheter tout ce que je regarde, ronronna-t-elle, les yeux étincelants de malice. Pas toi ? »

— Peut-être... à concurrence d'un verre de bière. Une gosse que j'ai connue m'a dit un jour que je n'aurais jamais besoin de payer pour autre chose.

— Elle avait raison », acquiesça Connie.

Elle me contempla pendant quelques instants et dit :

« Qu'es-tu venu faire au studio ? »

Je lui racontai la même histoire qu'à Junon.

Elle secoua la tête.

« Je ne te crois pas, dit-elle.

— Pourquoi ?

— Je n'en sais rien. Ça ne tient pas debout. Pourquoi un reporter irait-il voir plus loin, si la police déclare qu'il s'agit d'un suicide ?

— Parce qu'il n'a pas laissé de lettre d'adieu. Parce qu'il était heureux en ménage. Parce qu'il avait de l'argent et pas d'ennuis visibles.

— Comme ça, c'est déjà plus plausible », concéda-t-elle.

Je lui parlai du banquet et lui demandai :

« Connais-tu celles qui y ont participé ? »

— De vue, seulement, s'exclama-t-elle. L'agence, vois-tu, est plus ou moins divisée en deux clans : les mannequins et les numéros dans mon genre, qui sont chargés de remplir les soutiens-gorge et les pantalons et les déshabillés vaporeux, etc. Les mannequins ne rempliraient même pas un sac en papier ! Tout ce qu'on leur demande, c'est d'être minces comme des fils et de bien porter la toilette, mais ce sont celles-là qui sont le mieux payées, et elles nous traitent comme des inférieures.

— Y a vraiment pas de quoi, grognai-je. J'en ai vu quelques-unes

dans l'ascenseur. Elles ne peuvent même pas rejeter l'air à fond sans perdre leurs faux seins. »

Elle faillit s'étrangler avec sa bière. Je jetai un billet sur la table et me levai.

« O. K. ! Je te reconduis où tu voudras et, ensuite, j'essaierai de passer à des choses plus sérieuses.

— Je veux rentrer chez moi... où nous pourrions passer ensemble à des choses plus sérieuses.

— Tu vas te faire frotter les oreilles si tu ne la boucles pas. »

Son rire, cette fois, contenait autre chose que de la simple gaieté.

Je l'embarquai dans un taxi ; elle donna au chauffeur une adresse dans la 62^e Rue et se serra contre moi.

« Est-ce que c'est très important pour toi de trouver cette fille, Mike ?

— Plus que tu ne peux le soupçonner, Baby.

— Que t'a dit Junon ?

— De revenir demain. Elle espère l'avoir trouvée d'ici là.

— Junon est très... très...

— Très, approuvai-je.

— Elle produit cette impression sur tout le monde. Une pauvre fille comme moi n'a aucune chance auprès d'elle. »

Elle attendit un instant et me pinça le bras.

« Tu pourrais avoir la galanterie de me contredire, Mike.

— Je n'ai rien dit, mais je n'en pensais pas moins.

— Voilà que tu recommences à mentir, s'esclaffa-t-elle. Mais revenons à nos moutons. Si ton ami est vraiment parti en taxi avec un modèle... était-ce le genre de type à essayer de coucher avec elle ? »

Non, ce n'était pas du tout le genre de Chester Wheeler, et je répondis par la négative à la question de Connie. Mais pouvais-je en être sûr ? Il est difficile de prédire ce que fera ou ce que ne fera pas le père de famille le plus respectable s'il se retrouve seul un soir dans une ville où personne ne le connaît.

« Dans ce cas, enchaîna Connie, il est fort possible que la fille l'ait emmené faire la tournée des grands ducs. J'ai beaucoup entendu parler, depuis quelque temps, d'un certain nombre de boîtes où les mannequins emmènent les gogos. Je n'y suis jamais allée moi-même, mais c'est toujours un fil conducteur. »

Je me penchai vers elle et lui pris le menton. « J'aime ta façon de raisonner, cocotte.

— Je voudrais tant pouvoir t'aider, Mike. » Ses lèvres étaient fermes et rouges, et légèrement écartées. J'allais sans doute me laisser tenter lorsque le taxi s'arrêta brusquement. Nous étions arrivés. Elle tira la langue au dos du chauffeur et ne lâcha pas ma main, histoire de s'assurer que je descendrais bien avec elle. Je tendis un billet au

chauffeur et lui dis de garder la monnaie.

« C'est l'heure de l'apéritif, Mike. Tu vas monter avec moi, n'est-ce pas ?

— Un instant seulement.

— Que le diable t'emporte, gronda-t-elle. C'est la première fois de ma vie que je me donne tant de mal pour séduire un type qui ne veut pas se laisser faire. Quand je pense à tous ceux qui feraient des folies pour moi, si je levais seulement le petit doigt... Suis-je donc dépourvue du moindre charme, Mike ?

— Au contraire. Tu en as au moins deux. Et superbes.

— Ouf. C'est toujours un point d'acquis. Montons. »

Son appartement était au troisième. Je jetai mon chapeau sur une chaise et annexai le canapé.

« Café ou cocktail ? questionna Connie.

— Café d'abord, répliquai-je. Et si tu as des œufs, je suis preneur. Je n'ai pas déjeuné à midi. »

L'omelette n'était déjà plus qu'un souvenir lorsque nous reprîmes la conversation à bâtons rompus. Connie nous servit les cocktails dans le salon et je sombrai dans une douce euphorie. Je n'avais plus d'allumettes, mais, à chaque fois que je remettais une nouvelle cigarette entre mes lèvres, Connie venait me l'allumer et, par la même occasion, remplissait mon verre.

Un brave type assassiné.

Deux balles au lieu d'une.

La balle manquante retrouvée dans le hall, avec la douille.

Suicide, disaient les flics.

Des clous.

J'ouvris les yeux et regardai Connie. Elle m'observait, pelotonnée dans un fauteuil. Depuis notre arrivée, je ne m'étais pas plus occupé d'elle que si elle n'avait pas existé.

« Où en sommes-nous, fillette ? murmurai-je.

— Il est près de sept heures, dit-elle avec rage. Je vais m'habiller, et nous allons sortir. Avec un peu de veine, peut-être pourrions-nous découvrir où est allé ton copain ? »

J'étais trop fatigué pour être galant, et j'avais l'estomac lourd de cocktails.

« Un homme est mort, dis-je lentement. Les flics prétendent qu'il s'est suicidé, et les journaux répètent ce que disent les flics. Mais j'en sais plus long qu'eux. Il a été assassiné. »

Elle pâlit, et je vis sa cigarette s'incurver entre ses doigts.

« J'ai voulu savoir pourquoi et j'ai appris qu'il avait peut-être passé une soirée, ou une nuit, avec une fille, et j'ai appris où travaillait la fille, et je me suis mis à poser des questions à la ronde. C'est alors qu'un très joli modèle avec un corps à damner un saint se suspend à

mes basques et me fait une suggestion et m'offre de m'aider. Et je ne peux m'empêcher de me poser des questions, à mon tour, et de me demander ce qui me vaut toutes ces attentions de la part d'une fille pour qui tant d'autres types feraient des folies, mais qui, malgré ça, se jette à la tête d'un paumé sans situation, qui ne veut rien lui payer, sinon un verre de bière, qui bouffe sa réserve d'œufs et s'envoie des cocktails. »

J'entendis son haleine siffler entre ses dents, mais ne bronchai pas d'un poil lorsqu'elle vint se planter devant moi. Soudain, sans crier gare, son petit poing s'abattit sur ma joue et la saveur fade du sang m'emplit progressivement la bouche. Je me contentai de sourire.

« J'ai cinq frères, grondait-elle. Ils sont costauds et pas particulièrement galants, mais ce sont des hommes. J'ai des tas de types qui feraient des folies pour moi, mais il faudrait en additionner un drôle de paquet pour faire un seul homme. Puis tu es arrivé et je n'ai pas eu besoin de te regarder deux fois. Mais toi, tu n'as rien vu. O. K., Mike, je vais te donner quelque chose à regarder, et tu comprendras peut-être ce qui te vaut toutes ces attentions... comme tu dis ! »

Il y eut un bruit d'étoffe déchirée ; des boutons roulèrent à mes pieds ; et, bientôt, elle se tint devant moi, mains aux hanches, seins braqués, frémissante de rage.

Je ne m'étais jamais aperçu auparavant que mon col était trop juste, mais il me serrait tout à coup comme un nœud coulant.

« Je t'attends », dit-elle.

Le goût du sang, dans ma bouche, me rappela ce qu'elle avait fait. Je la frappai du revers de la main, en travers des lèvres. Elle chancela, mais ne recula pas d'un pouce.

« Tu es toujours du même avis ? gouaillai-je.

— Je t'attends », dit-elle.

CHAPITRE IV

Nous dînâmes dans un restaurant chinois de Times Square. La salle était bondée, mais personne n'avait d'yeux pour le repas. Tous les regards convergeaient vers Connie, le mien compris. Elle avait une de ces robes sans épaulettes, qui ne tiennent que par la tension de l'étoffe sur les seins et semblent toujours à deux doigts de glisser d'un seul coup aux pieds de celles qui les portent : Je la voyais objectivement pour la première fois, non plus comme une femme que je désirais, mais comme une femme que j'avais possédée, et que je pourrais posséder encore. Il était facile de la trouver belle, et difficile de dire pourquoi.

Mais moi, je savais pourquoi. Elle avait été élevée avec cinq hommes, qui l'avaient toujours traitée comme un sixième frère, et non comme une petite sœur délicate et fragile. Et ce mode d'éducation lui avait donné un caractère franc et direct. Lorsqu'elle désirait quelque chose, elle n'y allait pas par quatre chemins. Et ce n'était pas là son moindre charme.

Il était près de neuf heures lorsque nous quittâmes l'établissement.

« Et maintenant ? » questionnai-je.

Elle me prit la main et la fourra sous son bras.

« Nous allons écumer les bas-fonds, dit-elle.

— Pardon ?

— Les boîtes dont je t'ai parlé sont toutes dans le Bowery. Ça te dit quelque chose ?

— Dans le Bowery ? » répétai-je.

Mon visage devait exprimer une certaine surprise, car Connie éclata de rire.

« Le grand détective pris en défaut. Il y a longtemps que tu n'as pas dû descendre dans les bas-fonds, Mike, car, d'après ce que j'ai entendu dire, le Bowery a bien changé. Pas tout le Bowery, bien sûr, mais une boîte de place en place. Récemment, un petit malin a eu l'idée de transformer un ancien coupe-gorge en piège à touristes et il a fait un boum. Tu vois le genre... rempli de truands sortis tout droit du ruisseau pour créer l'ambiance, mais destiné en réalité à une classe dite supérieure et avide de voir comment on vit dans les bas-fonds. »

Je hélai un taxi, nous nous installâmes sur le siège arrière et je grognai :

« Mais comment diable la boîte s'est-elle fait connaître ?

— Les gens se fatiguent de voir toujours les mêmes choses. Dès qu'une boîte « exclusive » ouvre ses portes, la bonne nouvelle circule d'autant plus rapidement qu'elle est tenue plus secrète.

— Qui dirige l'établissement ? »

Connie haussa les épaules.

« Je n'en sais rien, Mike. Je n'ai su tout ça que par ouï-dire. Et, d'ailleurs, il ne s'agit plus d'un seul établissement. Il y en a plusieurs, à présent. Boîtes à modèles et à gogos, et rien de bon marché, c'est moi qui te le dis. »

Le taxi nous déposa tout en bas de Manhattan. Je réglai le chauffeur et Connie reprit mon bras...

Le Bowery, une triste rue peuplée de gens sans visages. Des voix suppliantes, au sein des ténèbres, et des pas traînants, derrière nous. Une main jaillie de l'ombre qui vous tire par la manche, et des voix encore, des voix imprégnées d'un désespoir professionnel. De loin en loin, une femme aux formes étroitement moulées dans des vêtements trop justes, et dont le long regard intense vous informe qu'elle est à vendre. Pas cher. Des bistrots aux portes perpétuellement battantes. Toute une humanité alcoolique et dégénérée, accrochée aux comptoirs.

Il y avait un drôle de bout de temps que je n'étais pas venu dans le coin. Un taxi s'arrêta devant nous, contre le trottoir. Un couple en descendit. Le type était en smoking et la fille en robe du soir. Il y eut une ruée dans leur direction. La fille éclata de rire et lança sur le trottoir, à la volée, une poignée de quarts de dollars. La racaille plongea et se mit à échanger des horions. L'hilarité de la fille redoubla. Le type trouva ça tellement drôle qu'il sortit de sa poche un billet de cinq dollars et qu'il laissa le vent l'emporter. Sûr, c'était marrant de voir les loqueteux sauter en l'air et se bagarrer pour l'attraper. La fille et le type s'en tenaient le ventre.

« Tu vois ce que je voulais dire, chuchota Connie.

— Ouais », répondis-je.

Le type avait un accent du terroir, la fille, celui de Brooklyn. Elle se collait à son compagnon et lui jetait des regards en coulisse qu'il avait l'air d'apprécier. Sûr, il était le roi, cette nuit. Mais je lui aurais volontiers cassé la gueule.

Le couple entra dans un bar et nous le suivîmes. Ça puait là-dedans comme dans une porcherie et les pittoresques s'y comptaient par douzaines. Ils avaient des coquards et des dents en moins. Ils avaient des tiques et des puces et leur langage était plein d'ordures. Deux vieilles sorcières se crêpaient le chignon pour les beaux yeux d'un épouvantail qui pouvait à peine se tenir debout.

Mais les spécimens qui me dégoutaient le plus étaient ceux qui les regardaient. Ils étaient encore pires. Ils en étaient malades à force de

rigoler. Des touristes. Des salopards de touristes pleins aux as, qui trouvaient marrant de distribuer des dollars et des gnons à la ronde. J'étais tellement en boule que je pouvais à peine parler. Un garçon nous pilota jusqu'à l'arrière-salle, qui regorgeait également de spécimens des deux genres. Les touristes s'esclaffaient en lisant les saletés inscrites sur les murs et payaient un prix de tonnerre l'infâme whisky que la maison versait gratuitement aux spécimens du quartier, ceux qui n'étaient là que pour créer l'ambiance. Puisqu'ils appelaient ça rigoler, c'était sûrement pas moi qui allais les affranchir.

Connie sourit à une ou deux filles qu'elle connaissait, et l'une d'elles s'approcha de nous. Je ne me donnai pas la peine de me lever lorsque Connie fit les présentations. La fille s'appelait Kate, et elle était avec une bande de provinciaux.

« C'est la première fois qu'on te voit par ici, pas vrai, Connie ? s'enquit-elle.

— La première... et la dernière, dit Connie. C'est pas du tout mon genre. »

Kate émit un rire de grelot fêlé.

« Oh ! on va pas moisir ici. Ils veulent dépenser du pognon, alors, on va les emmener à l'Auberge. Vous venez avec nous ? »

Connie me regarda. Je hochai affirmativement la tête.

« Entendu, Kate.

— Alors, rappliquez, je vais vous présenter. Ils veulent voir toutes les curiosités... y compris les maisons où... tu vois ce que je veux dire. »

Elle s'esclaffa.

Nous nous levâmes et Kate nous présenta ses compagnons : Joseph, Andrew, Raymond, Homer et Martin. Ils avaient tous des mains molles et blanches, des bagues énormes, des rires écrasants, des portefeuilles aussi rebondis que leur panse et des femmes ravissantes cramponnées à leur bras. Tous, sauf Homer, que sa secrétaire accompagnait. Elle était moins jolie qu'elle semblait compétente. Homer était son amant, et elle ne s'en cachait pas.

C'était la plus sympathique de la bande.

Je leur écrabouillai les doigts à tour de rôle, l'un d'eux commanda une tournée générale, puis le prénommé Andrew déclara qu'il avait assez ri dans cette boîte, les autres firent chorus, tout le monde leva le siège, et, sous la conduite des poupées ravissantes, toute la bande marcha dans les rues sombres. À deux reprises, il fallut enjamber des pochards allongés sur le sol et, plus loin, une rixe nous contraignit à descendre dans le ruisseau. J'avais envie de leur crier d'y rester, parce qu'ils y étaient à leur place, et je l'aurais peut-être fait si Connie ne m'avait serré le poignet, de temps à autre, pour me faire comprendre à quel point elle partageait mes sentiments.

l'Auberge du Bowery était une boîte ignoble, avec des planches clouées sur toutes les fenêtres, une enseigne décrépète et toute l'apparence d'un lieu abandonné depuis longtemps.

Du moins de l'extérieur.

La première chose qu'on remarquait, en entrant, c'était l'odeur. Il n'y en avait pas. Et les tables et le comptoir en bois vermoulu, constellés de marques de cigarettes, sentaient le chiqué autant que les spécimens présents dans la salle. Les autres ne s'en rendaient peut-être pas compte, mais, moi, je n'étais pas un touriste.

Tout le monde laissa chapeau et manteau au vestiaire, entre les mains d'une sorcière borgne qui, si elle avait été authentique, aurait dû puer comme trente-six cochons. Tandis que Connie échangeait quelques mots avec deux des planches à pain de son agence, j'allai boire un verre au comptoir et regardai autour de moi. Il y avait, au fond de la salle, une porte ornée d'un vieux calendrier, qui s'ouvrait et se refermait sans arrêt ; et, de l'autre côté de cette porte, ce n'étaient que smokings et robes du soir.

Connie revint vers moi.

« Ce bar n'est qu'une façade, à ce qu'il paraît, me rapporta-t-elle. Le mieux que nous puissions faire est de suivre la foule. »

Je lui pris le bras et nous rejoignîmes à la queue de la procession, qui se dirigeait vers le fond de la salle.

Côté bar, la porte au calendrier avait l'air de ne plus tenir que par un seul gond. Mais ce n'était là qu'un truquage. L'huissier en recérait deux autres, habilement camouflés, et il fallait que cette première porte soit fermée avant que la suivante puisse s'ouvrir. La pièce dans laquelle on entrait tout d'abord constituait une sorte d'antichambre insonore isolant le bar de la partie postérieure de l'auberge.

Et là, pardon, changement à vue !

Il y avait eu des milliers et des milliers de dollars d'investis dans l'installation de cette boîte, et il y avait des milliers et des milliers de dollars dans les portefeuilles de tous les gras-du-bide qui se pavanaient devant les chromes étincelants du bar ou sur les banquettes de cuir.

Une demi-obscurité régnait dans la salle, et tous les regards étaient braqués vers la piste où, dans le rond lumineux d'un projecteur, s'ébattait une fille intégralement nue, qui faisait un numéro de strip-tease à rebours(2) . La voir danser à poil n'était que de la petite bière, mais je n'avais jamais rien vu d'aussi cochon que sa façon de s'habiller. Lorsqu'elle eut fini d'ajuster sa robe, elle quitta la piste et alla s'asseoir auprès d'un crâne chauve que la proximité d'une fille dont il avait eu le loisir d'admirer les charmes les plus intimes parut exciter considérablement. Il commanda du champagne et tout le monde l'acclama.

Les lumières revinrent, et je vis pourquoi cette boîte avait autant

de succès. Les murs étaient littéralement tapissés de photographies de modèles. Des filles, des filles par centaines, debout, couchées ou bien assises, plus ou moins habillées ou déshabillées. Certaines de ces photos étaient des épreuves originales. D'autres avaient été découpées dans des magazines. Toutes étaient dédicacées en termes chaleureux à un nommé Clyde.

Un orchestre de jazz venait de s'installer sur l'estrade. Homer invita Connie et me laissa seul avec sa maîtresse, qui se mit à me faire du genou avec tant d'insistance, en regardant anxieusement la piste, que je dus me résoudre à l'inviter.

Il y a des chevaux de cirque qui dansent mieux que moi, mais je n'avais qu'à me laisser guider. Elle me serrait d'assez près pour passer derrière moi, ou presque, et s'amusait, de temps à autre, à toucher du bout de sa langue le lobe de mon oreille. C'était agaçant au possible.

À onze heures et demie, la boîte était pleine à craquer et le vacarme indescriptible. Andrew recommença à réclamer autre chose, les modèles conférèrent à voix basse, et l'une d'elles alla chuchoter quelques mots à l'oreille d'un garçon, qui revint une minute plus tard en hochant affirmativement la tête.

« Nous y voilà, cocotte, ricanai-je.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? murmura Connie.

— Toujours la même vieille histoire. Ils ont des tables de jeu dans l'arrière-boutique, et il faut être convenablement présenté pour y pénétrer. Ça fait partie de la mise en scène.

— Tu crois ?

— Attends un peu. Tu vas voir. »

Sous la conduite des modèles, la procession se dirigea d'un air détaché vers une sorte d'alcôve que fermait un lourd rideau de velours. Les événements prenaient tournure. Toutes ces filles étaient des habituées de la maison. Chester Wheeler avait-il déjà fait ce voyage avec l'une d'elles, quelques jours auparavant ? Pourquoi s'était-il fait expédier cinq mille dollars ? Pour jouer, ou pour payer une dette de jeu ? Les pertes peuvent cuber en un temps record, à la roulette. Alors ? Le suicide ? Pour cinq mille dollars ? Et, d'ailleurs, pourquoi payer ? Un mot aux flics, ils retournaient la boîte, et plus de dette.

Au moment de disparaître derrière le rideau, l'une des filles de la bande jeta un coup d'œil, par-dessus son épaule, et glapit :

« Oh ! voilà Clyde ! Salut, Clyde ! »

Le grand type en smoking lui rendit son salut et continua de circuler entre les tables, en serrant les mains à la ronde. Je sentis un ricanement silencieux retrousser mes babines et dis à Connie de passer devant.

Puis j'allai me planter derrière Clyde.

« Que je sois pendu si c'est pas mon vieux copain Dinky », susurrai-je.

Clyde était penché au-dessus d'une table, et je vis son dos se raidir, mais il ne se retourna pas avant d'avoir terminé sa conversation. J'avais eu à peine le temps d'allumer une Lucky que les lumières s'éteignaient de nouveau et que le projecteur recommençait à suivre les contorsions pornographiques d'une fille aussi nue que la précédente.

Clyde se redressa enfin et posa sur moi un regard inexpressif.

« Qu'est-ce que tu fous ici, mouchard ?

— J'allais justement te poser la même question, salopard.

— Fous le camp ! »

Son dos était toujours aussi raide. Il se fraya un chemin entre les tables, en souriant à droite et à gauche. Moi sur ses talons.

« C'est gentil, chez toi », lui dis-je lorsqu'il s'arrêta devant le bar.

Il fit un signe au barman, qui posa devant lui une bouteille et un verre. Il emplit le verre et le vida d'un trait. Ses yeux avaient perdu leur impassibilité. Ils étaient noirs de haine, à présent.

« T'as peut-être pas bien compris ce que je t'ai dit ? marmotta-t-il.

— Si... mais je fais partie de ta bande de larbins, Dinky.

— Qu'est-ce que tu veux ? »

Je lui soufflai dans le nez la fumée de ma cigarette et il recula d'un pas.

« Je veux satisfaire ma curiosité, Dink. La dernière fois que je t'ai vu, c'était devant le tribunal. Tu prêtais serment de ton fauteuil roulant. Tu avais un pruneau dans la jambe. Tu t'en souviens, je suppose. C'était moi qui te l'y avais collé. Tu jurais tes grands dieux que c'était pas toi qui conduisais la bagnole dans laquelle un tueur avait tenté de filer, mais ce pruneau dans la guibolle prouvait le contraire. Tu t'es tapé de la taule à cause de ça. Tu t'en souviens, Dinky ? »

Mais Dinky se taisait.

« Tas fait du chemin, depuis ce temps-là, fiston, continuai-je. J'espère que t'as gardé ton fauteuil roulant ? »

Il se servit un second verre et le porta à ses lèvres, mais mon bras heurta son coude et l'alcool lui jaillit au visage. Il blêmit de rage.

« Vas-y mollo, Dink. C'est si facile de se faire repérer. Je vais faire le tour du propriétaire avant de mettre les voiles.

— Les journaux disent que tu portes plus de pétard, Hammer. C'est pas bon pour ta santé. Te mets pas en travers de mon chemin. »

Mon vieux copain Dinky Williams, qui se faisait appeler Clyde maintenant, décrochait le téléphone intérieur, à l'extrémité du bar, lorsque je le quittai.

Il me fallut une minute ou deux pour contourner la piste, dans

l'obscurité, et trouver le rideau. Derrière le rideau, il y avait une porte. Elle était fermée à clef. Je frappai et l'inévitable judas s'ouvrit dans le panneau supérieur, encadrant une paire d'yeux et un nez barré d'une cicatrice.

Je crus un instant qu'il n'allait pas me laisser entrer. Puis j'entendis cliqueter la serrure et le battant s'entrebâilla.

Méfiance ou instinct défensif, appelez ça comme vous voudrez, mais, lorsque j'eus fait un pas dans la pièce et que je ne vis personne devant moi, je portai ma main à ma nuque où elle arriva juste à temps pour recevoir le coup qui m'aurait envoyé à dame.

Je poussai un beuglement, plongeai et roulai sur moi-même jusqu'à ce que je me retrouve sur le dos, avec les pieds en l'air, et que j'aperçoive entre mes jambes une espèce de gorille brandissant le casse-tête avec lequel il venait de m'esquinter les phalanges.

Ça ne lui aurait pas donné grand-chose de me taper sur les pieds, et il n'eut pas les réflexes assez prompts pour m'assaisonner pendant que j'étais à terre. Je n'appartiens pas à la race des chats, mais je vous fiche mon billet que j'étais déjà debout, quoiqu'en équilibre instable, lorsque la matraque descendit pour la deuxième fois. Le gars était trop pressé. Je me laissai aller contre le mur et il me manqua. Je ne suis pas une demi-portion, mais lui, c'était le genre mammoth. En outre, j'avais une patte folle et je ne voulais pas abîmer l'autre. Solidement adossé au mur, je lui flanquai un coup de pied en vache qui atterrit au bon endroit. Le casse-tête roula sur le plancher et le gars se plia en deux, les mains entre ses jambes. Je fis un pas en avant et, cette fois, ma godasse lui arriva en pleine gueule. Le salaud s'écroula comme un sac vide en vomissant ses chicots. Il n'attendit pas que j'aie ramassé la matraque pour tourner de l'œil.

Je soupesai son outil. Cet engin-là n'avait pas été fait pour casser les noix. Si ma main n'était pas arrivée à temps pour matelasser mon occiput, à l'heure actuelle, j'aurais des ailes aux omoplates. Je fourrai le casse-tête sous mon bras, dans l'étui vide de mon 45, et jetai un mauvais regard au gorille allongé sur le sol.

Cette pièce était encore une de ces antichambres insonores qui semblaient être la spécialité de la maison. Une chaise était appuyée contre le mur, à droite de la porte par laquelle j'étais entré. Histoire de rigoler, j'installai le gars dessus et réinclinai la chaise. Son menton reposait sur sa poitrine, de telle façon qu'on ne voyait pas le sang. Il en avait pour un bon moment à roupiller.

Ceci fait, je traversai la pièce, ouvris la porte d'en face et la refermai derrière moi. L'éclairage était si violent, après la pénombre de l'antichambre, que je ne vis pas Connie s'approcher de moi.

« D'où sors-tu, Mike ? me demanda-t-elle.

— Je viens de renouer connaissance avec un vieux copain,

répondis-je.

— Quelqu'un que je connais ?

— Non. »

Puis elle aperçut ma main et pâlit.

« Mike... que s'est-il passé ?

— Je me suis écorché... sur un clou », prétendis-je.

Elle me posa une autre question que je n'entendis pas. J'étais trop occupé à zyeuter l'endroit. C'était une mine d'or, un filon. Et ça marchait à bloc. Comme sur des roulettes ! Mais y avait pas que les roulettes. Y avait aussi des tables pour le poker, la passe anglaise, le faro, et les boîtes à sous de tous les genres. Bref, tout ce qui peut inciter un type à risquer sa chance.

Le décor était celui d'une vieille maison de jeu du Far West, avec des dessins cochons sur les murs et des jougs et des roues de charrette en guise de lustres, au plafond. D'un côté, s'allongeait un comptoir de quinze mètres, en acajou, avec barres de cuivre et crachoirs, et les trous de balles qui étoilaient les miroirs étaient authentiques.

Mais le plus incroyable, c'était l'assistance. Autour de nous, ce n'étaient que coiffures artistiques, visages maxfactorisés, dos nus et seins agressifs. La beauté était là, universelle, banale, professionnelle, sous la forme d'une pléiade de modèles portant sur leurs personnes ce qu'elles avaient l'habitude de faire valoir. On se serait cru dans les coulisses des Folies un jour de grande première.

J'écarquillai les yeux et secouai la tête. Connie souriait.

« Je te l'avais dit, Mike. Elles en raffolent toutes. Ça durera jusqu'à ce que la nouvelle gagne le grand public et, ensuite, elles chercheront autre chose.

— Et tout ça au beau milieu du Bowery. Pat donnerait son bras droit pour être à ma place. »

Je jetai un nouveau coup d'œil alentour. Tant de beauté à la fois. Vraie ou fausse. Le chiendent, c'étaient toutes ces panses rebondies et tous ces cailloux ras qui gâtaient le tableau. Nous nous assîmes dans un coin. Un garçon habillé en cow-boy nous apporta des cocktails et nous informa que c'était la tournée de la maison.

« Qu'est-ce que tu penses de tout ça, Mike ? dit Connie.

— Je n'en sais rien. Je me demande si ça aurait plu à mon copain.

— Est-ce que ce n'était pas un homme comme les autres ?

— Probablement. Quel type refuserait de faire la tournée des grands ducs sous la conduite d'une belle fille ? Il était seul en ville, sans chaperon d'aucune sorte ; son boulot de la journée était fait et il avait besoin de distraction. Elle n'a pas dû avoir beaucoup de mal à le persuader. »

J'allumai une cigarette et sifflai une gorgée de cocktail. Un remous de la foule me permit soudain d'apercevoir le bar et je sentis un

frisson glacé monter le long de mon épine dorsale.

« Disparais un instant, veux-tu, dis-je à Connie.

— Elle est vraiment très belle, n'est-ce pas, Mike », murmura-t-elle.

La garce ! Elle n'avait pas les yeux dans sa poche. Elle aussi avait aperçu Junon, assise au comptoir en compagnie d'Anton Lipsek.

« Elle est différente, ripostai-je. Elle les met presque toutes dans sa poche.

— Y compris moi ?

— Je ne l'ai pas encore vue déshabillée. Jusque-là, à toi le pompon.

— Ne mens pas, Mike. »

Ses yeux souriaient et je savais que les miens leur rendaient leur sourire.

« Au cas où cela t'intéresse, précisai-je, c'est la plus belle créature que j'aie jamais vue. Elle a tout ce qu'un homme peut désirer trouver chez une femme et pourtant – si ça peut te faire plaisir – il y a en elle quelque chose qui ne me plaît pas et je suis incapable de comprendre ce que c'est. »

Connie me prit des lèvres la cigarette que je venais d'allumer et se leva.

« Ça me fait énormément plaisir, Mike. Je vais disparaître... mais pas pour longtemps. »

Nous nous séparâmes, et je me dirigeai vers l'endroit où la reine de l'Olympe tenait sa cour. Lorsqu'elle me vit, son sourire ensoleilla l'atmosphère artificielle du bar, et la même sensation inexplicable me réempoigna aux tripes.

« Mike, que faites-vous ici ? » dit-elle en me tendant la main.

Je m'installai près d'elle, sur le haut tabouret qu'elle me désignait, et le regard d'Anton Lipsek ne fut pas le seul à m'observer avec envie.

« Je me suis laissé séduire en quittant votre bureau, répliquai-je.

— Ah ! ah ! » souligna Anton, le bouc en bataille.

Il n'avait pas la tête dure.

« Le charme masculin est peut-être plus indéfinissable que celui des femmes, dit Junon en souriant. Vous n'êtes pas beau, Mike, et pourtant – son regard erra sur l'assistance – aucun des hommes ici présents ne vous arrive à la cheville. »

Compliment pour compliment, aucune des femmes présentes ne lui arrivait au gros orteil. Et, cependant, elle était beaucoup plus habillée que la plupart d'entre elles. Sa robe de soie noire lui montait jusqu'au cou et ses manches rejoignaient ses gants, mais la mince étoffe moulait sa taille fine et ses larges épaules, et ses hauts seins fermes qui bouchaient doucement au rythme régulier de sa respiration.

Elle me fit servir un cocktail. Anton trinqua avec nous, puis s'excusa et se dirigea vers l'une des tables de roulette. Junon parut hésiter un instant avant de chuchoter :

« J'ai des nouvelles pour vous, Mike. Je ne devrais peut-être pas vous les dire, pour être sûre de vous revoir demain. »

Ma main se crispa autour du verre.

« Vous avez trouvé la fille en question ? »

— Oui.

— Je vous écoute, dis-je d'une voix que je ne reconnus pas moi-même.

— Elle s'appelle Marion Lester. Je suppose que vous voudrez la voir en personne ? Elle habite à l'*Hôtel Chadwick*. C'est la troisième à laquelle j'aie parlé cet après-midi et elle n'a fait aucune difficulté pour me dire ce qui s'était passé, bien qu'elle ait paru un peu effrayée lorsque je lui ai raconté toute l'histoire.

— O. K. ! O. K. ! qu'a-t-elle dit ? »

Je vidai mon verre et le poussai vers le barman.

« Eh bien... pas grand-chose, en réalité. Votre ami l'a bien raccompagnée chez elle, mais en fait il a fallu qu'il la porte du taxi jusqu'à sa chambre, et il l'a bordée dans son lit, tout habillée, sans même lui ôter ses souliers. Il semble qu'il se soit conduit comme un gentleman.

— Sacré nom de Dieu ! » jurai-je en martelant chaque syllabe.

Junon cessa de sourire et me regarda avec sollicitude.

« Mike ! N'êtes-vous pas heureux que les choses se soient passées ainsi ? »

— Je suppose que je devrais l'être. Mais je me fous de la morale. Et c'est ma meilleure piste qui me claque entre les doigts. »

Elle se pencha vers moi et son parfum inonda mes narines. Ses yeux étaient gris. Des yeux qui n'avaient pas besoin, pour parler, du secours de la bouche.

« Viendrez-vous demain, malgré tout ? » souffla-t-elle.

Je serrai les poings, et ma main endolorie se remit à me faire souffrir. Mais je ne dis pas non. Je n'en avais jamais eu l'intention.

« Je viendrai », murmurai-je.

J'éprouvais, une fois de plus, cette sensation bizarre. Je n'y comprenais rien, bon sang, je ne savais pas ce que ça voulait dire.

Une main se posa, légère, sur mon épaule.

« Bonsoir, Junon », dit Connie.

Junon sourit. Le soleil se leva une seconde fois sur l'Olympe.

« Nous rentrons, Mike ? » s'enquit doucement Connie.

Je descendis de mon tabouret et regardai la déesse. Pas de poignée de main, cette fois. Croiser son regard me suffisait.

« Bonsoir, Junon.

— Bonsoir, Mike. »

Je pris le bras de Connie et la guidai vers la porte. Joseph, Andrew, Martin, Homer et Raymond nous rappelèrent, puis la bouclèrent

lorsqu'ils virent mon visage.

« ... Sait pas rigoler, ce gars-là », entendis-je.

Le mammoth assommé n'était plus sur sa chaise. Deux autres types avaient repris le flambeau et je savais ce qu'ils faisaient là. Ils m'attendaient. Le plus grand était un gars que je connaissais et qui me connaissait et qui n'avait pas l'air du tout dans son assiette. L'autre était un bleu de vingt-deux ou vingt-trois ans, qui se donnait des airs de type à la redresse.

Ils regardèrent Connie, se demandant visiblement sous quel prétexte la faire sortir, afin qu'elle ne soit pas témoin de ce qui allait suivre. Le type que je connaissais se lécha les lèvres et frotta nerveusement ses deux mains lune contre l'autre.

« On t'attendait, Hammer », annonça-t-il.

L'autre fit meilleure figure. Il orna sa gueule boutonneuse d'un sourire de gars qui connaît la musique et se détacha du mur en équarissant les épaules.

« Alors, c'est toi, Mike Hammer, pas vrai ? Y disent tous que t'es un dur, mais t'as pas l'air si méchant que ça, mon pote. »

Ma main droite jouait avec les boutons de mon veston. Je respirai à fond ; le casse-tête que j'avais fourré dans mon étui vide se dessina en relief, sous mon bras, et j'aurais défié quiconque de voir la différence.

« T'as toujours un moyen de t'en assurer, fiston », gouaillai-je.

À son tour, le boutonneux se lécha les lèvres, et un peu de salive coula sur son menton. Connie ouvrit la porte. Je passai devant eux et ils ne bronchèrent pas d'un poil. Avant peu, ils se retrouveraient sur le pavé.

Le spectacle était terminé dans la première salle et les touristes frottaient à qui mieux mieux sur la piste de danse. L'ensemble n'était pas spécialement artistique. Ils avaient les mains beaucoup trop occupées pour songer sérieusement à ce que faisaient leurs pieds. Je cherchai des yeux mon ami Clyde, ex-Dinky Williams, mais ne le trouvai point. Nous reprîmes nos frusques au vestiaire et je lançai une pièce de dix cents dans le crachoir de la sorcière borgne, qui m'injuria. Je lui répondis avec usure.

Nos mots n'étaient pas déplacés dans cette portion de *l'Auberge de Bowery*. Deux têtes seulement se retournèrent. L'une était celle de Clyde. Je désignai la porte du fond.

« Pas à la hauteur, ta main-d'œuvre, Dinky », lui criai-je.

Son visage était verdâtre.

L'autre tête était celle d'une femme. Je ne la regardai même pas.

C'était Velda.

CHAPITRE V

J'étais déjà là, vauté dans le grand fauteuil de cuir, lorsque Velda glissa sa clef dans la serrure. Elle portait un tailleur ajusté qui la moulait délicieusement ; ses longs cheveux noirs reflétaient le soleil du matin et l'idée me frappa soudain que, de toute la beauté du monde, j'avais toujours eu le meilleur sous les yeux et ne m'en étais jamais aperçu.

« Je pensais bien vous trouver ici », dit-elle d'une voix glaciale.

Elle jeta son sac à main sur le bureau et s'assit dans mon vieux fauteuil. Dame, c'était elle la patronne, à présent.

« Vous ne laissez pas l'herbe vous pousser sous les pieds, Velda.

— Vous non plus.

— Allusion perfide à ma compagnie d'hier soir, je suppose ?

— Exactement. Elle était très bien. Tout à fait votre genre.

— Je voudrais pouvoir en dire autant de votre escorte », ricanai-je.

Sa voix se dégela.

« J'ai un tempérament jaloux, Mike. »

Je me levai, enfouis mes doigts dans ses cheveux, et l'embrassai sur le bout du nez. Sa main se referma autour de mon poignet. Elle avait les yeux mi-clos ; j'en profitai pour pousser son sac hors de portée de sa main et, cette fois, l'embrassai sur la bouche. Ses lèvres étaient fraîches et douces, et ce baiser me donna envie de la prendre dans mes bras et de la serrer contre moi jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus bouger. Mais je n'en fis rien, non. Je regagnai mon fauteuil et Velda murmura :

« Ça n'a jamais été comme aujourd'hui, Mike. Ne me traitez pas comme les autres. »

J'allumai une cigarette. Ma main tremblait.

« Je ne m'attendais pas à vous rencontrer dans le Bowery la nuit dernière, fillette.

— Vous m'avez dit de me mettre au travail, Mike.

— O. K. ! Je vous écoute.

— Vous m'avez dit de ne pas perdre de vue le cadavre de Wheeler, Mike. C'est ce que j'ai fait. Tous les détails de l'affaire étaient dans les journaux et je n'avais aucun espoir d'en apprendre davantage sur place. J'ai donc pris le premier avion pour Columbus, où j'ai rendu visite à sa famille et à ses associés, et suis revenue par l'avion suivant. »

Elle allongea le bras, récupéra son sac à main, et en sortit un petit bloc-notes.

« Voilà l'essentiel de ce que j'ai appris. Tout le monde est tombé d'accord sur le fait que Chester Wheeler était un mari, un père et un homme d'affaires aussi énergique que consciencieux. Jamais d'ennuis familiaux. Lorsqu'il partait en voyage d'affaires, il écrivait ou téléphonait régulièrement. Cette fois-ci, ils ont reçu deux cartes postales, une longue lettre et un coup de fil. Il a téléphoné en arrivant à New York pour leur annoncer qu'il avait fait un bon voyage. Il a envoyé une première carte à son fils : puis une seconde qui portait le cachet de la poste du Bowery, et dans laquelle il disait avoir passé la soirée dans un endroit nommé *Auberge du Bowery*. Enfin, il a écrit à sa femme une lettre tout à fait normale. Un post-scriptum adressé à sa fille de vingt-deux ans mentionnait qu'il avait rencontré en ville une des anciennes condisciples de celle-ci. Voilà pour la correspondance.

« Mes entretiens avec ses associés et ses relations d'affaires ne m'ont conduite nulle part. Ses affaires étaient prospères, il gagnait beaucoup d'argent et n'avait aucun souci de ce côté-là. »

Je serrai les dents.

« Et comment que ça nous conduit quelque part », marmottai-je.

Je n'avais pas oublié certaine petite conversation que j'avais eue avec Pat. Certaine petite conversation au sujet d'un petit marrant du nom d'Emil Perry, qui avait prétendu que Wheeler était profondément abattu parce que ses affaires ne marchaient pas.

« Vous êtes sûre que ses affaires étaient prospères ?

— Absolument. Je me suis renseignée aux bonnes sources. Son crédit est excellent dans toute la ville.

— Bravo ! Continuez.

— Eh bien... le seul fil conducteur que j'aie obtenu était le nom de cette *Auberte du Bowery*. Je me suis mise en chasse dès mon retour, j'ai découvert de quoi il s'agissait et je m'y suis rendue. Vous avez l'air d'en savoir plus long que moi sur le type qui dirige la boîte. Je lui ai lancé l'hameçon et il a avalé la ligne. Il n'a pas l'air de vous porter dans son cœur.

— Tu parles ! Je lui ai flanqué jadis un pruneau dans la cuisse qui l'a envoyé faire un tour en taule.

— Après votre départ, il est resté sans voix pendant cinq bonnes minutes. Puis il s'est excusé et s'est engouffré dans l'arrière-salle. Lorsqu'il est revenu, il paraissait très content de lui-même. Il y avait du sang sur ses mains. »

Ça, c'était Dinky tout craché. Il aimait à se servir de ses poings... avec deux ou trois de ses acolytes derrière lui pour veiller au grain.

« C'est tout ?

— Pratiquement, oui. Il veut me revoir. »

J'entendis mes dents grincer et rugis :

« Le salaud ! Je lui casserai la gueule... »

Velda secoua la tête et éclata de rire, enchantée.

« Ne vous laissez pas aller à la jalousie, vous aussi, Mike, s'esclaffa-t-elle. Ça ne vous va pas du tout. Est-il important que je le revoie ?

— Oui, concédai-je à contre-cœur.

— Il s'agit toujours d'un meurtre ?

— Plus que jamais, fillette. Un bon gros meurtre, depuis a jusqu'à

z.

— Que me conseillez-vous de faire à présent ? »

Je réfléchis un instant, et les mots eurent du mal à sortir.

« Si Clyde vous paraît mordu, dis-je lentement, continuez à l'allécher, gardez vos yeux grands ouverts et observez ce qui se passe. Laissez votre carte et votre pétard à la maison. Il serait dangereux pour vous de lui mettre la puce à l'oreille.

— Il se peut que Wheeler soit sorti avec un modèle cette nuit-là. Il se peut que la fille l'ait emmené à l'*Auberge du Bowery*, où il se peut qu'il soit tombé par hasard sur le motif de son propre meurtre. Si Clyde n'était pas directeur de l'*Auberge*, je laisserais choir toute cette partie de l'affaire, mais sa présence la rend trop intéressante pour que nous l'abandonnions avant d'en savoir plus long.

— Il n'y a qu'un hic. Junon a trouvé la fille avec laquelle il est parti, le soir du banquet, et cette fille n'est pas sortie avec lui.

— Mais alors, Mike...

— Alors, il se peut qu'il soit sorti avec une autre fille un autre soir. Il y a trop d'il se peut dans cette histoire, mais c'est le seul fil conducteur que nous ayons, et la présence de Clyde le rend bon à suivre, au moins jusqu'à plus ample informé. »

Velda se leva et, solidement campée sur deux jambes qui valaient bien celles de n'importe quel mannequin, s'étira jusqu'à ce que sa veste parût sur le point d'éclater. Je détournai hâtivement la tête. Si jamais ce salaud de Clyde osait porter la main sur elle... Je m'enfonçai mon chapeau sur le crâne, ouvris la porte et m'effaçai pour la laisser passer.

Une fois sur le trottoir, je regardai son taxi disparaître, puis allai téléphoner à Pat et lui donnai rendez-vous dans une pâtisserie proche de son bureau. Il était déjà là lorsque j'arrivai et, quand il me vit, commanda une autre tasse de café et un second sandwich. Je m'assis en face de lui.

« Salut, m'sieur l'agent. Comment se porte la Brigade ?

— Comme ci, comme ça, Mike.

— Oh ! j'en suis navré. »

Il but une gorgée de café.

« Tu m'as fait venir, je suis là, je t'écoute », dit-il.

Son visage était si parfaitement inexpressif que je pris la mouche.

« Écoute, Pat, tu ne vas pas te remettre à faire l'andouille. Je t'ai dit que Wheeler avait été, assassiné, tu m'as envoyé me rhabiller. Je te le répète aujourd'hui et pour la dernière fois. Tu peux te mettre dans le bain ou m'y laisser tout seul, à ta guise. Mais je t'ai dit aussi que je voulais récupérer ma licence et je la récupérerai. Ce jour-là, ta réputation de flic intelligent tombera dans le lac en même temps que celle du district attorney, et ça, ça m'embêterait rudement. Pour toi, pas pour le district attorney.

« Tu me connais et tu sais que je ne plaisante pas. J'ai déjà vu certaines choses qui n'ont fait que renforcer ma conviction, Pat. Avant peu, je vais encore m'offrir le luxe de descendre un tueur, et ce jour-là c'est le district attorney qui pourra aller se rhabiller. »

Je ne sais pas à quoi je m'attendais. Peut-être à l'entendre monter sur ses grands chevaux et me conseiller la douche froide et la camisole de force ? En tout cas, pas à le voir sourire en disant d'un ton calme :

« Il y a belle lurette que je t'ai accordé une fois pour toutes le bénéfice du doute, Mike. Je pense, moi aussi, que Wheeler a été assassiné. »

Son sourire s'accroît lorsqu'il vit mon expression, et il continua :

« Seulement, voilà le hic. Le district attorney a flairé quelque chose, et il a donné officiellement son opinion professionnelle, conjointement à celle du médecin légiste : le suicide de Wheeler, d'après eux, ne fait aucun doute. On m'a signifié poliment d'employer mon temps à des choses plus sérieuses.

— Mon copain le district attorney ne t'aime pas non plus, apparemment.

— Non.

— Alors ?

— Que sais-tu de nouveau, Mike ?

— Pas grand-chose encore, Pat, mais j'en saurai davantage avant peu et t'en ferai part dès que ce sera assez solide pour que tu puisses en faire état. Je suppose que ton prestige n'a pas souffert de la tirade du district attorney ?

— Pas le moins du monde, au contraire.

— Au poil. Je te téléphonerai ce soir. D'ici là, tu peux commencer à t'inquiéter de la santé d'un salopard du nom de Rainey.

— Je le connais. Il a été arrêté une fois pour coups et blessures. Puis la victime a retiré sa plainte et nous avons dû le relâcher. Il s'intitule organisateur de combats de boxe.

— Bagarres de rue, tout au plus, grognai-je.

— Probablement. Il avait du pognon plein les poches, mais logeait dans le Bowery.

— Où ça ? »

Mes yeux étaient devenus fixes et ceux de Pat en firent autant.

« Dans le Bowery. Pourquoi ? »

— J'ai beaucoup entendu parler du Bowery, ces temps-ci. Vois si tu peux trouver quelque chose contre lui, veux-tu ? »

Pat tassa une cigarette sur l'ongle de son pouce.

« Tu joues cartes sur table, Mike, pas vrai ? »

— Sûr, frangin. Je t'en dirai davantage dès que je serai certain d'une ou deux petites choses. Et je serais curieux d'en apprendre une, en attendant mieux. Qu'est-ce qui t'a fait changer d'avis, au sujet du « suicide » de Wheeler ?

— Toi, fiston, ricana-t-il. Comme d'habitude. Je t'avais dit que je ne m'exciterais pas, cette fois-ci, mais je n'ai rien eu de plus pressé, en rentrant, que d'aller rendre visite au cadavre. J'ai mis deux de mes spécialistes dans le coup et ils sont d'avis que, bien que les marques relevées par eux sur le corps soient suffisamment légères pour pouvoir passer inaperçues, notre ami Wheeler n'en a pas moins été quelque peu bousculé avant de recevoir une balle dans la tête.

— Il n'a pas dû beaucoup se débattre. Il était complètement soûl.

— Il ne s'est pas beaucoup débattu, confirma Pat. Juste assez pour que son corps en porte la trace. À propos, Mike... cette balle et cette douille retrouvées dans le hall... est-ce toi qui...

— Je t'ai déjà dit que non. Le gars qui est venu les rechercher devait avoir un trou dans sa poche.

— Dommage que vous n'ayez pas fermé la porte à clef, murmura Pat.

— Une serrure ne suffit pas à arrêter un tueur. Il avait tout le temps qu'il lui fallait et pouvait faire autant de bruit qu'il le désirait. La plupart des locataires dormaient comme des souches lorsque la détonation a retenti. Et c'est un vieux bâtiment avec des murs épais comme ça qui étouffent efficacement le bruit qu'on peut faire dans les chambres. »

Pat paya l'addition et se leva.

« Alors, je compte sur ton coup de fil pour ce soir ? »

— Sans faute. Tu peux dire au district attorney qu'il aura bientôt de mes nouvelles. »

Un quart d'heure plus tard, j'entrais au *Chadwick Hôtel*. Tant qu'elle n'ouvrait pas la bouche, la réceptionniste avait l'air d'une grand-mère respectable. Dès qu'elle l'ouvrait, elle avait plutôt l'air d'une mère, et tout autre que respectable. Je demandai Marion Lester et elle ne me posa pas de questions ni ne se donna la peine de m'annoncer.

« 312, dit-elle. Et tâchez de pas monter l'escalier comme un sauvage. Les marches gueulent. »

Je montai comme un bon garçon, et les marches gueulèrent tout de même. Je frappai à la porte du 312, attendis, et frappai encore. La

troisième fois, j'entendis des pieds traîner sur le sol et le battant s'entrebâilla juste assez pour me permettre d'apercevoir une paire de grands yeux bleus, une floraison de bigoudis, et un négligé de satin boutonné jusqu'au cou.

« Bonjour, Marion, lançai-je. Junon m'a dit de venir vous voir. »

Les grands yeux s'agrandirent encore et la porte acheva de s'ouvrir. Je la refermai derrière moi et ôtai mon chapeau, comme un parfait gentleman. Marion se lécha les lèvres et s'éclaircit la gorge.

« Je... viens de me lever, dit-elle.

— C'est ce que je vois. Pas beaucoup dormi ?

— Non. »

Elle me fit entrer dans un salon exigü et m'indiqua un siège.

« Il est si tôt... si ça ne vous fait rien... je vais aller m'habiller.

— Je vous en prie. »

Elle disparut dans la chambre à coucher et revint dix minutes plus tard, en tailleur, les cheveux bien coiffés et maquillée de frais. En si peu de temps, elle avait fait du bon boulot ! Elle s'assit gracieusement, alluma une cigarette et dit :

« Je suis à votre disposition, Mr...

— Mike Hammer. Appelez-moi Mike. Junon vous a-t-elle parlé de moi ?

— Oui. »

Sa voix tremblait légèrement.

« Vous étiez avec... Mr. Wheeler lorsqu'il est... mort ?

— C'est exact. Ça s'est passé sous mon nez et j'étais trop soûl pour m'en apercevoir.

— J'ai bien peur de ne pas pouvoir vous dire grand-chose, Mike.

— Dites-moi ce qui est arrivé cette nuit-là, ça me suffira.

— Junon ne vous a pas raconté...

— Si, mais je veux vous l'entendre redire. »

Elle tira sur sa cigarette et l'écrasa dans un cendrier.

« Il m'a ramenée chez moi. J'avais un peu trop bu et... eh bien, je ne me sentais pas dans mon assiette. Je me souviens que nous avons pris un taxi, et puis... j'ai dû m'endormir avant d'arriver à la maison, car je me suis retrouvée dans mon lit, tout habillée, avec une affreuse gueule de bois. J'ai appris ensuite qu'il s'était suicidé et, franchement, ça m'a fait quelque chose.

— C'est tout ?

— C'est tout. »

« Dommage, pensai-je. Wheeler aurait mieux fait de se payer un peu de bon temps avec elle que de se faire sauter le caisson. Dommage, dommage... » Comme il était encore trop tôt pour ma visite suivante, je lui demandai de me raconter la soirée depuis le début. Elle lissa ses cheveux avec la paume de sa main et regarda le

plafond. Puis elle dit :

« Les Manufactures Calway nous ont engagées par l'intermédiaire de Miss Reeves... Junon. Elle...

— Est-ce toujours Junon qui règle ces questions ?

— Non, pas toujours. C'est quelquefois Anton qui s'en occupe. Mais c'est Junon qui dirige la maison. Elle entame et entretient les relations avec les clients, et elle est si persuasive qu'elle est toujours en train d'en amener de nouveaux à l'agence.

— Je comprends ça », acquiesçai-je.

Elle sourit.

« Notre agence est peut-être la plus exclusive de la ville. Les modèles sont plus payés et plus demandés que ceux des autres agences, et tout cela par l'intermédiaire de Miss Reeves. Un coup de téléphone de Junon vaut une convocation d'un grand studio de cinéma. En fait, plusieurs anciens modèles de l'agence sont déjà passés, grâce à elle, de la photo à l'écran.

— Mais pour revenir à cette soirée... lui rappelai-je.

— Oui... Les Manufactures Calway ont téléphoné et Junon nous a prévenues aussitôt. Nous sommes allées chercher et essayer les robes que nous devons présenter. Puis l'un des directeurs nous a conduites au banquet où nous avons assisté aux discours, allocutions, etc. Ensuite, nous sommes allées enfiler les robes, la présentation de modèles a duré environ vingt minutes, nous avons remis nos vêtements de ville et nous sommes revenues dans la salle du banquet. On commençait à servir les cocktails et... j'ai dû trop boire, puisque...

— À quel moment avez-vous rencontré Wheeler ?

— Lorsque je suis partie, je crois. J'avais du mal à trouver la porte de l'ascenseur, il m'a aidée, nous sommes descendus ensemble et... vous savez le reste. »

Ouais, je savais le reste, c'est-à-dire rien.

Je me levai et repris mon chapeau.

« Merci, fillette. Vous pouvez retourner vous coucher.

— Je regrette de ne pouvoir vous être réellement utile.

— Bah !... grâce à vous, je sais au moins où ne pas chercher. Je vous reverrai peut-être un de ces jours. »

Elle passa devant moi pour ouvrir la porte.

« J'espère, dit-elle, que notre prochaine rencontre aura lieu dans des circonstances moins pénibles. »

Je lui serrai la main et son regard se voila.

« Incidemment, Junon m'a parlé de journalistes. J'espère que...

— Dans l'état actuel des choses, il leur est impossible de faire quoi que ce soit avec cette histoire. Vous pouvez dormir sur vos deux oreilles.

— Merci, Mr. Hammer. Et au revoir.

— Au revoir, fillette. »

Je me réinstallai à mon volant et pris le chemin du Bronx. J'étais en pétard. Pourquoi diable un brave type comme Chester Wheeler s'était-il fait buter alors que des salauds répugnants tels que Clyde se baladaient et trafiquaient en toute quiétude ? Argent ? Vengeance ? Passion ? Où fallait-il chercher le motif ? Je me le demandais toujours lorsque j'arrêtai ma bagnole devant la résidence du nommé Perry.

Cette fois, je laissai retomber le marteau orné des initiales E. P. ; une bonne en uniforme vint ouvrir la porte et me demanda ce que je désirais.

« Je veux voir Mr. Perry, répondis-je.

— Je regrette, monsieur. Mr. Perry a donné des ordres précis pour qu'on ne le dérange sous aucun prétexte.

— Sans blague ? Allez donc lui dire qu'il va être dérangé, et pas plus tard que maintenant. Dites-lui que Mike Hammer veut le voir, et que tout ce qu'un nommé Rainey est capable de faire, Mike peut le faire aussi, et en mieux ! »

J'entrai. Et, lorsqu'elle eut vu ma binette, elle ne tenta pas de m'en empêcher, mais fila au grand trot tandis qu'e je repoussais la porte.

Elle revint deux minutes plus tard, en disant :

« Mr. Perry va vous recevoir dans son cabinet de travail. Par ici, monsieur. »

Elle me regarda pénétrer dans la pièce indiquée, se demandant visiblement si la fin du monde n'était pas arrivée.

Perry était bien le gros trouillard que j'avais aperçu la veille. Avachi dans un large fauteuil de cuir, il avait l'air encore plus effrayé que lors de son entretien avec Rainey. Je balayai d'un revers de main une partie des objets qui garnissaient le dessus de son bureau et m'assis à l'endroit dégagé.

« Perry tu es un foutu menteur », lui dis-je sans autre préambule.

Il ouvrit la bouche et son premier menton se mit à trembler comme un bloc de gelée. Ses petits doigts boudinés pressèrent les accoudoirs du fauteuil, comme pour en sortir du jus, et il balbutia :

« Comment... osez-vous... chez moi... dans ma maison... »

Je m'emparai de son briquet, allumai une cigarette et continuai :

« Qu'est-ce que Rainey t'a promis, Perry ? Une raclée ? »

Je le regardai dans les yeux, à travers la fumée.

« Ou peut-être une balle dans le dos ? »

Ses yeux allèrent de la fenêtre à la porte.

« Que voulez-vous dire...

— Je parle d'une fripouille de bas étage qui s'appelle Rainey. Qu'est-ce qu'il t'a promis si tu ne la bouclais pas ? »

La voix de Perry acheva de sombrer dans le néant et il parut sur le point de vomir.

« Je t'ai déjà dit que ce que Rainey pouvait faire, je pouvais le faire en mieux. Je peux te cogner dessus jusqu'à ce que tu restes sur le carreau. Je peux te flanquer un pruneau dans le ventre à l'endroit où ça fait le plus mal et m'en tirer aussi bien que Rainey.

« Tu as dit aux flics que Wheeler avait fait de très mauvaises affaires et qu'il avait prononcé à plusieurs reprises le mot suicide... »

Il acquiesça d'un pathétique petit signe de tête et je lui crachai mes paroles suivantes à la face :

« Tu es un foutu menteur, Perry ! Les affaires de Wheeler étaient très prospères, et tu le savais, pas vrai ? »

Il secoua la tête, les yeux révoltés de terreur.

« Sais-tu ce qui est réellement arrivé à Wheeler ? »

Ma bouche était à dix centimètres de son visage.

« Il a été assassiné... comme tu le seras toi-même, quand le tueur apprendra que je suis à tes trousses... parce qu'il saura très bien que tu es trop dégonflé pour tenir ta langue. Et un de ces jours, mon gros pourceau, c'est toi qui recevras un pruneau dans les tripes. »

Les bajoues d'Emil Perry devinrent d'un intéressant bleu foncé, et le gros plein de soupe tourna de l'œil. J'attendis tranquillement qu'il revienne au monde.

Cinq minutes plus tard, il ouvrit les yeux et tendit la main vers un alcarazas posé sur son bureau. Je lui versai un verre d'eau glacée qu'il avala d'un trait.

« Tu ne connaissais même pas Chester Wheeler, hein ? » murmurai-je.

Son visage me répondit sans qu'il eût besoin d'ouvrir la bouche.

« Toujours pas disposé à te mettre à table ? »

Il parvint à secouer la tête de gauche à droite. Péniblement. Je me dirigeai vers la porte. La main sur la poignée, je me retournai.

« Tu passes pour un citoyen respectable, gros porc. Les flics acceptent ta parole sans discuter ? Moi pas. Et sais-tu ce que je vais faire ? Je vais aller interviewer ton petit copain

Rainey, et voir un peu par quel moyen il te fait marcher. »

Pour la seconde fois, ses bajoues virèrent au bleu, et il tourna de l'œil avant que j'aie refermé la porte. Que le diable le parafiole ! J'avais autre chose à faire que de servir des verres d'eau à de pareilles mauviettes.

CHAPITRE VI

Le ciel s'était couvert et la température était en baisse. J'entrai dans un restaurant et m'envoyai deux tasses de café bouillant avant de passer chez moi enfiler mes gants et mon pardessus. Je laissai ma bagnole dans un garage et, vers midi et demi, débarquai d'un taxi en face de l'agence Anton Lipsek, dans la 33^e Rue.

Cette fois, la réceptionniste ne me posa pas de questions, mais parla dans l'interphone, reçut une réponse affirmative et m'informa que Miss Reeves m'attendait.

Les dieux de l'Olympe pouvaient être fiers de leur reine. C'était la perfection faite femme qui venait à ma rencontre à travers le grand bureau. Elle portait encore une de ses robes haut boutonnées à manches longues, qui ne laissaient voir que ses mains et son visage, confiaient à votre subconscient le soin d'imaginer tout le reste, et vous donnaient envie de la déshabiller pour sentir sous vos doigts la chair palpitante d'une déesse. La brève poignée de main que nous échangeâmes me remit la moelle épinière en tire-bouchon.

« Je suis si contente que vous soyez venu, Mike.

— Je vous avais dit que je viendrais. »

Elle ne portait qu'un seul bijou : un pendentif, qui reposait au bout de sa chaîne d'or, entre ses seins. Je le pris dans ma main et sifflai doucement. C'était une émeraude qui devait valoir une petite fortune.

« J'aime les belles choses, dit-elle simplement.

— Moi aussi », répliquai-je en relevant les yeux.

Elle me remercia d'un sourire, et deux minuscules diabolins dansèrent dans ses prunelles tandis qu'elle pivotait sur elle-même pour aller chercher son manteau.

Ce fut alors que la lumière grise qui filtrait à travers la fenêtre frappa sa courte chevelure fauve, la transformant en un casque d'or dont la vue me glaça le sang dans les veines. Je savais, maintenant, pourquoi Junon me produisait cet effet incompréhensible. Je savais, maintenant, pourquoi j'avais parfois envie de la briser entre mes mains.

Elle me rappelait une autre femme. Une femme que j'avais aimée, et dont je haïssais le souvenir, et que je croyais avoir oubliée. Une blonde magnifique, dont la chevelure était un ruissellement d'or en fusion. Elle était morte, et c'était moi qui l'avais tuée.

« Mike... »

Ce n'était pas sa voix. C'était la voix de Junon. Elle revenait vers moi avec son manteau. La lumière était sortie de ses cheveux. Ils avaient repris leur propre teinte fauve.

Je l'aidai à passer son manteau.

« Nous allons déjeuner ensemble, n'est-ce pas, Mike ?

— Je ne suis pas venu pour affaires. »

Elle éclata de rire.

« À quoi pensiez-vous, Mike ? »

Je me détournai, pour qu'elle ne vît point mon visage.

« À rien de particulier.

— Vous mentez.

— Je le sais. »

Elle chercha mon regard. Ses yeux étaient suppliants.

« Ce n'était pas à moi ? »

Je me forçai à sourire.

« Non, Junon, ce n'était pas à vous.

— J'en suis heureuse, Mike. Vous pensiez à quelqu'un que vous haïssiez, et je ne voudrais pas que vous me haïssiez de cette manière. »

Elle me prit par la main et m'entraîna vers une porte latérale.

« Par ici, Mike. Je ne veux pas vous partager avec tout le personnel. »

Mais, moi, je dus la partager avec deux autres types, qui prirent le même ascenseur que nous, et, pendant toute la descente, ne cessèrent de contempler Junon, déesse en manteau de fourrure. Je n'étais pas le seul sur lequel sa proximité produisit une forte impression.

La voiture de Junon était en station à deux pas de l'immeuble. Elle me remit ses clefs et nous marchâmes dans le vent qui charriait les premiers flocons de neige. Sa bagnole était une Cadillac décapotable munie de tous ces machins chromés qu'on ne voit généralement que dans les vitrines des concessionnaires. Je retins la portière, tandis qu'elle s'installait sur le siège avant, puis fit le tour de la Caddy et m'assis au volant. Ça, c'était vivre.

« Où allons-nous ? m'informai-je.

— J'ai découvert, il y a quelques mois, une petite boîte où l'on mange comme des princes et dont la clientèle est absolument... fascinante.

— Fascinante ? »

Elle s'esclaffa.

« Oh ! ce n'est pas réellement le mot qui convient. Elle est... mon Dieu... assez peu banale. Mais on y mange divinement bien. Oh ! vous verrez. Direction Broadway et, ensuite, je vous montrerai. »

Lorsque je vis l'endroit qu'elle disait avoir « découvert », je ne pus m'empêcher d'éclater de rire.

« Vous n'y êtes encore jamais venu, au moins ? s'inquiéta-t-elle.

— Si, une fois. Et ils m'ont flanqué dehors. Ou du moins, ils ont essayé. Les renforts ont appelé des renforts et j'ai fini par m'en aller tout de même sur mes deux pieds, avec à peine quelques cheveux arrachés. Ce sont des gens charmants. »

Junon lutta en vain contre un éclat de rire.

« Je commence à comprendre pourquoi certains de mes amis auxquels j'avais recommandé la maison faisaient de drôles de têtes lorsque je les revoyais ensuite. Et moi qui leur vantais les mérites de leur cuisine...

— Bah ! ils ne s'étaient sans doute jamais tant amusés. Allons-y. »

Nous entrâmes. Tous les tabourets du bar étaient occupés. Plusieurs regards cherchèrent à intercepter le mien, mais je feignis de ne rien remarquer. À l'extrémité du comptoir, un pédé essayait d'attirer l'attention d'un autre type beaucoup trop soûl pour répondre à ses avances. Lorsqu'il me vit, il m'adressa un radieux sourire et faillit recevoir mon poing entre les deux yeux. Le barman en était, lui aussi, et parut atterré de voir entrer un couple bisexué. La préposée au vestiaire avait l'allure d'un grenadier. Elle me jeta un regard glacial, mais sourit à Junon et l'examina des pieds à la tête. Lorsqu'elle alla suspendre nos manteaux, Junon se retourna vers moi, les joues empourprées, partagée entre le fou rire et la confusion.

« Oh ! Mike, j'ai dû vous paraître idiote !

— Voilà ce que c'est de vivre dans les nuages ! »

Aucune des tables n'était occupée, dans la salle à manger. En revanche, les trois quarts des loges renfermaient des couples de tantes ou de lesbiennes assis côte à côte contre le mur du fond. Un garçon aux manières affectées nous salua jusqu'à terre et nous installa dans la dernière loge de la rangée. Il était évident que nous le choquions. Je commandai des cocktails, que le garçon efféminé revint presque aussitôt déposer devant moi, avec une nouvelle révérence.

« À la beauté, dis-je en levant mon verre. À la reine de l'Olympe descendue parmi les mortels.

— Parmi de... merveilleux mortels », ajouta Junon.

Nous vidâmes nos verres.

« Vous n'auriez jamais dû m'amener ici, jolie dame, soupirai-je, quelques verres et un excellent repas plus tard, je me sens si heureux de vivre que c'est à peine si je pense encore à mon travail.

— Vous cherchez toujours un motif, pour la mort de votre ami ?

— Oui. Je suis allé voir Marion Lester, mais les choses se sont passées d'une manière si respectable que ça m'a coupé l'herbe sous le pied.

— Et pourtant, vous continuez à chercher ?

— Diable, oui ! Je ne veux pas finir épicier ! »

Elle ne comprit pas ce que je voulais dire, et pour cause. J'éclatai

de rire. Je n'avais aucune raison de me sentir aussi heureux, mais au fond de moi je l'étais tout de même, parce que je savais qu'un jour prochain j'aurais de sérieuses raisons de l'être.

« Pourquoi riez-vous, Mike ? Est-ce moi qui...

— Pas le moins du monde, Junon. Je ne pourrais jamais rire de vous. C'est la vie qui me fait rire. Elle est parfois très compliquée, et puis, tout à coup, sans qu'on sache pourquoi, elle devient d'une simplicité enfantine. Comme cette histoire de gras-du-bide et de poupées au dos nu, dans le Bowery. Soit dit en passant, je ne pensais pas vous rencontrer là-bas. »

Elle haussa gracieusement les épaules.

« Pourquoi ? La plupart de ces... « gras-du-bide » sont d'excellentes relations d'affaires.

— J'ai cru comprendre que vous étiez imbattable, dans votre spécialité. »

Elle acquiesça, pensive, et visiblement satisfaite.

« Non sans raisons, Mike. C'est le fruit d'un dur travail, tant au bureau qu'en dehors du bureau. Nous ne travaillons que pour les meilleures maisons et n'employons que des modèles soigneusement sélectionnés. Anton ne s'occupe guère des questions commerciales, mais c'est lui qui exécute toutes les photographies, et vous avez vu quel intérêt il prend à son art.

— Je m'y intéresserais également », ricanai-je.

Elle me tira la langue, avec une gaminerie que je ne lui connaissais pas.

« Je vous crois sans peine, s'esclaffa-t-elle, mais vous ne photographieriez sûrement pas grand-chose.

— Non, mais j'accomplirais sûrement de grandes choses.

— Dans ce cas, vous enfreindriez les règles de la profession.

— Zut ! Ayez pitié du pauvre photographe. Il fait tout le boulot et ce sont les gras-du-bide qui ont tout le plaisir. »

Je tirai sur ma cigarette et clignai des yeux.

« Dites donc, Clyde a l'air d'avoir découvert le Pactole. »

Ma façon désinvolte de le nommer lui fit hausser les sourcils.

« Le connaissez-vous donc ?

— Oui, c'est un vieux copain. Parlez-lui de moi quand vous le reverrez.

— Je ne le connais pas assez bien pour ça. Mais, si j'en ai l'occasion un jour, je n'y manquerai pas. C'est le type du parfait gangster, n'est-ce pas ? *

— Revu et corrigé par Hollywood. Quand a-t-il ouvert sa boîte ? »

Elle tapota pensivement sa joue, du bout de son index.

« Oh !... il y a six mois environ. Il est venu un jour au bureau pour acheter en gros les photos de tous nos modèles. Il les leur a fait

dédicacer en les invitant à l'ouverture de *l'Auberge*. Le tout dans le plus grand secret, bien entendu. Je n'y suis allée moi-même qu'à force de les entendre toutes vanter les charmes de l'endroit. Il a opéré de même dans la plupart des agences de la ville.

— Pas bête, le frère, ricanai-je. Il les a toutes mises dans sa poche et aucune ne s'en doute. Il savait fichtre bien que la plupart d'entre elles naviguaient avec les gros comptes en banque et qu'elles les amèneraient dans sa boîte. Quand la bonne nouvelle a circulé qu'on y jouait gros jeu, ses affaires ont décuplé. Et maintenant, il a aussi les touristes, qui trouvent ça très moderne et très excitant... Je me demande à qui il graisse la patte.

— Pardon ? dit Junon.

— Vous pouvez parier qu'une ou plusieurs grosses têtes les palpent pour fermer les yeux. Si Clyde n'arrosait pas aux bons endroits, il aurait eu les flics sur le dos dès le premier jour.

— Oh ! Mike, s'impatiente Junon, incrédule, ce genre de tactique a disparu avec la prohibition... »

Puis sa voix se teinta de curiosité :

« Ou bien est ce que je me trompe ? »

Je contemplai, par-dessus la table, cette femme qui portait sa beauté avec tant de fière arrogance.

« Vous n'avez jamais vu que le meilleur côté des choses, fillette. Mais il s'en passe beaucoup d'autres que vous ne voudriez même pas regarder. »

D'un commun accord, nous changeâmes de conversation, et je m'aperçus soudain que la première moitié de l'après-midi était largement écoulée.

« Un dernier cocktail et nous filons, dis-je. O. K. ? »

Souriante, elle posa son menton sur ses deux mains.

« Devons-nous vraiment nous quitter si tôt ?

— Je le regrette autant que vous, Junon. »

Elle souriait toujours et je continuai :

« J'ai demandé à une autre belle fille pour laquelle des tas de types auraient fait des folies ce qui lui plaisait en moi. Elle m'a fait une bonne réponse. Quelle est la vôtre, Junon ? »

Ses yeux étaient des abîmes sans fond qui cherchaient à m'attirer. Ses lèvres souriaient encore, imperceptiblement. De jolies lèvres pleines de sensualité, qui bougeaient à peine lorsqu'elle parlait à voix basse.

« Je déteste les gens qui me choient. Je déteste les gens qui insistent pour me placer sur un piédestal. Je crois que j'aime à être traitée brutalement, et vous êtes le seul qui l'ait essayé.

— Je n'ai rien essayé du tout.

— Non. Mais vous y avez pensé. Vous ne parlez même pas toujours

poliment. »

Comme toute bonne déesse, elle lisait dans les esprits. O. K. ! elle avait raison. Je ne comprenais rien à ce qui se passait dans ma tête, mais parfois, quand je la regardais, j'avais envie de lever la main et de la gifler à toute volée. Peut-être la fréquentation d'une déesse était-elle plus que je n'en pouvais supporter ?

« Rentrons, dis-je. J'ai encore une longue soirée et une longue nuit devant moi. »

La déesse avait des traits humains. Je la regardai se diriger vers les lavabos pour poudrer un nez qui n'en avait nul besoin. J'observais le balancement de ses hanches et la souveraine élégance de sa démarche, et je n'étais pas le seul à les observer. Une fille, qui avait sa qualité d'artiste inscrite sur toute sa personne en multiples taches de peinture, suivait Junon d'un regard enflammé. Il s'agissait d'une de ces garçonnnes que semble engendrer par douzaines le monde dit artistique. Un coup d'œil hostile m'informa que j'allais avoir de la concurrence et elle partit sur les traces de Junon. Une minute plus tard, elle revint et je ricanai doucement en voyant son visage.

J'allai attendre Junon sur le trottoir après avoir payé l'addition, qui était plutôt salée. La neige tombait dru, à présent, et je me fis copieusement poudrer le nez, tandis qu'elle achevait de poudrer le sien. La Caddy avait des pneus spéciaux, mais le retour nous prit tout de même deux fois plus de temps que l'aller.

Suivant les directives de Junon, j'arrêtai finalement la bagnole devant un immeuble neuf proche de Riverside Drive.

« Nous y voilà, soupira-t-elle.

— Vous laissez la voiture ici ?

— N'en aurez-vous pas besoin pour faire vos courses de cette nuit ?

— Je n'aurais pas assez de galette pour l'entretenir en carburant.

Non, je prendrai un taxi. »

Nous mîmes pied à terre. Le portier en uniforme marron s'approcha et toucha la visière de sa casquette galonnée.

« Faites rentrer ma voiture au garage, je vous prie », lui dit Junon.

Il prit les clefs qu'elle lui tendait.

« Certainement, Miss Reeves. »

Junon n'habitait pas au dernier étage, mais c'était suffisamment haut pour faire une bonne Olympe. Meubles et aménagements témoignaient d'un goût parfait, et d'un sens inné du confort. J'avais accepté de monter boire un verre, mais un seul, et je gardai mon manteau et mon chapeau tandis qu'elle maniait le shaker, observant la grâce quasi féline de ses mouvements. Lorsqu'elle revint vers moi avec nos deux verres, ses yeux reflétaient exactement ce qui devait se passer dans les miens. Sa voix était basse et légèrement altérée.

« Je n'ai pas encore trente ans, Mike. J'ai connu beaucoup

d'hommes. J'ai eu beaucoup d'hommes, aussi, mais jamais aucun que j'aie désiré vraiment. Et le jour est proche où je vous désirerai, Mike. »

Un serpent se remit à ramper le long de mon épine dorsale et le pied du verre se brisa dans ma main crispée, parce que la lumière imprégnait à nouveau ses cheveux et qu'ils flamboyaient à nouveau comme du métal en fusion. Je me déplaçai, afin de la voir sous un autre angle, vidai le verre et en posai les débris sur la table.

« Vous venez de me regarder encore comme si vous me haïssiez, Mike. »

Je lui pris la main et passai mes doigts dans ses courts cheveux fauves.

« Je vous reverrai ça un jour, Junon. Je ne peux pas m'empêcher de penser, et ça n'a rien à voir avec vous.

— Qui était-ce, Mike ? Était-elle jolie ? »

J'aurais voulu me taire. Mais c'était plus fort que moi.

« Elle était magnifique. C'était la plus belle créature que j'aie jamais vue, et j'étais amoureux d'elle. Mais c'était aussi une tueuse, et j'avais juré que j'aurais sa peau, et j'ai tenu parole. Je l'ai tuée, et, lorsqu'elle est morte, je suis mort également. »

Junon ne fit aucun commentaire. Mais ses yeux s'offraient à moi, s'efforçaient de me convaincre que je n'étais pas mort. Pas pour elle.

J'allumai une cigarette et filai comme un lièvre, avant que ses yeux devinssent trop convaincants... Dehors, régnait une nuit prématurée, mais la réflexion des lumières sur la blancheur de la neige rendait les rues plus claires que d'habitude. Je sautai dans un taxi, le quittai à Times Square et me dirigeai à pied vers le garage où j'avais laissé ma bagnole, en allant à l'agence Lipsek. Chaque pas était une lutte contre la neige et contre la foule emmitouflée des passants. J'arrivais à un carrefour et je m'engageais sur la chaussée lorsque les signaux changèrent de couleur, obligeant les piétons à refluer vers le trottoir.

Quelqu'un dut glisser, car un bruit de verre brisé retentit derrière moi, au coin de la rue. Je me retournai juste à temps pour voir la glace d'une vitrine achever de tomber en morceaux sur le trottoir. Un flic se fraya un chemin parmi la foule et se planta devant le magasin, tandis que je continuais ma route.

J'allais quitter Broadway pour m'engager dans la 33^e Rue lorsque la glace d'une vitrine résonna près de moi, sans raison apparente, et fut aussitôt sillonnée par un réseau compliqué de fêlures. Personne ne l'avait touchée. Un moteur rugit et je me retournai juste à temps pour voir la partie supérieure d'un visage, à travers la petite fenêtre de derrière d'une conduite intérieure. Les yeux me regardèrent, une longue seconde, puis la distance s'accrut, entre moi et la bagnole, et je cessai de les distinguer.

« Deux fois le même jour, sifflai-je entre mes dents. Et en plein

Broadway, par surcroît. Le salaud, le salaud, le salaud ! »

Je ne me souvenais pas d'être allé récupérer ma bagnole, mais je me retrouvai soudain au volant, stoppé devant un feu rouge et encadré par d'autres chauffeurs qui secouaient la tête en me regardant, parce que je parlais tout haut, et tout seul. Il était évident qu'ils me prenaient pour un cinglé. Et peut-être avaient-ils raison. Je deviens cinglé quand on me prend pour cible au beau milieu de l'artère la plus fréquentée du monde !

Cette première vitrine ! J'avais cru que c'était un accident. Mais il y avait un joli petit trou rond au milieu de la seconde, juste avant qu'elle s'écroulât en morceaux sur le trottoir.

Il y avait un garage au rez-de-chaussée de l'immeuble où se trouvait mon bureau. J'y garai ma bagnole, remis mes clefs au gardien de nuit, signai le registre et gagnai l'ascenseur de service.

Une lampe brillait encore derrière la porte vitrée de mon bureau et, lorsque j'en secouai la poignée, Velda vint m'ouvrir et dit :

« Mike ! Que faites-vous ici à cette heure ? »

Je ne fis qu'un bond jusqu'au grand classeur métallique devant lequel je m'agenouillai. Ce que je voulais se trouvait au fond du tiroir inférieur, derrière les piles de dossiers.

« Qu'est-il arrivé, Mike ? »

Elle était debout près de moi et me regardait développer le petit automatique avant de le fourrer dans ma poche.

« Que je sois pendu si je me laisse tirer dessus sans riposter, vociférai-je.

— Quand ? questionna-t-elle.

— Il y a quelques minutes. Le salaud a essayé de me buter en pleine rue. Deux fois de suite. Vous comprenez ce que ça signifie ?

— Oui, dit-elle d'une voix sourde. Cela signifie que vous êtes devenu assez important pour qu'il soit nécessaire de vous tuer. Avez-vous... avez-vous vu qui a tiré ?

— J'ai vu la moitié d'un visage. Pas assez pour le reconnaître. Juste assez pour pouvoir dire qu'il s'agissait d'un homme. Il réessaiera de me descendre, mais la prochaine fois j'aurai de quoi lui répondre.

— Et le district attorney vous fera coffrer.

Vous oubliez que vous n'avez plus votre licence Mike. »

Je me redressai et lui fis face.

« La loi doit protéger les citoyens, ricanai-je. Si je bute un gars en état de légitime défense et que le district attorney veuille me faire enchrister pour port d'arme prohibée, il y aura du sport, c'est moi qui vous le dis.

— Oui. Un bon petit scandale de derrière les fagots. »

Mais je ne répondis pas, car je venais enfin de remarquer sa tenue, et il avait fallu que je sois bougrement excité pour ne pas la remarquer

plus tôt. Sa robe du soir ressemblait à celle qu'avait portée Connie la veille. Elle était noire et tendue sur ses seins, et c'était quelque chose de voir toute cette peau nue, entre le noir de sa robe et le noir de sa chevelure. Et c'était autre chose encore de voir à quel point l'étoffe adhérait à tout ce qui n'était pas nu avant de s'évaser largement vers le bas.

« C'est tout ce que vous avez sur la peau ? murmurai-je.

— Oui.

— Il fait froid, dehors, baby. »

Je savais que je me rendais ridicule, mais je n'y pouvais rien.

« Où allez-vous ?

— Voir votre ami Clyde. Il m'a invitée à souper. »

Je serrai les poings sans pouvoir m'en empêcher et me forçai à sourire. Le résultat ne dut pas être très convaincant.

« Si j'avais su que vous portiez des robes comme ça, je vous aurais invitée moi-même », gouaillai-je.

Mais le cœur n'y était pas. De la part de Connie, j'avais trouvé ça normal. Mais l'idée que Velda allait se montrer en public et à ce salaud de Clyde dans une telle robe me faisait monter le sang à la tête.

Il y avait eu un temps où elle aurait rougi et m'aurait flanqué sa main sur la figure. Il y avait eu un temps où elle aurait renoncé à n'importe quoi pour venir manger un sandwich en ma compagnie. Ce temps-là était passé.

Elle enfila une paire de gants noirs qui lui montaient jusqu'au coude, en affectant de ne pas me regarder, sachant très bien qu'elle me frappait au point le plus sensible.

« Le travail, Mike, le travail avant le plaisir. »

Son visage était inexpressif.

« Que faisiez-vous ici quand je suis arrivé ? dis-je sèchement.

— Il y a un mot sur votre bureau. Vous y trouverez tous les détails. J'ai rendu visite aux Manufactures Calway et je vous ai rapporté toutes les photos de modèles qui ont été prises ce soir-là. J'ai pensé que vous aimeriez les voir.

Vous vous intéressez toujours aux jolies filles, pas vrai ?

— Bouclez-la ! »

Elle me jeta un bref regard et je vis que ses yeux étaient luisants de larmes contenues. Lorsqu'elle marcha vers le bureau pour prendre son manteau, je me remis à maudire Clyde à mi-voix parce que ce salaud-là allait profiter de choses que je n'avais jamais soupçonnées. C'est ce qui arrive quand on vit quotidiennement avec une fille comme Velda. On va chercher bien loin ce qu'on a juste sous la main.

« J'aurais aimé vous voir comme ça plus tôt, Velda », dis-je d'une voix mal assurée.

Elle enfila son manteau et, lorsqu'elle se retourna, les larmes

étaient toujours présentes dans ses yeux.

« Mike ; hoqueta-t-elle. Je n'ai pas besoin de vous dire que vous pourrez toujours me voir comme il vous plaira... quand il vous plaira. »

Je la pris dans mes bras et sentis contre moi la pression frémissante de tous les contours de son corps. Elle me tendit ses lèvres et frissonna des pieds à la tête lorsque mes mains se refermèrent sur ses épaules nues. Elle libéra sa bouche avec un sanglot, se détourna pour que je ne puisse voir son visage, posa ses deux mains sur les miennes, les conduisit jusqu'à cette robe qui collait à sa peau, et tout le long de son corps vibrant, puis se dégagea et s'enfuit.

Je mis une cigarette entre mes lèvres et oubliai de l'allumer. J'entendais encore résonner ses talons dans le corridor. Distraitement, je décrochai le téléphone et, par habitude, composai le numéro de Pat. Il dit « Allô » trois ou quatre fois avant que je songe à lui demander de monter me voir à mon bureau.

Je raccrochai et regardai mes mains. Elles tremblaient. J'allumai ma cigarette et restai assis, immobile, ne pensant à rien d'autre qu'à Velda.

CHAPITRE VII

Pat arriva une demi-heure plus tard, battant la semelle et soufflant comme un phoque. Il jeta son chapeau sur mon bureau, sa serviette et son manteau sur le plus proche fauteuil, s'empila par-dessus et dit :

« Tu as l'air sinistre, Mike. Qu'est-ce qui ne va pas ? »

— La neige, Pat. La neige me fout toujours le cafard. Quelles sont les dernières nouvelles ?

— Le district attorney s'est fait un plaisir de me dire une fois de plus de pas bouger de mon coin. Si jamais il est saqué, moi, je me ferai un plaisir de lui casser la gueule ! »

Mon visage dut trahir ma surprise, car il enchaîna :

« Je sais, je sais, ça me ressemble pas de parler comme ça ; d'accord. Mais je commence à en avoir plein de dos de me laisser ficeler par toute cette routine. Tu avais le filon avant de perdre ta licence et tu ne t'en doutais même pas.

— Je la récupérerai.

— Peut-être. Mais pas avant que tu aies transformé en meurtre un suicide !

— Tu as failli en avoir un deuxième sur les bras, fiston. »

Il s'arrêta court au milieu d'une phrase et dit :

« Qui ? »

— Moi.

— Toi !

— Ni plus ni moins. Et en plein Broadway. Quelqu'un a essayé de me buter avec un pétard muni d'un silencieux, mais tout ce qu'il a descendu, c'est une paire de vitrines.

— Nom de Dieu ! L'une de ces vitrines nous a été signalée. Celle du coin de la Trente-Troisième. Si la balle n'avait pas fait d'autres dégâts à l'intérieur de la boutique, le bris de glace aurait passé pour un accident. Donne-moi l'adresse de l'autre. »

Je lui en donnai l'emplacement exact ; il décrocha mon téléphone, appela son bureau et dépêcha quelqu'un sur les lieux, avec mission de retrouver le pruneau.

« Qu'en pensera le district attorney ? ricanai-je lorsqu'il eut raccroché.

— Te fais pas d'illusions, répliqua-t-il. Avec la réputation que tu t'es taillée, il dira que c'est un de tes vieux amis qui t'a envoyé ses vœux de nouvel an.

— Il est un peu tôt pour ça.

— Alors, il te mettra le grappin dessus sous un prétexte quelconque et tu auras un mal de chien à t'en dépêtrer. Qu'il aille se faire f... !

— Tu ne parles pas comme un vrai flic, vieille branche ! »

Les lèvres de Pat se retroussèrent et son visage s'assombrit.

« Il y a des moments où je voudrais ne pas être un vrai flic, Mike ! Pour l'instant, j'ai les bras liés. Nous sommes tous les deux dans de sales draps et j'aime pas ça. Ou peut-être que je commence seulement à piger certaines choses. Si le district attorney veut jouer au petit soldat avec moi, histoire de se faire mousser dans les journaux, j'aime mieux avoir quelque chose de solide à lui balancer dans les genives ! »,

J'éclatai de rire ! Bon Dieu, il y avait longtemps que je n'avais ri de si bon cœur. Depuis des années que je lui chantais ce refrain, voilà qu'il-commençait à en apprendre les paroles !

C'était encore plus drôle qu'au début de l'affaire.

« Vous avez trouvé Rainey ? lui demandai-je.

— Ouais. Il a une profession légitime : il est organisateur de rencontres pugilistiques. Son ring est dans l'île. Rien à lui reprocher. Pourquoi m'as-tu lancé sur ses traces ? »

Je sortis une bouteille du tiroir de mon bureau et nous servis deux verres.

« Il est dans ce bain, Pat, je ne sais pas encore à quel titre, mais il y est jusqu'au cou. »

Nous trinquâmes, bûmes et reposâmes nos verres sur le bureau.

« Je suis allé voir Emil Perry. Rainey sortait de chez lui, et Perry avait le trouillomètre à zéro. J'ai essayé, d'apprendre quelque chose en l'effrayant davantage. Rien à faire. Mais je sais autre chose. Perry a dit que Wheeler avait parlé de suicide parce que ses affaires allaient à vau-l'eau. Velda est allée à Columbus, et jamais les affaires de Wheeler n'ont aussi bien marché. Qu'est-ce que tu dis de ça, petit frère ? »

Pat siffla doucement.

Je le laissai se remettre de son émotion et continuai :

« Tu te souviens de Dinky Williams, Pat ? »

Il remua la tête de haut en bas.

« Je t'écoute.

— Sais-tu ce qu'il fait actuellement ? m'informai-je d'un ton que j'aurais voulu plus désinvolte.

— Non.

— Si je te disais qu'il dirige, au cœur de cette ville, une maison de jeu ouverte au grand public, qu'est-ce que tu ferais ?

— Je te traiterais de piqué... et je ferais le nécessaire.

— Dans ce cas, tu ne sauras rien. »

Son poing s'abattit sur mon bureau.

« Des clous que je ne saurai rien, s'emporta-t-il. Tu vas me raconter ça, et tout de suite ! Pour qui me prends-tu ? Pour un bleu ?... »

Je m'assis confortablement et le regardai s'exciter tout seul avec un sourire béat. J'étais ravi.

« Écoute, Pat, lui dis-je lorsqu'il s'arrêta enfin. Tu es tout de même un flic. Tu crois en la loyauté et en l'intégrité de la police. Ton devoir te commandera de faire ce que tu viens de dire, et, si tu le fais, un tueur nous passera sous le nez ! »

Il ouvrit la bouche, mais je me hâtai de poursuivre :

« Il y a plus de derrière tout ça que nous ne l'avons cru jusqu'alors. Dinky est dans le bain, Rainey est dans le bain, des grosses légumes comme Emil Perry sont dans le bain... et peut-être beaucoup d'autres que nous ne connaissons pas... du moins pas encore. Dinky Williams est en train de faire son beurre avec ses roulettes et autres combines illicites. Mais, sous prétexte que je t'ai dit ça, ne vas pas le chanter sur les toits. Je regrette d'avoir à te le rappeler, Pat, mais c'est nécessaire : si Dinky Williams peut exploiter sa boîte, c'est qu'il arrose aux bons endroits. Il y a quelqu'un d'important derrière lui. À moins que ce ne soit un groupe de gens moins importants, mais qui, réunis, arrivent à l'être. Tu veux partir en guerre contre ces gens-là ?

— Et comment !

— Tu crois que tu peux le faire ! Et conserver ton grade, et ton insigne ?

— Je le ferai ! rugit-il, les dents serrées.

— Mais tu ne pourras pas aller jusqu'au bout. Tu seras scié bien avant ! Maintenant, écoute-moi. J'ai des intelligences dans la place. Nous pouvons travailler ensemble, si tu veux bien me faire confiance et ne pas t'emballer. Autrement, zéro. Si Dinky arrose, il nous faut l'arroseur et les arrosés. Pas l'arroseur tout seul. D'accord ? »

Pat me regardait d'un air écoeuré.

« Quel grand capitaine-de la Brigade criminelle je suis, murmura-t-il. Le district attorney donnerait son bras droit pour un enregistrement de cette conversation. O. K. ! inspecteur, j'attends les ordres. »

Je lui fis le salut du boy-scout.

« Avant tout, nous cherchons un tueur. Pour trouver ce tueur, il faut que nous sachions pourquoi Wheeler a été assassiné. Si tu mentionnes dans les milieux *ad hoc* qu'un certain Clyde est en train d'aller au-devant de gros ennuis, il se peut que tu déclenches quelque chose. Ce ne sera certainement pas beau, mais ça pourra nous fournir une indication.

— Qui est Clyde ? »

La sécheresse de son ton me surprit.

« Clyde est le nouveau prénom de Dinky. Il a dû trouver que ça faisait plus raffiné. »

Pat avait retrouvé son sourire.

« J'ai déjà entendu ce nom-là, Mike... et je persiste à dire que tu aurais dû être flic. Tu serais quelqu'un de très haut placé, à l'heure actuelle. À moins que tu ne sois déjà plus qu'un nom sur une pierre tombale...

— C'est ce qui a failli m'arriver cet après-midi.

— Je comprends pourquoi. Ce Clyde a tous les pantins locaux dans sa manche. Il peut tout arranger, depuis une contravention jusqu'à une affaire de meurtre. Il suffit de prononcer son nom pour voir quelqu'un blêmir et perdre les pédales. Notre vieux copain Dinky semble avoir monté en flèche.

— Allons donc, c'est un petit sous-ordre, un homme de paille tout au plus.

— Sans blague. Si nous parlons bien du même type, il a le bras bougrement long. »

Pat était trop calme. C'était à mon tour de m'énervier.

« Tu as fait les vérifications d'usage, à l'hôtel, je suppose ?

— Oui. Quelques personnes y sont descendues la nuit du meurtre de Wheeler, mais toutes avaient des alibis plausibles. »

Je jurai. Pat ricana.

« Est-ce que je te verrai demain, Mike ?

— Oui. Demain.

— Ne te promène pas devant les vitrines. »

Il reprit son chapeau, son manteau, sa serviette et s'en alla. Je me servis un second verre et composai un numéro de téléphone que j'avais inscrit à l'intérieur d'un carnet d'allumettes. Une voix me répondit et je murmurai :

« Allô, Connie... C'est Mike.

— Mike ! Mon amour volage ! Je croyais que tu m'avais oubliée.

— Jamais, cocotte. Qu'est-ce que tu fais ?

— Je t'attends.

— Tu peux m'attendre une demi-heure de plus ?

— Je vais me déshabiller en t'attendant.

— Tu vas t'habiller en m'attendant : il y a de fortes chances pour que nous sortions.

— Il neige, protesta-t-elle, et je n'ai pas d'après-skis ! »

Elle paraissait désappointée.

« Je te porterai dans mes bras. »

Elle protestait toujours lorsque je raccrochai.

Je dactylographiai une courte note, demandant à Velda de me tenir au courant de ses faits et gestes, m'emparai des photos qu'elle m'avait apportées et quittai le bureau.

Le gars de service au garage avait fixé les chaînes antidérapantes autour de mes roues. Je lui donnai un bon pourboire et démarrai dans

la tempête.

Connie m'ouvrit la porte et me tendit un verre avant même que j'aie eu le temps d'ôter mon chapeau.

« Mon héros, dit-elle, mon grand héros bravant le blizzard pour venir m'arracher à ma solitude. »

J'expédiai le cocktail, lui rendis le verre vide et l'embrassai sur la joue. Son rire tinta dans mon oreille. Elle referma la porte derrière moi, et me débarrassa de mon manteau. Puis elle vint s'asseoir en face de moi, dans le salon, ramena ses jambes sous elle, et soupira :

« Alors, quel est le programme des réjouissances ?

— Une grande partie de cache-cache avec un assassin », répliquai-je.

La flamme de son allumette trembla légèrement.

« Tu... sais ?

— Je soupçonne, ripostai-je avec le même laconisme.

— Qui ? chuchota-t-elle.

— Je soupçonne une demi-douzaine de personnes. Une seule d'entre elles a commis le crime. Le reste y a contribué, d'une manière ou d'une autre. »

Diverses expressions se succédèrent sur son visage, puis elle dit :

« Mike... j'aimerais tant pouvoir t'aider. Est-il possible que quelque chose que je sache ait de l'importance... à mon propre insu ?

— C'est possible.

— Est-ce... la seule raison pour laquelle tu es venu ce soir ? »

Je souris en voyant avec quelle gravité elle attendait ma réponse.

« Tu te sous-estimes, fillette, lui dis-je. Pourquoi ne te regardes-tu pas plus souvent dans la glace ? Tu as un visage qui ferait merveille à l'écran et un corps qu'il serait Criminel de couvrir. Tu as l'esprit vif, aussi, et je ne suis qu'un homme. Ça me plaît, tout ça.

« Je suis venu ce soir pour t'interroger, d'accord. Mais si je n'avais pas eu d'autre raison, je serais venu tout de même... pour mon plaisir. »

Elle vint m'embrasser, puis regagna sagement son siège.

« Merci, Mike, dit-elle. Maintenant, je t'écoute.

— Il faudrait d'abord que je sache par quel bout commencer.

— Bavardons, ça viendra tout seul. »

Je haussai les épaules.

« O. K. ! Tu aimes ton travail ?

— Beaucoup.

— Tu gagnes du pognon ?

— Je me défends.

— Tu aimes ta patronne ?

— Ma patronne ?

— Junon. »

Connie fit un geste évasif.

« Junon ne s'occupe pas de moi. Elle avait vu ce que je pouvais donner dans un soutien-gorge ou une parure de nylon, et mon travail lui plaisait. Lorsqu'elle m'a téléphoné, je suis accourue ventre à terre parce que l'agence Lipsek est la plus select de la ville et paie bien. Maintenant, Junon choisit simplement les annonces qui me conviennent le mieux et Anton se charge du reste.

— Junon doit les ramasser à la pelle.

— Je comprends ! Non seulement son salaire doit être astronomique, mais elle reçoit perpétuellement des cadeaux de clients généreux. Je plaindrais Anton, si ça le touchait... mais ce n'est pas le cas.

— Et lui ?

— Anton ? Oh ! il se moque de l'argent comme d'une guigne, pourvu qu'il ait son boulot. Jamais il ne laissera à un subordonné le soin de prendre la moindre photographie. C'est peut-être pour ça que l'agence est si prospère.

— Il n'est pas marié, je suppose ? Son épouse se chargerait de le ramener sur terre.

— Anton marié ? Quelle blague ! Avec toutes les femmes qu'il manie, et quand je dis manie, c'est bien le mot qui convient ; quelle femme ordinaire pourrait le séduire ? Il est positivement frigide. Pour un Français, c'est plutôt piteux.

— Français ? »

Connie acquiesça et tira sur sa cigarette.

« J'ai su par hasard que Junon l'avait importé de France juste à temps pour lui permettre d'échapper à la justice française.

Il semble qu'il ait fait de la photo de propagande, pendant la guerre, pour le compte des nazis. Mais, comme je viens de le dire, Anton se moque de l'argent et de la politique, pourvu qu'il fasse son boulot.

— C'est intéressant, mais pas très utile. Parle-moi de Clyde.

— Je ne sais rien au sujet de Clyde, sinon que son physique de gangster élégant est un puissant attrait pour un tas d'imbéciles des deux sexes.

— Est-ce qu'il couche avec les filles du studio ? »

Elle haussa les épaules.

« Probablement. Lesquelles, je ne saurais le dire, mais il leur offre à toutes des cadeaux de prix et donne à chaque instant des repas d'anniversaire qui, sous le couvert de l'amitié, ne sont que d'habiles prétextes à bonnes affaires. La vogue du Bowery tient depuis plus longtemps que n'a tenue celle d'aucun attrape-gogos du même genre. Je me demande ce qui se passera lorsque Clyde commencera à recevoir des clients ordinaires.

— Moi aussi, dis-je. Écoute, tu peux faire quelque chose pour moi. Fais-toi inviter à l'*Auberge* et regarde autour de toi. Vois de quoi est composée sa clientèle. Je veux parler des gens importants. De ceux qui ont voix au chapitre, dans l'administration de la cité.

— Pourquoi ne m'y invites-tu pas toi-même ?

— Clyde n'aimerait sûrement pas ça et il y aurait du grabuge. Tu n'auras pas de mal à te trouver une escorte parmi tous ces types qui veulent faire des folies pour toi. Ont-ils de la galette ?

— Oui.

— Alors, prends celui qui en a le plus, et fais-la-lui dépenser. Si tu poses des questions, vas-y discrètement, de manière à ne pas attirer l'attention sur toi. Il ne faut à aucun prix que Clyde te remarque. »

Je sortis de ma poche les photos que Velda m'avait procurées et les lui montrai.

« Tu connais toutes ces filles ?

— Oui... Toutes des mannequins. Pourquoi ? »

J'en choisis une, au centre de laquelle Marion Lester riait de toutes ses dents, très à l'aise dans un énorme manteau de fourrure. À la voir, personne ne se serait douté qu'une ou deux heures plus tard elle serait ivre au point de "devoir être mise au lit par Chester Wheeler.

« Tu connais bien celle-ci ? »

Connie émit un son péjoratif.

« C'est l'un des chouchous de Junon, expliqua-t-elle. Elle est venue l'année dernière des studios Stanton. C'est l'une des meilleures, mais c'est aussi une peste.

— Pourquoi ?

— Oh ! elle ne se prend pas pour une petite chose, et c'est une cavaleuse invétérée. Un de ces jours, elle se fera saquer par Junon, car il y a tout de même des clients sérieux qui n'aiment pas qu'on leur fasse du rentre-dedans ! »

Elle me tendit la photo d'une jeune femme vêtue d'une robe de soirée presque transparente.

« Celle-ci s'appelle Rita Loring. On ne le dirait pas, mais elle approche de la quarantaine. L'un des types présents ce soir-là au banquet des Manufactures Calway lui a offert une somme fabuleuse contre son engagement de ne plus poser que pour lui.

— Ne me dis pas que celle-ci a soixante ans, plaisantai-je en lui montrant une autre photo.

— Non, s'esclaffa-t-elle. C'est Jean Trotter, notre benjamine. Elle a à peine l'âge qu'elle porte, c'est-à-dire moins de vingt ans. Elle a quitté l'agence avant-hier, sans crier gare, pour épouser l'élú de son cœur. Elle a écrit à Junon et nous nous sommes tous cotisées pour lui offrir un poste de télévision. Anton était dans une colère bleue parce qu'elle les a lâchés au beau milieu d'une série. Il a fallu que Junon lui tapote

sur l'épaule pour le calmer. Je ne l'avais jamais vu dans une telle fureur. »

Je réunis les photos, les fis disparaître et dis à Connie de se trouver une escorte. Elle m'assassina du regard et fit tout ce qu'elle put pour exciter ma jalousie. C'était le plus beau travail de séduction par téléphone auquel j'aie jamais eu l'occasion d'assister. Et plus elle se faisait charmeuse, plus mon sourire s'accroissait... jusqu'à ce qu'elle perdît son sang-froid et s'en prît à son interlocuteur invisible. Finalement, elle lui donna rendez-vous au bar d'un grand hôtel et raccrocha.

« Tu me dégoûtes, Mike », dit-elle.

Elle me jeta mon manteau à la tête et enfila le sien. Lorsque l'ascenseur nous déposa au rez-de-chaussée, je tins parole et la portai jusqu'à la voiture. Elle ne se mouilla pas les pieds, mais la neige s'engouffra sous sa robe, accentuant sa mauvaise humeur. Nous soupâmes tranquillement, et ensuite je la déposai devant l'hôtel où l'attendait sa future escorte. Nous échangeâmes un baiser d'adieu, et elle me quitta partiellement rassénérée. Je suivis un camion chasse-neige pendant quelque temps, m'arrêtai à proximité d'un bar et sautai sur le téléphone.

J'en étais au deuxième jeton lorsque Joe Gill se décida enfin à sortir de son bain pour venir me répondre.

« Mike ! s'exclama-t-il. Si ça ne te fait rien, j'aimerais mieux... »

— Qu'est-ce que c'est qu'un copain pareil, tranchai-je. Écoute, je n'ai pas l'intention de te compromettre. Tout ce que je veux, c'est un petit service. »

Je l'entendis soupirer.

« O. K. ! De quoi s'agit-il ? »

— D'un nommé Emil Perry, fabricant de sacs à main. Il habite le Bronx et je veux tout savoir à son sujet, y compris l'état exact de ses finances.

— Là, alors, t'y vas pas avec le dos de la cuiller. Je peux mettre quelques hommes sur sa vie sociale et familiale, mais sur le plan financier, c'est une autre paire de manches. Il y a des lois, dans ce pays.

— Je sais, mais il y a aussi des moyens de les contourner. Je veux être renseigné sur ses comptes en banque, même si tu dois le cambrioler pour y parvenir.

— Ecoute, Mike...

— Tu sais très bien que tu n'auras pas besoin d'en arriver là.

— Oh ! inutile de discuter avec toi. Je vais voir ce que je peux faire, mais cette fois nous sommes quittes, hein ! Et ne me rends plus de services à l'avenir.

— Te casse donc pas la tête, m'esclaffai-je. Si tu as des ennuis, fais-

moi signe, et j'en parlerai à mon vieux copain le district attorney.

— Ouais. C'est bien ce qui me fait peur. 'Soir, Mike. Je te téléphonerai dès que possible.

— O. K. !... Bonsoir, Joe. »

Je ricanais en sortant de la cabine. Bientôt, peut-être, je saurais quels atouts possédait Rainey pour terroriser une grosse légume comme Emil Perry. D'ici là, Rainey aurait reçu ma visite.

En sortant du bistrot, j'allai voir Ed Cooper au bureau du *Globe*. Il y avait déjà un sacré bout de temps qu'Ed était rédacteur sportif au *Globe* et sa passion était de mener la vie dure aux mille et un combinards de la corporation. Ce qu'il ignorait sur les dessous du sport ne valait pas la peine d'être mentionné. Je le trouvai en train de maltraiter une Underwood presque aussi vieille que lui.

« 'Qu'tu veux, Mike ? Des billets de faveur ou des renseignements ?

— Des renseignements. Une fripouille du • nom de Rainey se dit organisateur de rencontres pugilistiques. Où les organise-t-il ? »

Ed ne s'étonna pas le moins du monde.

« Tu connais le lotissement Glenwood ?

— Sûr.

— Rainey a bâti un ring, là-bas, avec quelques autres types, et ils ont toute la clientèle du lotissement. Ils présentent des combats de boxe et de catch truqués depuis A jusqu'à Z, mais ça les empêche pas de bourrer à toutes les fois. On parie dur, dans le coin, naturellement. T'as quelque chose sur Rainey ?

— Il se peut que j'aie quelque chose. Et il se peut que Rainey fournisse de la bonne copie, d'ici peu. Je tâcherai de te rencarder avant les autres.

— Tu vas là-bas ce soir ?

— Oui. »

Ed consulta sa montre.

« Le ring est ouvert, aujourd'hui. Si tu mets les gaz, tu peux encore arriver pour le premier combat.

— O. K. ! Merci, Éd. Je te raconterai ça en revenant. »

Je remis mon chapeau et ouvris la porte. Ed me rappela.

« Eh ! Mike, ces types dont je t'ai parlé... les associés de Rainey... Ils passent pour des durs. Méfie-toi !

— Je me méfierai, Éd. Merci pour l'avertissement. »

Laissant derrière moi le cliquetis des machines et des rotatives, je regagnai rapidement ma bagnole. La neige tombait toujours, mais les services de voirie faisaient du bon boulot et la circulation s'améliorait de minute en minute. Je garai ma bagnole à une certaine-distance du ring de Rainey et passai au guichet.

Le temps de faire la route, j'avais raté le premier combat, mais, à en juger d'après les marionnettes qui gambadaient sur le ring, je

n'avais pas raté grand-chose. J'avais payé un dollar pour une place sur le dernier gradin, et la fumée était si dense que je distinguais à peine les boxeurs. Les murs de blocs agglomérés ruisselaient d'humidité et les sièges n'étaient rien de plus que des bancs grossiers confectionnés avec du bois de démolition. Mais la boîte marchait à bloc.

C'était la foule habituelle d'ouvriers et d'anciens G. I. affamés de distractions et prêts à s'exciter sur n'importe quoi. Un hurlement général salua l'envoi au tapis d'un des deux faciles-à-casser, et je vis le bras de l'arbitre se lever et retomber dix fois, sans qu'il me soit possible de l'entendre compter. Les soigneurs remorquèrent la victime du K. O. vers le vestiaire et, quelques instants plus tard, deux autres gladiateurs montèrent sur le ring.

À la fin du quatrième combat, lorsque les deux welters, qui, pendant six rounds, avaient valsé entre les cordes, reprirent la direction du vestiaire, je me levai, gagnai l'allée et me joignis à la procession. Elle m'introduisit dans une vaste pièce aux murs poisseux, meublée d'armoires métalliques cadénassées et de bancs rustiques. L'eau de la salle de douche contiguë coulait jusqu'au centre du plancher. L'endroit puait la sueur et l'embrocation. Dans un coin, 'deux poids lourds aux mains bandées jouaient aux cartes en marquant les points sur le sol avec des molaridos. Je m'approchai d'un des fumeurs de cigare en costume rayé qui discutaient au fond de la salle et lui frappai sur l'épaule.

« Où est Rainey ? »

D'un coup de langue, il changea son cigare de côté et répondit :

« Dans son burlingue, je suppose. T'as un poulain d'engagé, ce soir ?

— Des nèfles ! Il est au lit avec une congestion.

— Manque de pot. C'est pas comme ça qu'on gagne de l'oseille. »

Il restitua le cigare à son coin de bouche habituel et se retourna vers ses interlocuteurs. Je partis en quête du burlingue de Rainey et le trouvai au bout d'un couloir crasseux. A travers la porte, j'entendis le radio-reportage d'un combat en cours à Madison Garden. Quelqu'un jura. Quelqu'un d'autre lui dit de fermer sa gueule. Une porte claqua et je n'entendis plus que la radio.

Je restai planté là pendant cinq bonnes minutes et entendis la fin du combat. Le vainqueur allait parler au micro lorsque la radio s'arrêta. J'ouvris la porte et entrai comme chez moi.

Rainey était assis devant une grande table. Il comptait la recette de la soirée. Je refermai la porte derrière moi, sans trop de bruit, et poussai le loquet. Si Rainey n'avait pas compté à haute voix, il m'aurait entendu. Mais, en fait, il ne se retourna même pas et il en était à cinq mille dollars lorsque je lui dis :

« Bonne soirée, hein ?

— Ta gueule ! * beugla-t-il.

Et il continua de compter.

« Rainey », insistai-je.

Cette fois, il s'interrompit et se retourna lentement, me regardant par-dessus son épaule. Le rembourrage de son veston cachait de bas de son visage et j'essayai de me le représenter, vu à travers la petite fenêtre d'une conduite intérieure, filant dans la 33^e Rue. Ça ne collait pas, mais je m'en foutais éperdument.

Rainey était un gars qu'il était facile de détester. Il avait une de ces gueules qui n'ont pas l'air vraies, tant elles reflètent de haine, de cupidité et de peur conjuguées, mal camouflées par un rictus indélébile. Ses yeux étaient froids, impitoyables, sous d'épaisses et flasques paupières.

Rainey était un dur.

Je m'adossai à la porte, une cigarette pendante au coin des lèvres, la main refermée dans ma poche autour de la crosse de mon petit automatique. Il dut s'imaginer que je voulais l'avoir au bluff, car sa bouche se tordit un peu plus et sa propre main plongea sous la table.

Je tapai sur la porte avec mon pétard et, même à travers l'étoffe de ma poche, le son était diablement authentique. La main de Rainey réapparut. Vide.

« Tu te souviens de moi, Rainey ? » lui demandai-je.

Il ne répondit pas.

J'essayai autre chose.

« Tu devrais t'en souvenir. Tu as voulu me descendre, aujourd'hui, dans Broadway. J'étais devant une vitrine. Dommage pour toi que tu m'aies raté. »

Sa bouche s'ouvrit, ses yeux s'écarrillèrent. J'allongeai la main sous sa table et en ramenai un petit 32 fixé là-dessous à l'aide d'un clip.

« Mike Hammer, bégaya enfin Rainey. Qu'est-ce qui te prend ? »

Je balayai la recette d'un revers de main et m'assis sur le coin de la table.

« Devine ! »

Rainey regarda les billets dispersés sur le sol, puis releva les yeux vers moi.

« Fous le camp avant qu'on te jette dehors, mouchard », rugit-il.

Il fit mine de se lever.

La crosse de son propre 32 lui ouvrit la joue. Il retomba sur sa chaise, le menton inondé de sang et de salive. Je souriais, et pourtant, ça n'avait rien de drôle.

« Tu as oublié quelque chose, Rainey, lui dis-je. Tu as oublié que je suis pas homme à me laisser piétiner les orteils par qui que ce soit. Tu as oublié que j'ai déjà eu affaire à plus durs que toi, et que je leur ai

flanqué un pruneau dans les tripes, rien que pour voir quelle gueule ils feraient. »

Il avait les foies, mais c'était tout de même un dur.

« Qu'est-ce que t'attends pour l'essayer.

Hammer ? C'est peut-être pas le même tabac maintenant que t'as perdu ta licence de mouchard ? Vas-y, tire ! »

Il rigolait comme une baleine lorsque je pressai la détente du 32 et lui logeai un pruneau dans la cuisse.

« Bon Dieu ! » jura-t-il en saisissant sa jambe à deux mains.

Je levai le pétard jusqu'à ses yeux.

« Dis chiche, Rainey », murmurai-je.

Il se pencha sur l'accoudoir de son fauteuil pour baver tout à son aise sur les billets éparpillés. Je jetai le 32 sur la table et conclus :

« Il y a en ville un gars qui s'appelle Emil Perry. Si tu t'approches encore de lui, je te flanquerai le prochain pruneau à l'endroit où ta liquette rencontre ton pantalon. »

Je n'aurais pas dû m'intéresser autant au son de ma propre voix. J'aurais dû avoir l'intelligence de boucler aussi l'autre porte. Il y avait des tas de choses que j'aurais dû faire ou ne pas faire et personne ne m'aurait poussé le canon d'un automatique entre les côtes, en ricanant :

« Ça va comme ça, bonhomme, à nous, maintenant. »

Le pétard resta contre mes côtes, mais un deuxième type contourna la table et regarda Rainey, qui n'en crachait pas une.

« Il est blessé ! Salaud, tu vas nous payer ça ! »

Il se redressa et me flanqua un marron qui faillit me culbuter par-dessus la table.

« Qu'est-ce que tu fous ici ? Réponds, salaud ! »

Il me flanqua un deuxième marron et, cette fois, je culbutai par-dessus la table.

L'autre type me frappa à la nuque, de la crosse de son pétard, et se tint devant moi tandis que j'essayais de me relever, le désir de tuer inscrit sur toute sa personne.

« Je vais m'occuper de lui, Artie. Ces fiers-à-bras sont mon gibier préféré. »

Rainey cracha et gémit. J'achevai de me redresser et titubai sur place, m'efforçant de paraître plus groggy que je l'étais réellement.

« Donne-moi ça, que je le bute, donne-moi ce pétard ! » hoqueta Rainey.

L'autre type le mit sur pied et le traîna dans ma direction. Le gars à l'automatique ricana et s'approcha d'un pas. C'était ce que j'attendais. Ma main descendit sur la culasse du pétard et la repoussa, tandis que son index pressait désespérément la détente. Je lui flanquai un bon coup de genou dans le bas-ventre et n'eus pas grand mal, après ça, à

lui arracher le revolver. Il le lâcha et s'affala, pantelant, Comme un sac mal rempli :

Les armuriers avaient un certain culot de fabriquer des automatiques aussi faciles à bloquer, mais c'était sûrement pas moi qui irait le leur reprocher. Le gars qui soutenait Rainey le laissa choir et plongea vers le 32 que j'avais laissé sur la table.

Lui aussi eut droit à sa balle dans la cuisse. Pas de jaloux ! Rainey regagna son siège à cloche-pied et me regarda venir, les mains tendues, comme pour me repousser. Je jetai l'automatique sur la table, à côté du 32.

« On m'avait dit que vous étiez des durs, gloussai-je. Je suis un peu déçu. Oubliez pas ce que j'ai dit, au sujet d'Emil Perry. »

Le type d'ont j'avais aplati le bas-ventre vomissait. Le gars à la cuisse trouée me suppliait d'appeler un médecin. Je gagnai la porte et observai le tableau une minute ou deux.

« Un toubib signalera ces blessures, leur rappelai-je. Ce serait pas une mauvaise idée de lui dire que vous nettoyez un souvenir de guerre et qu'il est parti tout seul. »

Rainey allongeait la main vers le téléphone lorsque je sortis. Je sifflais en refermant la porte. « Tout ce temps perdu pour la peau », songeais-je un peu plus tard en m'asseyant à mon volant. J'avais assez ri. Maintenant, il allait falloir mettre les bouchées doubles.

CHAPITRE VIII

Il était près d'onze heures et demie lorsque Joe me téléphona. J'étais encore au lit et bredouillai « Allô ? » dans le récepteur.

« Réveille-toi, dit Joe. Et écoute.

— Je suis réveillé, et je t'écoute ! répliquai-je.

— Ne me demande pas comment je me suis procuré tes renseignements ; je les ai, c'est l'essentiel. Emil Perry a plusieurs comptes commerciaux, et deux comptes personnels, un au nom de sa femme, un à son propre nom. Aucun ne présente rien d'anormal, excepté son compte personnel. Il y a six mois, il en a retiré cinq mille dollars. Depuis, la même chose s'est reproduite tous les deux mois, et pas plus tard qu'hier il a encaissé tout le reste, à quelques centaines de dollars près. Ce dernier prélèvement se montait à vingt mille dollars !

— Bouh ! fis-je. Qu'en a-t-il fait ?

— Sais pas. Mais il a une femme et une famille qu'il aime presque autant que sa position sociale, ce qui n'est pas peu dire. D'un autre côté, il aime folâtrer avec les petites femmes. Additionne tout ça et qu'est-ce que ça nous donne ?

— Tout ce qu'il faut pour un bon chantage, ripostai-je. Est-ce tout ?

— En si peu de temps, c'est déjà pas mal. Maintenant, si tu n'as plus besoin de moi, et j'espère fermement que c'est le cas, au plaisir de ne plus jamais te revoir.

— Tu es un pote, Joe. Merci mille fois.

— Et ne me rends plus jamais service, Mike, tu m'entends ?

— C'est juré. Et merci encore. »

Je pris une douche, me rasai, et allai déjeuner. Rainey terrorisait Emil. Emil prélevait régulièrement de grosses sommes sur son compte personnel. Que demander de plus ? Rainey avait eu besoin de pognon pour monter son ring.

Je jetai un coup d'œil à travers les vitres du restaurant. Le ciel était toujours chargé de neige. Je retournai au garage. Les rues étaient déblayées ; je dis au mécano d'ôter de mes roues les chaînes antidérapantes et de les remettre dans ma malle arrière. Lorsqu'il eut fini, je lui glissai deux dollars, sortis en marche arrière et pris le chemin du Bronx.

Je contournai deux fois le pâté de maisons pour m'assurer que la somptueuse conduite intérieure marquée E. P. était bien absente du secteur. Tous les stores étaient baissés et la maison paraissait déserte.

Je laissai ma bagnole au coin de la rue et revins à pied jusqu'à la porte d'entrée.

Trois fois de suite, je manœuvrai le lourd marteau de bronze, puis cognai dans la porte à grands coups de botte et attendis. Un gosse à bicyclette, qui jouait dans la rue, m'aperçut et me cria :

« Y a personne, m'sieur. J'les ai vus partir hier soir. »

Je sautai à bas du perron et m'approchai du gosse.

« Qui ça ? m'informai-je.

— Toute la famille, j' pense. La bagnole était chargée comme un camion de déménagement. Ce matin, la bonne et la femme de ménage sont parties aussi. Y m'ont donné un quart de dollar pour aller reporter des bouteilles consignées à l'épicemard, et j'ai aussi gardé la consigne. »

Je lui jetai un deuxième quart de dollar.

« Merci, fiston. Ça paie toujours de pas avoir les yeux dans sa poche. »

Il attrapa la pièce au vol et se remit à faire des acrobaties, dans la rue déserte. J'attendis qu'il, se fût éloigné, reparcourus le sentier en sens inverse et, sous le couvert des arbustes qui cernaient la maison, la contournai lentement en m'arrêtant devant chaque fenêtre. Toutes étaient verrouillées. Je jetai un coup d'œil alentour, puis ramassai un caillou et tapai au beau milieu d'une vitre, de plus en plus fort, jusqu'à ce que le verre s'étoilât. Ça fit un vacarme de tous les diables, mais personne ne vint voir ce qui se passait. Un quart d'heure plus tard, j'étais dans la place.

Si portes fermées et meubles recouverts de housses disaient bien ce qu'ils voulaient dire, ça signifiait qu'Emil Perry en avait joué un air. La lumière était coupée. Le téléphone aussi. Toutes les portes qui donnaient sur le hall étaient fermées, ce qui est rare lorsqu'une maison est régulièrement habitée. Dans toutes les pièces régnaient un ordre impeccable, une propreté scrupuleuse. J'explorai tout le rez-de-chaussée, puis montai au premier étage. Deux chambres, une salle de bain, une autre chambré, un studio... le tout propre comme un sou neuf. Puis une porte verrouillée, au-dessus et au-dessous de la poignée. Il me fallut plus d'une heure pour venir à bout de ces satanés engins. Enfin, je poussai la porte. Il faisait noir, là-dedans, comme dans un four. Je grattai une allumette et ne tardai pas à comprendre la raison. De lourdes draperies pendaient devant les stores habituels. Je ne risquais rien à les ouvrir puisque les stores extérieurs étaient également baissés.

J'étais dans le sanctuaire d'Emil Perry.

Il avait dû trop souvent laisser tomber sa grosse chair flasque sur le lit de repos qui meublait un des coins de la pièce, car le sommier s'affaissait lamentablement vers le centre. Il y avait aussi une table à

dactylo supportant une machine à écrire, et un classeur à deux tiroirs. J'en inventorai le contenu. Des lettres d'affaires, rien que des lettres d'affaires. Quelques polices d'assurances et autres papiers personnels. Et toute une série de photos suggestives ! Je refermai le classeur et passai la pièce au peigne fin.

Je ne trouvai rien, absolument rien, sinon un petit tas de cendre noire, dans la cheminée. Mais les seuls fragments qui ne tombèrent pas en poudre sous mes doigts étaient noirs comme de l'antracite. Je jurai entre mes dents et retournai au classeur, dans lequel je prélevai une police d'assurance souscrite au nom de M^{me} Perry. Je la sortis de son étui et me servis de la police pour recueillir les fragments et les déposer dans l'enveloppe, que je collai. Puis je remis la police dans le tiroir, m'assurai que tout le reste était bien tel que je l'avais trouvé et quittai la maison. J'avais laissé des traces dans la neige et la boue, mais le sol était trop détrempé pour qu'elles fussent identifiables. Lorsque je me retrouvai au volant de ma voiture, je n'étais pas trop mécontent. Les choses commençaient à se dessiner. Je mis le contact, laissai mon moteur se réchauffer, puis embrayai et me dirigeai vers Manhattan.

Au coin de la 59^e Rue, je me rangeai le long du trottoir, entrai dans un drugstore et appelai les Manufactures Calway. Ils me donnèrent le numéro du bureau de Perry, que je composai aussitôt.

« J'aimerais parler à Mr. Perry », dis-je à la standardiste.

J'entendis plusieurs cliquetis, puis une voix annonça :

« Ici, le bureau de Mr. Perry.

— Voulez-vous dire à Mr. Perry que j'aimerais lui parler, réitérai-je.

— Je regrette, monsieur, dit la voix. Mr. Perry n'est pas en ville, actuellement. Puis-je vous être utile ?

— Mon Dieu... je ne sais pas. Mr. Perry nous a commandé un jeu de cannes de golf que nous devons lui livrer aujourd'hui, et notre livreur n'a trouvé personne chez lui...

— Oh !... je vois. Son départ a été plutôt soudain et il ne nous a pas dit où nous pourrions le toucher. Pouvez-vous conserver sa commande par devers vous ?

— Oui... Entendu », répondis-je.

Emil Perry s'était bel et bien tiré des flûtes. Quand reviendrait-il ? Dieu seul le savait. Et encore !

Je rejoignis ma bagnole et rentrai à mon bureau. Si je n'avais pas sonné l'ascenseur du sous-sol, après avoir laissé ma voiture au garage, j'aurais éprouvé une désagréable surprise. Le liftier sursauta lorsque je pénétrai dans sa cabine et me regarda d'un drôle d'air.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? » lui dis-je.

Il fit claquer sa langue.

« Je devrais peut-être pas vous prévenir, Mr. Hammer, dit-il, mais deux flics sont montés à votre bureau, tout à l'heure, et deux autres surveillent le hall... »

Je bondis hors de la cabine.

« Il y a quelqu'un là-haut, en ce moment ? »

— Oui. Cette jolie fille qui travaille pour vous. Il y a quelque chose qui ne tourne pas rond, Mr. Hammer ?

— Et comment ! Écoutez, mon vieux, oubliez que vous m'avez vu. Je vous revaudrai ça plus tard.

— Comptez sur moi, Mr. Hammer. Heureux d'avoir pu vous rendre service. »

Il ferma sa porte et l'ascenseur remonta. Je glissai cinq cents dans la fente du téléphone mural et composai mon propre numéro. J'entendis les deux déclics des deux récepteurs décrochés presque simultanément.

« Allô ? » dit nerveusement Velda.

J'interposai mon mouchoir entre ma bouche et l'appareil.

« Mr. Hammer ? questionnai-je.

— Je regrette, monsieur, mais il n'est pas encore là. Puis-je lui faire une commission ? »

Je grognai et marquai un temps. Puis : « Oui, si ça ne vous fait rien. Nous avons rendez-vous au *Cashmore Bar*, à Brooklyn, dans une heure. Veuillez le lui rappeler, s'il vous téléphone, et dites-lui que je serai probablement en retard.

— Entendu, monsieur, riposta Velda. Je lui ferai la commission. »

Sa voix était légèrement sarcastique.

J'attendis près d'un quart d'heure et recommençai la même manœuvre.

« O. K. ! Mike, vous pouvez monter, dit Velda. Ils sont partis, et Brooklyn est loin. »

Elle avait les deux pieds sur mon bureau et se faisait les ongles lorsque j'entrai.

« Je vous emprunte vos habitudes, Mike, dit-elle.

— D'accord, mais je ne porte pas des jupes qui laissent voir mes cuisses », répliquai-je.

Elle rougit, et ses pieds rejoignirent le plancher en quatrième vitesse.

« Comment avez-vous su qu'ils étaient là ? demanda-t-elle.

— C'est le liftier qui m'a affranchi. Il faudra le porter sur notre liste d'étrennes. Qu'est-ce qu'ils voulaient ?

— Vous.

— Pour quel motif ?

— Ils avaient l'air de croire que vous aviez tiré sur quelqu'un.

— Cette espèce de petite ordure a eu le culot de... »

Je m'interrompis brusquement.

« Qui étaient ces gars-là ?

— Ils m'ont fait savoir qu'ils appartenait au bureau du district attorney. »

L'inquiétude ridait son front.

« Mike... est-ce que c'est grave ?

— Plus que ça encore. Demandez-moi Pat au téléphone, voulez-vous ? »

Pendant qu'elle composait le numéro, j'ouvris le placard et en sortis une bouteille de Xérès. J'achevais d'emplir le deuxième verre lorsque Velda me tendit le récepteur.

« Allô, Pat ? »

J'essayais de contrôler ma voix, mais elle contenait trop de fureur pour que j'y parvienne tout à fait.

« Les gars du district attorney viennent de me rendre une petite visite.

— Alors, qu'est-ce que tu fous là ? s'étonna-t-il.

— Je n'y étais pas pour les recevoir. Un plaisantin quelconque leur a dit que j'étais à Brooklyn. Qu'est-ce qui se passe ?

— Tu es dans le pétrin, Mike. Ce matin, le district attorney a lancé un mandat d'arrêt contre toi. Il y a eu des coups de pétard dans l'île, la nuit dernière, et deux types ont stoppé des pruneaux. L'un des deux était un nommé Rainey.

— Le nom me dit quelque chose. Ai-je été identifié ?

— Non, mais tu as été vu dans le voisinage, et l'on t'a entendu menacer Rainey quelques instants auparavant.

— Rainey a-t-il raconté tout ça lui-même ?

— Je ne vois pas comment il s'y serait pris. Rainey est mort, Mike.

— Quoi ? »

Ma voix dut lui faire l'effet d'une explosion.

« Mike... »

Il m'était provisoirement impossible de parler.

« Mike, répéta Pat. Est-ce toi qui l'as tué ?

— Non, haletai-je. Rejoins-moi au bout de la rue, au bar habituel. Il faut que je te parle.

— Disons dans une heure. — À propos, où étais-tu la nuit dernière ? »

J'hésitai une seconde.

« Chez moi, répondis-je. Chez moi, et profondément endormi.

— Tu peux le prouver ?

— Non.

— O. K. ! À tout à l'heure. »

Velda avait vidé les deux verres pendant que je téléphonais et s'apprêtait à les remplir. Elle semblait en avoir besoin,

« Rainey est mort, lui dis-je. Je ne l'ai pas tué, mais je le regrette. »
Elle se mordit les lèvres.

« C'est bien ce que j'avais compris. Et le district attorney vous colle ça sur le dos, pas vrai ?

— Plutôt deux fois qu'une. Que vous est-il arrivé cette nuit ? »

Elle me tendit un verre. Nous trinquâmes. Elle vida le sien. Elle n'était vraiment pas dans son assiette.

« J'ai gagné un peu d'argent, dit-elle. Clyde m'a très légèrement soulée et m'a fait des propositions. Je n'ai pas dit non. J'ai dit : « Plus tard. » Je l'intéresse de plus en plus. J'ai rencontré des tas de gens. Un point, c'est tout.

— Encore du temps perdu ?

— Pas tout à fait. Anton Lipsek est arrivé, complètement ivre, avec une escouade de joyeux lurons et de fort jolies filles. Il a invité tout le monde à monter chez lui, à Greenwich Village, et quelques couples l'ont pris au mot. J'aurais bien voulu profiter de l'occasion, mais Clyde a prétendu ne pas pouvoir quitter *l'Auberge* et nous sommes restés là. Un autre couple en a fait autant, principalement parce que le type gagnait à la roulette et qu'il voulait jouer encore. La fille qui l'accompagnait était celle qui était avec vous, l'autre nuit.

— Connie ?

— Elle s'appelle Connie ? » demanda-t-elle d'un ton froid.

J'acquiesçai en souriant.

« Deux des filles arrivées en même temps qu'Anton étaient des collègues de Connie. Je les ai entendues parler boutique jusqu'à ce que votre copine leur sorte des vacheries qui ont mis fin à la conversation. »

Elle attendit que je finisse mon verre.

« Où étiez-vous cette nuit ?

— Je suis allé voir un nommé Rainey. »

Elle pâlit affreusement.

« Mais... mai... vous avez dit à Pat que...

— Je sais. J'ai dit à Pat que je ne l'avais pas tué, et c'est vrai. Je me suis contenté de lui flanquer un pruneau dans la cuisse.

— Grand Dieu ! Alors...

— Non. Ce n'était pas grave. Il a fallu que le tueur passe après moi et lui règle son compte. Pat me donnera tous les détails. »

J'allumai une cigarette et nos yeux se rencontrèrent.

« À quelle heure Clyde vous a-t-il rejointe cette nuit ? »

Ses lèvres esquissèrent une moue.

« Il m'a fait attendre jusqu'à minuit. Il m'a dit qu'il avait été retenu à la dernière minute. Il m'a presque posé un lapin, Mike... juste après que vous m'ayez dit à quel point vous me trouviez désirable.

— Il a donc eu le temps d'aller voir Rainey, de le tuer, et de

revenir. »

Je m'arrêtai en voyant les yeux de Velda. Elle avala péniblement sa salive et murmura :

« Oh ! non, Mike... ce n'est pas possible ! Je l'ai vu aussitôt après...

— Lorsque Dinky tue quelqu'un, je suis certain que ça ne se voit pas sur sa physionomie. Dinky n'a pas que l'air d'un dur. C'en est un. » Je ramassai mon chapeau et le redressai d'un coup de poing.

« Si les flics reviennent, amusez-les. Ne parlez pas de Pat. Si le district attorney vient en personne, injuriez-le grossièrement de ma part. Je reviendrai tout à l'heure. »

Mais j'avais à peine fait deux pas dans le couloir qu'un costaud en brodequins montants quittait la dernière marche sur laquelle il était assis et s'approchait de moi en gouaillant :

« Heureux que les copains se soient méfiés !

Y vont être en pétard quand y vont revenir de Brooklyn. »

Un deuxième colosse déboucha de l'autre extrémité du couloir et vint rejoindre son collègue.

« Vous avez un mandat d'arrêt ? » m'informai-je.

Ils me le montrèrent, et le premier mastodonte ajouta :

« En avant, Hammer, et pas d'entourloupettes si tu veux pas qu'on te casse la gueule. » Je haussai les épaules et, dûment encadré, marchai vers l'ascenseur.

Le liftier comprit tout de suite et secoua tristement la tête. Je vous avais pourtant prévenu, disait sa mimique. Je me glissai derrière lui à l'étage inférieur, lorsqu'il s'arrêta pour cueillir d'autres locataires, et, quand nous débouchâmes au rez-de-chaussée, je me sentais déjà beaucoup mieux. Mais, lorsque le liftier mettrait sa main dans sa poche, il se demanderait sûrement d'où lui était tombé ce petit automatique. Peut-être même irait-il le porter aux flics, comme un bon citoyen ? S'ils voulaient en retrouver l'origine, je leur souhaitais bien du plaisir.

Il y avait un car de police devant la porte, et je m'installai sur une des banquettes, toujours entre mes deux candélabres. Personne ne dit un seul mot, mais, lorsque je sortis mon paquet de cigarettes, l'un des flics l'envoya voltiger d'un revers de main. Trois cigares dépassaient de la petite poche de son veston. Au premier virage, mon coude les réduisit en miettes. Il me regarda comme s'il allait me bouffer et je ricanai doucement.

Le district attorney était, prêt à me recevoir. Il y avait un flic en uniforme, devant la porte de son bureau. Les deux détectives m'introduisirent, me firent asseoir sur une chaise de bois et reprirent leurs positions de candélabres. Le district attorney frétillait de jubilation.

« Suis-je en état d'arrestation ? questionnai-je.

- On le dirait, n'est-ce pas ?
- Oui ou non ?
- Oui, dit-il. Pour meurtre.
- Je veux donner un coup de téléphone. »

Son sourire devint radieux.

« Certainement, dit-il. Je serai très heureux de m'entretenir avec vous par l'intermédiaire d'un avocat. Je serai très heureux de l'entendre me dire que vous étiez chez vous, dans votre lit, la nuit dernière. Nous verrons comment il s'y prendra pour démolir les témoignages du portier et de vos voisins de palier, qui ont déjà juré qu'ils n'avaient rien entendu chez vous la nuit dernière. »

Je demandai le numéro du bar où Pat devait me rejoindre, et le district attorney s'empessa de le noter sur un calepin. Flynn, le barman irlandais, prit la communication, et je lui dis : « Ici, Mike Hammer, Flynn. Il y a chez toi quelqu'un qui peut certifier que je n'ai pas quitté ma crèche cette nuit. Dis-lui de monter immédiatement au bureau du district attorney... Merci. »

Il commençait à brailler le message dans tout le bar lorsque je raccrochai. Le district attorney avait croisé les jambes et balançait doucement l'un de ses pieds.

« N'oubliez pas de me retourner ma licence cette semaine, lui rappelai-je. Avec une lettre d'excuses, naturellement, ou vous pourriez n'être pas réélu la prochaine fois. »

L'un des flics me frappa à la nuque. Je ne bronchai pas.

« Que me reproche-t-on ? » m'informai-je.

Le district attorney ne put résister au plaisir de me répondre :

« Interrompez-moi si je me trompe, Mr. Hammer. Vous êtes allé cette nuit au Ring de Glenwood. Vous avez eu une discussion violente avec ce Rainey. Deux témoins vous ont décrit et ont identifié votre photo. Un peu plus tard, ils étaient dans le bureau de Rainey lorsque vous en avez ouvert la porte, revolver au poing. L'un d'eux a été blessé à la jambe ; Rainey a reçu une balle dans la jambe et une autre dans la tête. Exact ?

— Où est le revolver ?

— Je vous crois assez intelligent pour vous en être débarrassé.

— Qu'arrivera-t-il lorsque ces deux témoins viendront à la barre ? »
Il fronça les sourcils et ne répondit pas.

« J'ai l'impression, continuai-je, que la parole d'individus qui fréquentaient Rainey ne sera pas acceptée sans vérifications.

— J'attends d'avoir vu votre propre témoin », répliqua-t-il.

Pat n'aurait pu choisir un meilleur moment pour faire son entrée. Il avait l'air soucieux, mais, lorsqu'il vit la binette du district attorney, il retrouva instantanément toute son assurance. Le district attorney lui jeta un regard bovin. Pat essaya de s'exprimer avec une certaine

déférence et n'y parvint pas. En fait, je l'avais souvent entendu parler plus poliment à des suspects.

« J'étais avec lui la nuit dernière, aboya-t-il.

Si vous n'aviez pas pris sur vous de piétiner les plates-bandes de la Brigade, vous l'auriez su plus tôt. Je suis monté chez lui vers neuf heures et nous avons joué aux cartes jusqu'à quatre heures du matin. »

Le visage du district attorney devint livide.

« Par où êtes-vous entré ?

— Par la porte de derrière, dit Pat sans la moindre hésitation. Nous avons garé là bagnole et nous sommes passés par derrière. Pourquoi ?

— Qu'y avait-il donc de si intéressant chez cet homme pour que vous y passiez une partie de la nuit ?

— Ça ne vous regarde nullement, mais je vous l'ai déjà dit. Nous avons joué aux cartes. Et parlé de vous. Mike, ici présent, a fait certaines remarques à votre sujet. Dois-je les répéter pour qu'elles figurent sur le rapport ? »

Une minute de plus et nous aurions la mort du district attorney sur la conscience.

« Inutile, inutile, hoqueta-t-il faiblement.

— Je suppose que vous n'avez plus aucune raison de me retenir ? » intercalai-je.

Sa voix avait à peine assez de force pour traverser la pièce.

« Sortez immédiatement. Vous aussi, capitaine Chambers... Nous nous reverrons. »

Je lui souris. Un joli sourire qui montrait toutes mes dents,

« N'oubliez pas ma licence. Je vous donne jusqu'à la fin de la semaine. »

Il se laissa choir dans son fauteuil et ne bougea plus.

Je suivis Pat jusqu'à sa voiture. Nous roulions depuis dix minutes lorsqu'il dit enfin :

« Je me demande comment tu t'y prends.

— Pour quoi faire ?

— Pour te fourrer dans autant de pétrins. »

Sa réflexion me rappela quelque chose et je lui dis de s'arrêter devant un bar. Je le laissai au comptoir, téléphonai au *Globe* et demandai Ed Cooper.

« Ici Mike, Ed, lui dis-je. J'ai un service à te demander. Rainey s'est fait buter la nuit dernière.

— Ouais, bâilla-t-il, je croyais que tu devais me tenir au courant. J'ai attendu ton coup de fil toute la journée.

— T'excite pas. Éd. Ce n'est pas du tout ce que tu penses. Je n'ai pas buté ce salaud-là, et j'ignorais qu'il allait l'être.

— Sans blague ?

Ses inflexions me traitaient de menteur.

« Sans blague ! répétais-je fermement. Maintenant, écoute. Ce qui est arrivé à Rainey n'est que de la petite bière. De deux choses l'une. Ou tu téléphones au district attorney et tu l'informes que j'avais pour ainsi dire prévu les événements de la nuit dernière, ou tu me fais confiance et je te réserve la primeur au moment du grand boum. Qu'est-ce que tu en dis ? »

Il rit. Le rire blasé, typique, du vieux reporter...

« J'attendrai, Mike. Il sera toujours temps d'appeler le district attorney, si tu t'es payé ma tête. A propos, sais-tu qui étaient les deux associés de Rainey ?

— Dis toujours.

— Petey Cassandro et George Hamilton. Ils ont fait de la taule, tous les deux, et ont, à Détroit, une réputation de durs bien établie.

— Ils ne sont pas si durs que ça.

— Non ? Tu ne commences pas à changer d'avis, maintenant ? O. K. ! Mike, j'attendrai. Il y a une éternité que j'ai pas eu l'occasion de griller les flics au poteau. »

Je retournai m'asseoir à côté de Pat et lui dis que j'étais allé rassurer Velda. Il acquiesça distraitement. Il avait l'air bougrement embêté. Je lui tapai dans le dos et murmurai :

« Fais pas cette gueule, Pat. Tu as obligé le district attorney à ravalier ses paroles. Ça devrait te remplir de joie.

— Peut-être que je deviens de plus en plus flic, Mike, soupira-t-il. J'aime pas mentir. Si je n'avais pas reniflé un coup monté, je t'aurais laissé te débrouiller tout seul. Le district attorney veut clouer ta peau sur sa porte et il fait tout ce qu'il peut pour y arriver.

— Heureux que tu aies pigé tout de suite et que tu aies connu l'emplacement de mon pigeonnier assez bien pour convaincre le district attorney.

— Il fallait que ce soit convaincant. Sur le moment, tout au moins. Comment diable aurais-tu prouvé que tu n'avais pas quitté ton lit de toute la nuit ?

— Je n'aurais pas pu le prouver, vieille branche, et pour cause ! »

Il faillit lâcher son verre, le posa sur le comptoir et me saisit au collet.

« Dis donc, tu étais bien chez toi la nuit dernière, comme tu me l'as dit au téléphone, pas vrai ?

— Des nèflés ! Cette nuit, je suis allé voir un nommé Rainey. En fait, je lui ai bien logé du plomb dans l'aile. »

Les doigts de Pat retombèrent et son visage perdit toute couleur.

« Nom de Dieu !

— J'ai dit dans l'aile, ou plus exactement dans la cuisse, et non pas dans la tête. Quelqu'un d'autre s'en est chargé. Je m'en veux de te jouer des tours pareils, mais nous avons un tueur à coincer, et je ne

pouvais agir autrement. »

Pat vida son verre d'un trait et en commanda un autre. Sa main tremblait si fort que la glace heurtait à chaque instant la paroi du verre.

« Tu n'aurais pas dû faire ça, Mike, gémit-il. Voilà maintenant qu'il va falloir que je t'arrête moi-même. Tu n'aurais pas dû faire ça.

— Sûr. Arrête-moi, et colle-toi pieds et poings liés à la merci du district attorney, pour qu'il te fasse saquer et qu'on nomme à ta place un incapable dans son genre. Arrête-moi, que le tueur rigole un peu et que des petits salopards tels que Clyde continuent à faire fortune... Je suis allé voir Perry. Rainey était chez lui. Perry s'est efforcé de justifier le suicide de Wheeler alors qu'il ne le connaissait même pas. Perry, Wheeler, Rainey, tout se tient. À plusieurs reprises, Perry avait prélevé cinq mille dollars sur son compte en banque. Ça sent le chantage, ça, oui ou non ? Et avant-hier, il a fait un nouveau prélèvement de vingt mille dollars avant de quitter la ville. C'était pas pour payer ses frais de voyage. C'était pour acheter les documents à l'aide desquels Rainey le faisait chanter. Je suis retourné chez Perry, et j'en ai trouvé les vestiges, dans sa cheminée. »

Je sortis l'enveloppe de ma poche et la lui tendis. Il s'en empara distraitement.

« Maintenant, je vais te dire ce qui a déclenché l'affaire Rainey. Quand je suis allé voir Perry, je lui ai dit que j'allais rendre visite à Rainey, lui faire cracher la vérité et la crier sur les toits. Ça a flanqué une telle trouille au gros Perry qu'il en a tourné de l'œil. Derrière mon dos, il a dû téléphoner à Rainey. Il lui a fait une offre et Rainey l'a acceptée. Mais, dans l'intervalle, il fallait que Rainey fasse quelque chose à mon sujet. Il m'a tiré dessus en plein Broadway et, si j'avais bloqué un pruneau ce jour-là, l'affaire aurait tourné court. Je suis allé le voir pour remettre les choses au point, nous avons eu des mots et je lui ai logé une balle dans le gras de la cuisse. Ses associés sont intervenus dans la discussion, nous avons eu des mots, et l'un d'eux a également écopé d'un pruneau dans le gras de la cuisse. »

J'avais eu un instant l'impression que Pat ne m'écoutait pas, mais je m'étais fourré le doigt dans l'œil.

« Et celui que Rainey a reçu dans la tête ? coupa-t-il.

— Laisse-moi finir. Rainey n'agissait pas seul dans cette histoire. Il n'était pas assez malin. Quelqu'un lui donnait des ordres. Un beau jour, il s'est cru assez fort pour voler de ses propres ailes, le grand patron s'en est rendu compte, il est venu à Glenwood pour le supprimer, il m'a vu, il s'est figuré que j'allais faire le boulot pour lui, et, comme je ne l'ai pas fait, il s'en est chargé lui-même.

— Tu as quelqu'un en tête, Mike. Qui ?

— Qui, en effet, sinon Clyde ? Nous n'avons pas encore démontré

que Rainey et lui travaillaient ensemble, mais nous y arriverons. Rainey n'habitait pas dans le Bowery pour son plaisir. Je parierais à dix contre un qu'il était là à la disposition de Clyde, lui et une douzaine d'autres durs de son espèce.

— C'est possible, acquiesça Pat. Les deux balles extraites de la cuisse et de la tête de Rainey ont été tirées par le même revolver.

— J'ai tiré sur l'autre type avec l'automatique de son copain.

— Je n'en sais rien. La balle lui a traversé la cuisse et n'a pas été retrouvée.

— Moi, je le sais. Je leur ai flanqué à chacun une balle dans la cuisse. et j'ai laissé les revolvers sur la table. »

Le barman vint remplir nos verres. Nous attendîmes qu'il fût reparti et Pat continua :

« Je vais te donner la version des associés de Rainey, Mike. Le type qui était indemne a traîné son copain au dehors et il a appelé au secours. Personne n'est venu. Il a laissé Rainey – mort – dans son bureau, il a remorqué son copain jusqu'à une bagnole et l'a emmené chez un médecin de Glenwood, d'où il a appelé la police. Il t'a décrit avec exactitude, il a identifié ta photo et nous y voilà.

— Nous y voilà est le mot qui convient. Le tueur est arrivé après mon départ, il a buté Rainey et il a menacé les deux autres ou leur a versé la grosse somme pour qu'ils me collent le meurtre sur le dos. Tous deux ont un casier judiciaire chargé et l'un d'eux portait un pétard. Ils avaient intérêt à suivre les instructions du tueur.

— Le district attorney a leurs dépositions signées.

— Mais, moi, j'ai ton témoignage. Que valent les dépositions de deux gibiers de potence en face du témoignage d'un capitaine Chambers ?

— Sous la foi du serment, ce serait autre chose, Mike.

— Ça n'ira pas jusque-là. Le district attorney se sait battu et, sur un certain plan, je suis content que ce soit arrivé.

— Parle pour toi ! » grogna Pat.

Je le laissai réfléchir un bon moment avant de lui demander ce qu'il allait faire.

« Je vais faire piquer ces deux types, répliqua-t-il. Je leur ferai bien dire ce qui s'est réellement passé. »

Je le regardai, bouche bée.

« Pat ! Est-ce que tu plaisantes ? Crois-tu que ces deux zigotos sont restés là à t'attendre ?

— L'un d'eux est blessé, me rappela-t-il.

— Et alors ? Ces types-là ne sont des durs que jusqu'à un certain point. Ils cessent de l'être quand ils tombent sur un type qui l'est un peu plus qu'eux.

— Je vais tout de même les faire rechercher.

— Bien sûr. Ils pourront nous être utiles... si tu les trouves. Mais j'en doute. A propos, as-tu fait examiner les balles du casseur de vitrines ? »

Pat revint aussitôt à la vie.

« C'est vrai, je voulais t'en parler. Ce sont des 38 toutes les deux, mais tirées par des pétards différents. Tu avais plus d'une personne à tes trousses ce jour-là. »

S'il s'attendait à me surprendre, il dut être déçu.

« Ça n'infirme pas ce que je t'ai dit, Pat. Et ça nous ramène une fois de plus à Clyde et à Rainey. Quand j'ai quitté Perry, il a téléphoné à Rainey. C'était juste avant l'heure du déjeuner et il a pu supposer que j'irais casser la croûte chez moi. En fait, je suis juste monté prendre mon manteau et mes gants, mais je m'attendais si peu à être suivi qu'il a pu facilement me filer toute la journée jusqu'à ce que je sois seul et qu'il lui soit possible de risquer le coup.

— D'accord pour Rainey. Mais que fait Clyde dans le tableau ?

— Réveille-toi, Pat ! Si Rainey recevait ses ordres de Clyde, peut-être Clyde a-t-il lui-même suivi Rainey, pour s'assurer que le boulot serait bien fait ?

— Et ce serait lui qui aurait tenté de t'avoir la seconde fois. D'où les revolvers différents. Tu as réponse à tout.

— Je n'ai vu que la moitié de son visage et j'ignore si c'était bien lui, mais c'était un homme et puisqu'il a déjà voulu me descendre, il recommencera... et ce sera la dernière fois qu'il essaiera de descendre qui que ce soit. »

Nous vidâmes nos verres, ingurgitâmes des sandwiches, et grillâmes une Lucky ou deux. Le tout sans échanger plus de trois paroles.

« Pour revenir au district attorney, Pat, repris-je enfin, qui a bien pu lui mettre l'épée dans les reins pour qu'il se laisse aller de cette façon ?

— Je me demandais quand tu te déciderais à me poser cette question, grommela-t-il.

— Eh bien ?

— Des gens, Mike. Des gens qui se sont indignés qu'un tueur tel que toi puisse encore vaquer à sa guise et ont exigé qu'on fasse quelque chose. Des gens influents dont le domicile est à Glenwood, à l'écart du lotissement. Quelques-uns d'entre eux étaient présents à l'interrogatoire des témoins.

— Qui sont ces gens ?

— L'un d'eux fait partie du ministère des Transports, un autre est leader d'un club politique de Flatbush. Un autre s'est présenté aux dernières élections sénatoriales et a perdu d'un poil. Deux autres sont de gros hommes d'affaires et, quand je dis gros, je sais ce que je dis.

Tous d'eux s'occupent activement des affaires civiques.

— Clyde fréquente le dessus du panier.

— Il peut aller plus haut encore, s'il le désire, Mike. Il peut aller plus bas, aussi, chez les durs de durs, en cas de nécessité. J'ai fait des sondages dans plusieurs directions, depuis que tu m'as mis la puce à l'oreille au sujet de Dinky. Je n'ai pas appris grand-chose, mais suffisamment pour savoir qu'il fréquente aussi bien le dessus que le fond du panier. Crois-moi, Mike, le temps est passé où Dinky n'était qu'un comparse.

— Ouais, commentai-je, mais je crois que le temps est venu pour moi d'avoir avec Dinky une petite conversation amicale. »

CHAPITRE IX

Quoi qu'il en soit, je ne fis pas ce soir-là ce que j'avais projeté de faire, car, lorsque je regagnai mon bureau, Velda était déjà partie. Elle avait laissé sur ma table une courte note me disant de rappeler Connie. Un poignard souillé de sang tenait lieu de signature. Je n'aimais pas du tout ce genre de prophétie.

Poignard ou pas poignard, je décrochai le téléphone et Connie s'écria en entendant ma voix :

« Oh ! Mike, j'étais si inquiète !

— À cause de moi ?

— Et de qui donc ? Mike... qu'est-il arrivé cette nuit ? J'étais à *l'Auberge* lorsque j'ai entendu parler de ce Rainey... et de toi.

— Une minute, baby, qui as-tu entendu parler de tout ça ?

— Des hommes qui revenaient de Glenwood. Ils étaient juste assis derrière moi.

— Quelle heure était-il ?

— Oh ! je ne sais pas au juste, Mike. Il devait être très tard. J'étais si inquiète que j'ai voulu partir. Je... je ne pouvais pas le supporter... Oh ! Mike... »

Elle se mit à sangloter nerveusement.

« Ne bouge pas de chez toi, dis-je hâtivement. Je serai là dans vingt, vingt-cinq minutes. »

Je brûlai des lumières rouges et, deux fois au moins, entendis de furieux coups de sifflet derrière moi, mais un quart d'heure plus tard je frappais à la porte de Connie. Ses yeux étaient rouges et elle se jeta dans mes bras. Son parfum chassa le froid de mes poumons, le remplaçant par une sensation beaucoup plus agréable.

« Eh bien ! eh bien ! » murmurai-je.

Elle sourit et rejeta sa tête en arrière.

« Il fallait que je te voie, Mike, dit-elle. Je ne sais pas pourquoi j'étais si inquiète, mais je ne pouvais pas m'en empêcher.

— C'est peut-être parce que je te rappelle tes grands frères ?

— Peut-être, mais je ne le crois pas. »

Je l'embrassai doucement et sa bouche en réclama davantage.

« Pas sur le palier, fillette. Les gens pourraient jaser. »

Elle claqua la porte et je lui donnai ce que réclamait sa bouche. Son corps ondulait sous mes mains et je dus la repousser pour entrer dans le salon.

Elle me suivit et s'assit à mes pieds. Elle avait plutôt l'air d'une sale gosse désolée de grandir que d'une vraie femme. Elle était heureuse et frottait sa joue contre mes genoux.

« J'ai passé une nuit détestable, Mike. Si seulement tu avais été là...

— Raconte-moi ça.

— Nous avons bu, dansé, et joué. Ralph – mon chevalier servant – a gagné plus de mille dollars et les a reperdus. Si nous étions allés avec Anton, il n'aurait rien reperdu du tout.

— Anton était là aussi ? Seul, comme d'habitude ?

— Seul, oui, jusqu'à ce qu'il ait bu un coup de trop. Ensuite, il s'est mis à pincer toutes les filles et l'une d'elles l'a giflé. Je ne l'en blâme pas. Elle n'avait rien sous sa robe. Un peu plus tard, il a jeté son dévolu sur Lilian Corbett – elle appartient à l'agence – et s'est mis à lui faire la cour en français. Si elle avait compris ce qu'il disait, elle l'aurait sûrement giflé, elle aussi. Lorsqu'elle l'a envoyé promener, il s'est rabattu sur Marion Lester... en anglais. Elle ne demandait que ça, cette chipie ! »

Je lui caressai doucement les cheveux.

« Ainsi, Marion était là, elle aussi.

— J'aurais voulu que tu la voies tortiller du croupion sur la piste. Elle a si bien travaillé Anton qu'il était complètement excité et, pour exciter Anton, il faut faire plusieurs voyages.

Finalement, il a invité tout le monde chez lui et ils sont partis à toute une bande. Qu'est-ce qu'ils ont dû faire comme orgie !

— Je le crois sans peine. Et toi, qu'as-tu fait ensuite ?

— Oh ! Ralph a continué de jouer. Il a reperdu ses gains pendant que je bavardais avec un barman, puis nous sommes retournés nous asseoir à une table et nous avons bu du champagne. »

Elle leva vers moi un regard à nouveau chargé d'angoisse.

« C'est à ce moment-là que ces types sont arrivés. Ils parlaient de la fusillade et de Rainey et de toi. Ils disaient que tu étais juste le type à faire un coup comme ça et l'un d'eux a parié que tu serais coffré avant le lever du jour.

— Comment étaient-ils ?

— Je ne sais pas. Je ne me suis pas retournée pour les regarder. C'était déjà assez dur de les entendre parler. J'en avais l'estomac retourné, et je n'ai pas pu m'empêcher de pleurer. Ralph a cru que c'était parce qu'il m'avait délaissée et s'est mis à me peloter pour me consoler. J'ai voulu rentrer et il m'a raccompagnée jusqu'à ma porte. Mike... pourquoi ne m'as-tu pas téléphoné ?

— J'étais occupé, mon chou. Je sors juste des pattes de la police.

— Ce n'est pas toi qui l'as tué, n'est-ce pas ?

— La balle dans la cuisse, c'est moi. La balle dans la tête, c'est

quelqu'un d'autre.

— Mike !

Je lui ébouriffai les cheveux et l'embrassai sur le front.

« Tu es arrivée de bonne heure à *l'Auberge*, je suppose ? »

Elle acquiesça.

« Clyde était-il là ? »

— Non... en fait, il n'est arrivé que beaucoup plus tard. Il devait être minuit passé.

— Quelle tête faisait-il ? »

Connie fronça les sourcils.

« Mon Dieu... maintenant que tu m'y fais penser, il avait l'air un peu nerveux... préoccupé. »

Parbleu ! S'il venait de buter Rainey...

« Quelqu'un avait-il l'air de s'intéresser à cette conversation ? Clyde, par exemple ? »

— Je ne pense pas qu'il les ait entendus. Et personne ne faisait attention à ces hommes qui venaient d'arriver.

— Y avait-il des gens importants dans l'assistance ?

— Ne dis pas de bêtises, Mike ! Pour entrer à *l'Auberge du Bowery*, il faut être quelqu'un d'important, ou accompagner quelqu'un d'important.

— Je suis bien entré, moi ! ricanai-je.

— N'importe quel beau modèle vaut mieux que le mot de passe, riposta-t-elle en souriant.

— Ne me dis pas qu'il y a un mot de passe !

— Il y en avait un, au début, pour pénétrer dans les arrière-salles. Maintenant, c'est devenu impossible, mais il y a toujours ces petites salles de contrôle, entre les grandes salles. Elles sont insonorisées, blindées. »

Je tirai doucement sur ses cheveux jusqu'à ce que ses yeux fussent levés vers mon visage.

« Tu en as découvert, des choses, en si peu de temps. La première fois que tu y es allée, c'était avec moi. »

— Tu m'as dit que j'avais l'esprit vif, Mike, l'as-tu déjà oublié ? Pendant que Ralph jouait à la roulette, le barman et moi avons eu une très intéressante discussion. Il m'a décrit les aménagements de la boîte, y compris le système d'alarme. En cas de descente de police, l'alerte est donnée aussitôt et les clients peuvent filer par un passage dérobé. N'est-ce pas gentil de la part de Clyde ?

— Il est plein de sollicitude envers les gros manitous qui emplissent ses coffres-forts... Et maintenant, cocotte, il va falloir que je parte.

— Oh ! Mike, pas déjà, je t'en prie.

— Écoute, j'aimerais rester avec toi, mais quelque part dans cette garce de ville il y a un tueur armé d'un revolver qui n'attend que

l'occasion de s'en resservir. Et je veux être là quand il l'essaiera.

— Tu auras celui que tu poursuis, Mike, disait-elle. Rien ne peut t'arrêter. Rien. »

Sa voix tremblait, mais contenait, aussi, une sorte d'indicible fierté.

« Il me serait si facile de t'aimer, Mike », l'entendis-je chuchoter au moment où je refermais la porte.

Dehors, la neige s'était remise à tomber. Je montai dans ma voiture et fis fonctionner les essuie-glace, qui débarrassèrent graduellement mon pare-brise de la neige qui l'encombraient. Cette neige, du reste, n'avait pas que des inconvénients. Grâce à elle, toutes les bagnoles se ressemblaient, et si le tueur avait toujours l'intention de me buter il aurait un mal de chien à retrouver mon tacot parmi tous les autres.

Cette dernière réflexion eut le don de me remettre en boule. L'un de mes pétards était au commissariat central, dans une grande enveloppe, avec ma licence de détective ; j'ignorais ce que le liftier avait pu faire de l'autre, mais je ne me sentais pas à mon aise avec un étui vide sous le bras. Les inoffensifs citoyens pouvaient ignorer qu'il existait des tueurs, mais l'un d'eux voulait avoir ma peau, et il me restait un Luger, tout chargé, dans le dernier tiroir de ma commode...

Je montai chez moi quatre à quatre, sans attendre l'ascenseur, ouvris la porte de mon logement et manœuvrai le commutateur.

Rien.

Je commençais à maudire les fusibles lorsque je pensai, soudain, qu'il pouvait s'agir de tout autre chose et fis un pas de côté, dans l'obscurité. Quelles radiations inconnues émises par le corps humain vous avertissent ainsi, parfois, de la présence du danger et vous inspirent au dernier moment le réflexe animal qui vous sauve la vie ? J'avais à peine fait ce pas de côté que deux détonations, amenuisées par un silencieux, retentissaient à l'autre bout de la pièce, et que deux langues de feu poignardaient les ténèbres... Avec un rugissement étouffé, je plongeai vers l'origine des langues de feu et entrai en contact avec deux jambes qui fléchirent, tandis qu'une voix étouffait un juron. L'instant d'après, un poing me frappa au visage et mon crâne heurta le plancher.

Je cognai à l'aveuglette. Mes pieds accrochèrent ceux de la table et la renversèrent. Les deux vases et le service à cocktail volèrent en éclats, avec un vacarme infernal. Quelqu'un criait dans la pièce voisine. Je parvins à me redresser sur un coude et me cramponnai au revers d'un veston. Mon adversaire était fort comme un Turc et presque aussitôt je reperdis ma prise. Le poing invisible me martelait toujours le visage avec un acharnement démoniaque. J'étais empêtré dans mon manteau et les lumières que je commençais à voir ne venaient pas des ampoules.

Tout ce que je savais, c'était qu'il fallait que je me relève, que je

me débarrasse de cette chose qui avait actuellement le dessus et qui ne tarderait pas à m'assommer si je la laissais faire. J'y parvins d'un effort inconscient et entendis mon antagoniste entrer en collision avec la table renversée. Je rugis à nouveau en me ruant à corps perdu, parce que c'était moi, maintenant, qui allais avoir l'avantage.

Puis mes pieds accrochèrent le fil d'une lampe et je m'étais de tout mon long. Ma tête heurta quelque chose et, avant de tourner de l'œil, je compris que le tueur était en train de se demander s'il allait s'attarder assez longtemps pour me régler mon compte ou s'il était préférable de filer en quatrième. Des portes claquaient un peu partout lorsque je sombrai dans un sommeil artificiel peuplé de cheveux fauves et de déshabillés transparents et de Velda honteusement décolletée...

L'homme qui était penché sur moi avait un visage sérieux et rond et une bouche ovale qu'il s'amusait à tordre dans tous les sens. J'éclatai de rire ; le visage devint plus sérieux encore et la bouche se tordit avec une vigueur accrue. J'observai longuement les contorsions grotesques de cette bouche idiote avant de comprendre que le type me parlait.

Il me demandait mon nom et quel jour nous étions. A force de l'entendre répéter ses questions, je cessai de me gondoler juste assez longtemps pour lui dire comment je m'appelais et que nous étions vendredi. Le visage perdit une partie de son sérieux et la bouche sourit. C'était de plus en plus marrant.

« Ça ira, dit la bouche. J'ai eu peur un instant... »

Le visage disparut de mon champ de vision et la voix continua :

« Une légère commotion cérébrale. Ce ne sera rien. »

Une autre voix déclara :

« Dommage que ce ne soit pas une fracture. »

Je reconnus cette seconde voix. C'était celle du district attorney. Quelques minutes encore et je m'assis péniblement, au prix de douleurs aiguës dans la partie supérieure du crâne. Oui, c'était bien le district attorney, les mains enfoncées dans les poches, aussi froid et désinvolte qu'un district attorney est censé l'être en public.

Ma résurrection marqua le début d'une sorte d'exode. Le petit bonhomme à la bouche marrante, sa trousse noire à la main, deux femmes en bigoudis, le portier, un homme et une femme béants d'émotion... Tout ce monde-là sortit de chez moi, me laissant avec le district attorney, un flic en uniforme, deux détectives en civil ; et puis Pat, mon copain, assis à l'écart, sur l'unique chaise qui soit encore debout.

Le district attorney s'approcha de moi et me montra deux bouts de plomb posés côte à côte sur la paume de sa main.

« Nous les avons extraits de votre mur, Mr. Hammer. Je veux une

explication immédiate. »

L'un des types en civil m'aida à me mettre sur pied et ma vue acheva de s'éclaircir. Ils avaient tous des nez, maintenant. J'ignorais que je souriais lorsque le district attorney aboya :

« Qu'y a-t-il de si drôle là-dedans ? Je ne vois rien de drôle dans toute cette histoire.

— ... M'étonne pas », bredouillai-je.

Il me prit au collet et planta son visage à quelques centimètres du mien. Je fermai les yeux pour ne pas loucher. En temps ordinaire, j'aurais rectifié l'alignement de ses jolies quenottes, mais, pour l'instant, je pouvais à peine lever les bras.

« Qu'y a-t-il de si drôle, Mr. Hammer ? répéta-t-il. Que diriez-vous si... »

Je me détournai. Je récupérais rapidement.

« T'as mauvaise haleine, murmurai-je. Fous le camp ! »

Il me projeta contre le mur. Je souriais toujours, mais maintenant je savais que je souriais. Il était vert de rage et sa bouche n'était plus qu'une mince ligne haineuse.

« Parlez ! hurla-t-il.

— Où est ton mandat ? questionnai-je avec une facilité qui me surprit moi-même. Où est le mandat qui te permet de t'introduire chez moi et de me parler sur ce ton, bougre de petit salaud ? Fous le camp et va lécher quelques bottes, histoire de pas en perdre l'habitude ! Fous le camp avec tes acolytes, avant que j'aie assez récupéré pour vous jeter tous dehors ! »

Les deux détectives durent le retenir. Des pieds à la tête, tout son corps était agité de soubresauts convulsifs. C'était la première fois de ma vie que je voyais un type dans un tel état de rage. Ils l'emmenèrent avec eux et, dans leur précipitation, ne remarquèrent même pas que Pat était resté là, confortablement installé sur la chaise.

« J'espère qu'il aura compris, cette fois, commentai-je. Ici, je suis chez moi.

— Tu n'en feras jamais d'autres », dit Pat tristement.

Il m'offrit une cigarette. La fumée s'accrocha à mes poumons d'une façon presque douloureuse. Je redressai une chaise et m'y vautrai, jambes étendues. Pat me laissa reprendre mon souffle et, lorsque enfin j'écrasai mon mégot sur un débris de soucoupe, il releva la tête et dit doucement :

« Vas-tu me raconter ce qui s'est passé, Mike ? »

Je regardai mes mains. Elles saignaient et l'un de mes ongles était à demi arraché. Un menu fragment de tissu était coincé dans la cassure.

« Il était déjà là quand je suis arrivé. Il a tiré deux fois, mais il m'a raté. Ensuite, nous avons fait un tel boucan qu'il a préféré filer après que je me sois assommé. Si je ne m'étais pas empêtré les pieds dans un

fil électrique, le district attorney m'aurait fait coffrer pour meurtre, parce que je l'aurais tué, ce salopard ! Qui a prévenu le district attorney ?

— Les voisins ont téléphoné au poste le plus proche, m'expliqua Pat. Ton nom a été prononcé et l'homme de service a appelé le district attorney. Tu penses s'il est accouru ventre à terre. »

Je grognai et massai mes phalanges endolories.

« Tu as vu les balles qu'il avait dans la main ?

— Oui. C'est moi qui les ai extraites du mur. Des 38, comme celles de Broadway. Ça fait deux fois qu'il te manque, Mike. Et l'on dit que la troisième fois, c'est la bonne.

— Ils vont les comparer à celles de Broadway ?

— Oui, certainement. Selon ta théorie, si elles sont assorties à celle de la première vitrine, c'est Rainey qui t'a attaqué. Si elles sont assorties à celle du coin de la 33^e Rue, c'est Clyde. »

Je palpai ma mâchoire, qui était écorchée et meurtrie.

« Rainey est hors de cause, ricanai-je.

— Nous verrons.

— C'est tout vu ! Qu'est-ce que nous attendons pour aller alpaguer ce salaud de Clyde ?

— Pas si vite, Mike, dit Pat en souriant amèrement. Où sont nos preuves ? Crois-tu que le district attorney se laissera convaincre par tes théories... surtout maintenant ? Je t'ai dit que Clyde avait le bras long. Même si c'était lui, il n'a pas laissé de traces. Pas plus que le gars qui a tué Rainey cette nuit.

— Tu as raison. En cas de nécessité, il pourrait même se fabriquer toutes sortes d'excellents alibis.

— Si encore nous travaillions librement sur une affaire de meurtre... mais officiellement Wheeler s'est toujours suicidé et nous aurons du mal à faire admettre le contraire. »

Je lui tendis le fragment de matière textile que je venais d'extraire de mon ongle cassé.

« Il m'a laissé un échantillon de son veston, lui expliquai-je. Tu peux toujours le faire examiner par tes spécialistes. »

Pat examina ma trouvaille et la rangea dans une petite enveloppe qu'il empocha.

« Quel qu'il soit, ce type est un costaud, murmurai-je. Et tu te souviens de ce que tu m'as dit, au sujet des traces relevées sur le corps de Wheeler ? Supposons que ce type ait filé Wheeler et qu'il entre dans la chambre avec l'intention de le tuer et de donner au tableau l'allure d'une querelle de pochards.

Supposons qu'au lieu de trouver Wheeler dans son lit il le trouve debout, en train de tituber dans la direction des toilettes. Wheeler comprend ce qui va se passer et s'empare de mon revolver suspendu

au dossier d'une chaise.

« Représente-toi la scène, Pat... Wheeler braque le revolver, le type le détourne et la première balle s'enfonce dans mon matelas. Puis le type retourne le poignet de Wheeler ; dirige le canon de l'arme vers le crâne de sa victime et le coup part. Est-ce qu'une bagarre de ce genre ne correspondrait pas aux traces relevées sur Wheeler ? »

Pat se recueillit un instant.

« Oui », admit-il enfin.

Puis ses yeux se plissèrent.

« Ensuite, le tueur ramasse l'une des deux douilles et récupère la première balle dans ton matelas. Personne n'aurait remarqué un aussi petit trou, de toute manière. Tout aurait marché comme sur des roulettes si tu n'avais pas su combien de pruneaux contenait ton pétard.

— Je n'aurais jamais douté moi-même que Wheeler se soit suicidé, soulignai-je.

— Et le tueur a trouvé le moyen de reperdre la balle et la douille superflues dans le hall, où nous les avons découvertes plusieurs heures après, acheva Pat. Il est vrai que, si tu n'avais pas mis le feu aux poudres, je ne serais pas retourné à l'hôtel, et la balle et la douille auraient peut-être été balayées par une femme de ménage.

— Le tueur portait un vieux costume, dis-je hors de propos.

— Quoi ?

— Si ses poches étaient trouées, ce devait être un vieux costume. »

Pat me regarda et fronça les sourcils. Sa main plongea dans sa poche et en ressortit plusieurs feuilles de papier. Il les feuilleta, releva les yeux, lut attentivement la dernière page et rendit le tout à sa poche.

« La veille du meurtre de Wheeler, résuma-t-il, deux personnes seulement ont été portées sur les registres de l'hôtel : un vieillard et un jeune homme aux vêtements usagés qui a payé d'avance. Il est parti le lendemain, après la mort de Wheeler, avant que nous cherchions qui que ce soit dans l'hôtel, et assez longtemps après la découverte du cadavre pour n'éveiller aucune suspicion. »

Le brouillard se dissipa dans ma tête et je sentis mes muscles se tendre.

« Ont-ils pu le décrire... Était-ce...

— Non. Il était de taille et de corpulence moyennes, et le but de sa visite en ville était de consulter un stomatologiste. Les trois quarts de son visage étaient dissimulés par un bandage. »

Je jurai.

« C'était une bonne justification pour son absence de bagages. En outre, il avait de quoi payer d'avance.

— C'était peut-être Clyde, grognai-je.

— Ce pouvait être n'importe qui. Si tu persistes à croire que Clyde est derrière tout ça, penses-tu sincèrement qu'il se soit chargé de commettre ce meurtre lui-même ?

— Non, concédai-je avec un profond dégoût. Le salaud aurait payé quelqu'un pour le faire.

— De même pour le meurtre de Rainey. »

Je me levai d'un bond.

« Clyde a déjà été compromis dans une affaire de meurtre, Pat. Rien ne prouve qu'il n'y ait pas pris goût. Rien ne prouve qu'il ne soit pas obligé de faire le sale boulot lui-même, faute de pouvoir se fier à quelqu'un d'autre. Attendons encore quelques jours...

— Le temps nous est compté, Mike.

— Pourquoi ?

— Le district attorney ne m'a pas cru, lorsque je lui ai dit que j'étais chez toi. Il a lancé ses hommes sur l'affaire, et ils auront tôt fait de découvrir le pot aux roses.

— Nom de Dieu !

— Il a les pieds dans les reins, c'est visible. Les pieds de qui, je n'en sais rien, mais ce que je sais, c'est qu'il doit s'agir de pieds rudement importants, et de plus en plus nombreux. Quelque chose va casser, d'un jour à l'autre, et nous risquons d'y laisser, toi, ta peau, moi, mon emploi.

— D'accord, Pat, d'accord, mais que pouvons-nous faire ? Je peux toujours démolir Clyde, mais il me flanquera les flics sur le dos avant que j'aie eu le temps de travailler sérieusement. J'ai besoin de ces quelques jours.

— Je sais. Je le sais mieux que personne. »

J'allumai une cigarette et regardai Pat à travers la fumée.

« Tu sais, Pat, on peut rester un mois dans une chambre close avec un frelon et jamais il ne vous piquera. Mais, si l'on se met à l'asticoter, c'est l'affaire de quelques secondes avant qu'il vous pique une bonne fois.

— Et s'il te pique trop souvent, tu en crèves, compléta Pat.

— D'accord, mais c'est un risque à courir. Qu'est-ce que tu as de prévu pour ce soir ? »

Pat ouvrit la porte, tandis que je courais après mon chapeau.

« Comme tu as bouleversé mon emploi du temps, il faut que je retourne au bureau pour liquider quelques détails. Je veux voir également si les deux associés de Rainey ont été retrouvés. Tu ne t'étais pas trompé à leur sujet. Ils se sont littéralement volatilisés.

— Et qu'ont-ils fait du Ring de Glenwood ?

— Ils l'ont vendu... à un nommé Robert Hobart Williams. Les actes de vente sont parfaitement en règle.

— Sacré nom d'un chien !

— Comme tu dis ! Il l'a acheté pour une bouchée de pain. Ed Cooper a annoncé la nouvelle dans la rubrique sportive du *Globe*, avec tous les sous-entendus de rigueur en pareil cas.

— Sacré nom d'un chien, répétais-je. Voilà qui établit clairement la connexion entre Clyde et Rainey, pas vrai ? »

Pat haussa les épaules.

« Va-t'en le prouver ! Rainey est mort et ses associés ont disparu. Ce n'est pas le seul établissement sportif auquel Clyde s'intéresse. » J'allais partir en oubliant l'essentiel. Je laissai Pat devant l'ascenseur, retournai dans ma chambre, ouvris le dernier tiroir de ma commode et sortis le Luger de la boîte où il reposait, soigneusement enveloppé dans un chiffon huileux. Je vérifiai le chargeur, introduisis une cartouche dans le magasin et glissai le pétard dans l'étui de mon 45.

Il ne le remplissait pas, mais quelle importance. Il avait fait ses preuves, lui aussi.

La neige tombait toujours, paresseusement, mais si dru qu'on n'y voyait pas à quinze mètres devant soi. J'arrivai au bureau juste au moment où Velda s'apprêtait à partir. Je n'eus pas besoin de la supplier pour qu'elle rejette son manteau sur le mien. Elle était encore plus adorable que la dernière fois, quoique également plus habillée.

« Où allez-vous ? » lui demandai-je.

Elle me servit un verre.

« Clyde m'a téléphoné. Il voulait savoir si « plus tard » signifiait aujourd'hui.

— Et qu'avez-vous répondu ?

— Peut-être.

— Où doit se passer le grand événement ?

— Chez lui.

— Vous menez vraiment ce type par le bout du nez, pas vrai ? Comment se fait-il qu'il se résigne à lâcher *l'Auberge* pour vous recevoir ? »

Velda me regarda dans les yeux, puis se détourna. Je m'emparai de la bouteille.

« Je suis vos instructions, vous savez », me rappela-t-elle.

Il lui suffisait de me regarder comme ça, quand je me conduisais de cette manière, pour que j'aie aussitôt l'impression de sortir tout droit d'un égoût.

« Excusez-moi, fillette. Je crois bien que je suis jaloux. Je vous ai considérée si longtemps comme une partie de mon mobilier que, maintenant que la compagnie veut me le reprendre, il me semble qu'on m'arrache quelque chose. »

Son sourire illumina toute la pièce. Elle s'approcha de moi et but dans mon verre.

« J'aimerais que vous parliez comme ça plus souvent, Mike.

— Je le pense toujours, même si je ne le dis pas. Racontez-moi ce que vous avez fait à ce type !

— Je joue le rôle d'une fille facile à avoir, mais pas facile à approcher. Il y a des occasions où la vertu jointe au modernisme obtient d'excellents résultats. Clyde commence à tirer la langue. Il m'a déjà proposé d'être sa maîtresse, avec une allusion voilée à une future licence de mariage si je ne marche pas. »

Je reposai mon verre.

« Vous pouvez arrêter les frais, Velda. Je suis sur le point de m'occuper de Clyde moi-même.

— Je croyais que c'était moi, la patronne, dit-elle en souriant.

— Vous l'êtes... en ce qui concerne l'agence. En dehors du bureau, c'est moi qui commande. »

Je la pris dans mes bras, et sa proximité m'inspira des pensées que je n'avais pas le loisir d'approfondir actuellement.

« J'y ai mis le temps, n'est-ce pas ? murmurai-je.

— Trop longtemps, Mike.

— Vous comprenez ce que j'essaie de vous dire, Velda ? Je n'essaie pas de vous mener en bateau. Je... »

Mes doigts lui faisaient mal, mais c'était plus fort que moi.

« Je veux vous l'entendre dire, Mike. Vous avez eu tant d'autres femmes que je n'y croirai pas avant de vous l'avoir entendu dire. Dites-le, Mike, je vous en prie. »

Il y avait dans ses yeux une supplication désespérée. Je la sentais trembler contre moi et ce n'était pas parce que mes mains lui faisaient mal. Je savais que quelque chose était en train de se passer sur mon visage et je n'y pouvais rien. Les mots étaient coincés dans ma gorge.

Je secouai la tête pour tenter d'échapper à cet infernal martèlement qui s'amplifiait de seconde en seconde, je bégayai :

« Non... non ! Je ne peux pas, Velda, je ne peux pas ! »

Je comprenais ce qui m'arrivait. J'avais peur. Une peur atroce, qui transparaissait sur mon visage et dans ma façon de trébucher à travers le bureau pour aller m'affaler sur une chaise. Velda s'agenouilla devant moi. Ses mains me caressaient les cheveux et je sentais la plaisante odeur féminine de la pureté, de la propreté corporelle et morale, de cette beauté qui faisait partie d'elle et que j'avais si longtemps ignorée.

Elle me demanda ce qui s'était passé et je le lui dis. Ce n'était pas ce qu'elle croyait. C'était autre chose. Ses sanglots me rendirent ma voix et je haletai.

« Pas vous, Velda... J'ai cru aimer deux femmes avant vous. Je leur ai dit que je les aimais. Et elles sont mortes, toutes les deux... mais vous, je ne veux pas... je v... »

Ses mains étaient fermes et douces.

« Mike... rien ne m'arrivera, Mike...

— C'est inutile, Velda. Quand tout ça sera fini, peut-être, mais pas maintenant. Je ne peux pas m'empêcher de penser à ces femmes qui sont mortes... Bon Dieu, si je dois encore lever mon revolver sur une femme, je crois que je me laisserai tuer plutôt...

— Calmez-vous, Mike... pour moi... je vous en prie. »

Elle me versa un verre d'alcool et je l'avalai d'un trait, noyant la folie et la souffrance et la haine.

— « Merci, chérie, dis-je. Ça va aller, maintenant. »

Elle souriait, mais son visage était humide de larmes. Je séchai ses yeux avec mes lèvres et chuchotai :

« Quand tout ça sera fini, nous prendrons des vacances. Nous viderons le compte en banque et nous chercherons un coin sans meurtres et sans meurtriers... »

Elle me laissa fumer une cigarette tandis qu'elle allait se passer de l'eau fraîche sur le visage. Je restai là, trop anéanti pour penser à quoi que ce soit, essayant de retrouver le contrôle de nerfs trop souvent soumis à trop rude épreuve.

Velda revint au bout d'un moment, moulée dans son tailleur gris qui soulignait chacune de ses courbes. Elle avait les plus jolies jambes du monde et tout en elle était harmonieux et désirable. Je comprenais sans peine pourquoi Clyde brûlait de la posséder. Pourquoi diable avais-je refusé si longtemps de m'avouer que je la désirais plus qu'aucune autre femme ?...

Elle s'empara de ma cigarette et en tira quelques bouffées.

« J'irai voir Clyde ce soir, Mike. Je veux savoir quelles épées de Damoclès il suspend sur les têtes de gens si importants qu'ils peuvent faire et défaire tous les hauts fonctionnaires de la ville, les juges, et jusqu'aux gouverneurs. Quel genre de chantage peut-il bien employer contre ces gens-là ?

— Continuez, Velda.

— Il a des conférences avec ces hauts personnages. Ils lui téléphonent aux heures les plus indues. Ils ne lui demandent jamais rien. À chaque fois, ce sont eux qui apportent quelque chose. Quelque chose que Clyde accepte comme son dû. Je veux savoir par quels moyens il les fait chanter.

— Et vous croyez que ces moyens-là se trouvent dans l'appartement de Clyde ?

— Non. Clyde les garde... ici ! »

Elle se frappa le front.

« Mais il n'est pas assez malin pour les y garder... tout à fait !

— Méfiez-vous, Velda, méfiez-vous de ce type ! Il a le bras trop long, et il réussit à se garder les mains trop blanches pour être réellement naïf. Il...

— Je me méfierai, promit-elle. S'il va trop loin, je suivrai l'exemple d'Anton Lipsek : je l'injurierai en français.

— Vous ne comprenez pas le français !

— Clyde non plus. C'est ce qui le met en boule. Anton lui dit des choses en français et rit à s'en décrocher la mâchoire. Clyde devient rouge-brique, mais c'est tout ce qu'il fait. »

Il y avait là-dedans quelque chose d'anormal et je ne pus m'empêcher de le lui dire.

« Clyde n'est pas homme à se laisser mettre en double par un polichinelle comme Anton. C'est un miracle qu'il ne l'ait pas fait démolir par un de ses gars.

— Et pourtant, il ne l'a pas fait. Il encaissa le coup et rongea son frein. Anton le tient peut-être, d'une façon ou d'une autre.

— Ce sont des choses qui arrivent », acquiesçai-je.

Elle enfila son manteau et se planta devant le miroir. Mais c'était inutile ; la perfection ne peut s'améliorer. Je sus à nouveau ce que c'était que la jalousie et me détournai. Lorsqu'elle eut rectifié la bonne ordonnance de sa chevelure, elle se pencha vers moi et m'embrassa.

« Pourquoi ne restez-vous pas ici cette nuit, Mike ?

— Vous viendrez m'y rejoindre ? »

Elle rit. Un rire sensuel et un peu rauque que je ne lui connaissais pas.

« Oui, à condition que vous partiez lorsque j'arriverai ! Je viendrai sans doute très tard, mais ma vertu sera toujours intacte.

— Je l'espère bien !

— Bonne nuit, Mike.

— Bonsoir, Velda. »

Un dernier sourire. La porte se referma derrière elle. Si j'avais eu Clyde sous la main à ce moment-là, je l'aurais pressé jusqu'à ce que ses tripes se répandent sur le plancher. Même ma cigarette avait mauvais goût. Je téléphonai à Connie. Elle était absente. J'essayai Junon et allais raccrocher lorsqu'elle répondit enfin.

« Ici, Mike, Junon, lui dis-je. Je sais qu'il est très tard, mais je me demandais si vous étiez occupée.

— Non, Mike. Pas le moins du monde. Venez me voir si vous n'avez rien de mieux à faire. »

Rien de mieux à faire !

« Entendu, répliquai-je. J'arrive. »

Junon m'accueillit, souriante, sur le seuil de l'Olympe, vêtue d'une longue robe d'intérieur irisée, qui changeait de nuance au gré de ses moindres gestes. La radio jouait en sourdine, la table était préparée dans le salon, qu'éclairaient pour la circonstance une paire de hauts chandeliers. Les mets étaient délicieux, mais je n'en sentais guère le goût, parce que mes yeux ne pouvaient se détacher d'elle, que je

voyais manger et vivre en face de moi, dans cette robe diabolique qui riait et chatoyait sous la lueur dansante des bougies. Comme d'habitude, elle ne laissait voir que son visage et ses mains. De belles, longues mains éloquentes et gracieuses. Des mains de déesse.

Ensuite, nous passâmes dans la bibliothèque, où nous attendaient les cigarettes et les bouteilles du bar. Elle s'assit près de moi sur le divan et se renversa en arrière, la tête posée sur les coussins.

« Pourquoi n'êtes-vous pas revenu plus tôt, Mike ? murmura-t-elle.

— J'ai été très occupé, déesse. Il s'est passé des tas de choses, depuis notre dernière entrevue.

— Celle-ci, par exemple ? »

Son index effleura ma mâchoire endommagée.

« Par exemple, répétais-je. Mais je vous raconterai ça plus tard. Ce n'est pas un beau sujet de conversation.

— Très bien, Mike. »

Elle posa sa cigarette sur un cendrier et me prit par la main.

« Alors, dansons, voulez-vous ? »

Son corps était chaud et souple, la musique, insinuante et douce. Nous nous tenions assez loin l'un de l'autre pour pouvoir lire nos pensées dans les expressions fugitives qui se succédaient sur nos visages. À la fin, je n'y tins plus et tentai de l'attirer contre moi, mais son rire égrena une gamme et elle m'échappa d'une gracieuse pirouette qui enroula sa robe autour de ses chevilles.

L'orchestre attaqua une valse lente et Junon revint aussitôt vers moi ; mais je secouai la tête. J'en avais assez. Ce que je ressentais n'avait rien de commun avec le réflexe animal auquel j'étais habitué. Je ne comprenais pas ce qui se passait en moi, et je reculais devant l'inconnu.

Je la repoussai avec une certaine rudesse ; elle se laissa aller sur le divan et je combattis mon désir de l'y rejoindre jusqu'à ce que mon esprit m'appartienne à nouveau et que je puisse rire de mon propre trouble.

Elle assista à ma victoire et sourit doucement.

« Vous êtes encore plus fort que je le pensais, Mike, dit-elle. Vous êtes un homme, mais vous avez les instincts d'un fauve de la jungle. Rien n'arrive avant que vous l'ayez vous-même décidé, n'est-ce pas ? »

Je remplis un verre et le vidai d'un trait.

« Pas avant, soulignai-je.

— C'est peut-être ce que j'aime le plus en vous, Mike. »

Mon nom, dans sa bouche, avait une étrange sonorité.

« Moi aussi, ripostai-je. Ça m'évite bien des ennuis. »

Je m'assis en face d'elle, sur l'accoudoir du divan.

« Que savez-vous de moi, Junon ?

— Pas grand-chose, reconnut-elle. Mais j'ai déjà entendu parler de

vous. »

Elle choisit une longue cigarette parfumée, dans une boîte d'argent, et l'alluma.

« Pourquoi ?

— Je vais vous dire pourquoi je suis ce que je suis. Je suis détective, ou je l'étais, puisque ma licence et mon revolver m'ont été repris sous prétexte que j'étais avec Chester Wheeler lorsqu'il s'est servi de mon arme pour se suicider. Mais Chester Wheeler ne s'est pas suicidé. Il a été assassiné, de même qu'un nommé Rainey. Deux meurtres, et tout un tas de gens trop effrayés pour parler. Le type que vous connaissez sous le nom de Clyde est un ancien margoulin de petite envergure, du nom de Dinky Williams, et il est si grand, à présent, que personne ne peut porter la main sur lui, et que c'est lui qui dicte aux dictateurs.

« Et ce n'est pas fini. Quelqu'un veut ma peau au point d'essayer de me descendre dans la rue et de recommencer dans mon propre appartement. Entre-temps, ils ont essayé de me coller le meurtre de Rainey sur le dos et, si je n'avais pas été sérieusement épaulé, je serais actuellement en taule. Tout ça parce qu'un pauvre type nommé Chester Wheeler a été retrouvé mort dans une chambre d'hôtel. Joli, n'est-ce pas ? »

Je m'étais emballé. Il était impossible qu'elle comprît tout ça d'un seul coup.

« Mike... dit-elle, le visage perplexe.

— Oui, je reconnais que c'est compliqué, continuai-je d'un ton plus calme. Le meurtre est presque toujours compliqué. Tellement que je suis le seul à chercher un meurtrier, alors que tous les autres continuent d'appeler ça un suicide... excepté Rainey, bien entendu. Pour du beau travail, c'est du beau travail.

— C'est effroyable, Mike ! Je ne me doutais pas...

— Et ce n'est pas encore fini ! Pour l'instant, les morceaux se bousculent dans mon crâne, mais ils finiront bien par s'assembler. Je n'ai pas eu assez de sommeil et j'ai traversé trop d'épreuves, ces jours-ci, pour être capable de penser proprement. J'espérais goûter un instant de détente, auprès de vous... c'est plutôt raté ! »

Je souris.

« Je vous crois même fort capable de troubler mes rêves.

— Je l'espère fermement, dit-elle.

— Je, vais aller dormir quelque part, enchaînai-je. Longtemps. Et, quand je me réveillerai, j'assemblerai les morceaux et je m'offrirai un tueur de plus. Il est fort, le salaud... assez fort pour retourner le poignet de Wheeler, qui n'était pas une femmelette, et l'obliger à se faire sauter la cervelle. Assez fort pour m'attaquer dans ma propre piaule et presque avoir ma peau. Mais la prochaine fois, ce ne sera pas

pareil. Je serai prêt, et je lui tordrai le cou de mes propres mains.

— Vous reviendrez, lorsque tout sera fini, Mike ? »

Je mis mon chapeau et baissai les yeux vers elle.

« Je reviendrai, Junon, et vous danserez pour moi... Seule ! Je vous regarderai danser, et vous me montrerez comment on s'amuse, sur l'Olympe. Je commence à en avoir assez de n'être qu'un mortel.

— Je danserai pour vous, Mike, et vous aimerez l'Olympe. Il n'existe rien de comparable sur terre. Nous aurons une crête pour nous seuls et vous aurez envie d'y rester à jamais.

— Il faudrait une femme exceptionnelle pour me retenir longtemps quelque part. »

Sa langue humecta ses lèvres et ses yeux avouèrent son désir. Son corps se cambra, révélant les souples contours de sa silhouette.

« Moi, j'y parviendrais », dit-elle.

Son regard m'invitait, me défiait de revenir auprès d'elle, et de lui arracher cette maudite robe, pour voir enfin de quoi était faite la chair d'une déesse. Je fis un pas en avant et, pendant une seconde, elle dut croire que j'allais le faire, car ses yeux s'élargirent et ses épaules tressautèrent et ses prunelles reflétèrent, au-delà du désir, le recul instinctif de la femelle devant les attaques du mâle qu'elle a provoqué. Mais ce ne fut pas ce recul qui m'arrêta. Ce fut cette chose que je ne comprenais pas et qui était là, de nouveau, et rampait, glaciale, le long de ma colonne vertébrale.

Je lui dis bonsoir. Le regard qu'elle m'adressa redoubla mon malaise et je m'enfuis comme un voleur. Ma bagnole disparaissait à demi sous la neige. Je ne la conduisis pas plus loin que le premier hôtel, où j'hivernai pour la nuit.

CHAPITRE X

Je dormis d'un sommeil de mort, mais les morts, eux, ne dormaient pas. Je parlais en dormant et j'entendais ma propre voix dans le silence. La voix posait des questions, exigeait des réponses qui ne venaient pas et dont l'absence me mettait en rage. Des visages défilaient devant mes yeux en une infernale procession, charriant avec leur rire ce martèlement diabolique qui s'amplifiait, s'amplifiait, s'amplifiait, s'efforçant de repousser ma raison jusqu'au fin fond de mon cerveau, d'où elle ne reviendrait jamais plus. Ma voix leur criait d'arrêter, mais s'engloutissait dans le chœur démoniaque des rires. Et toujours ces visages. Toujours ce visage aux cheveux d'or qui riait et commandait aux infâmes tambours de battre, de marteler, de marteler le rythme sur lequel défilait la procession des morts. Et ma voix qui tentait de crier n'était plus qu'un chuchotement rauque :

« Charlotte... Je te tuerai une seconde fois, s'il le faut... Charlotte... Charlotte-la-Tueuse... » Et soudain apparut un autre visage, un visage aux cheveux de jais, noirs comme une nuit sans lune. Un visage à la beauté pure, au regard si direct qu'il pouvait même défier les morts, qu'il ordonna aux morts et aux tambours de disparaître et qu'ils disparurent. Et j'entendis ma voix qui disait :

« Velda, Dieu merci ! Velda, Velda, Velda... » Je m'éveillai. Ma montre était arrêtée, mais l'obscurité régnait dans la chambre. Je jetai un coup d'œil au-dehors. Le ciel était noir. Je décrochai le téléphone et demandai l'heure à la standardiste.

« Neuf heures moins cinq, monsieur », répondit-elle après une courte pause.

Neuf heures moins cinq ! Il ne me fallut pas plus de dix minutes pour m'habiller et descendre au restaurant, où je pris un rapide, mais substantiel repas. Ceci fait, je courus au téléphone et appelai Velda. Ma main tremblait autour du récepteur.

« Allô, fillette, ici, Mike.

— Oh ! Mike... Où étiez-vous passé ? Je ne vivais plus...

— Je dormais, mon chou. J'avais dit aux employés de l'hôtel de ne pas me réveiller avant que je le fasse moi-même et je suis sorti de mes cauchemars à neuf heures moins cinq ! Comment s'est passé votre soirée avec Clyde ? Avez-vous appris quelque chose ? »

Elle étouffa un sanglot et mes mains esquissèrent un geste d'étranglement. Clyde n'avait plus que très peu de temps à vivre.

« J'ai... je me suis appliquée à exacerber son désir, Mike, et... j'ai bien failli le regretter. Si je n'avais pas réussi à le soûler... je ne sais pas comment ça se serait terminé... mais je l'ai fait attendre. Il était complètement soûl et il s'est vanté de pouvoir diriger la ville à sa guise. Il a dit des choses qui étaient destinées à m'impressionner, et qui m'ont réellement impressionnée, Mike. Il fait chanter les plus grands personnages de la ville. Il les tient sous sa coupe et tout ça a quelque chose à voir avec *l'Auberge du Bowery*.

— Savez-vous de quoi il s'agit ?

— Pas encore, Mike. Il pense... que je suis pour lui la partenaire idéale. Il a dit qu'il me dirait tout si... si je... oh ! Mike, que faut-il que je fasse ? Je hais cet homme et je ne sais que faire.

— L'enfant de salaud...

— Mike... il m'a donné la clef de son appartement. Je dois l'y rejoindre ce soir. Il va tout me dire alors, et faire des arrangements pour me prendre avec lui. Il me désire, Mike. »

Une bande de rats me rongait les tripes.

« Bouclez-la, nom de Dieu ! Je vous défends de sortir de chez vous ce soir ! »

Je l'entendis sangloter à nouveau et faillis arracher le téléphone du mur. Le martèlement recommençait dans ma tête, de plus en plus vite, de plus en plus fort.

« Il faut que j'y aille, Mike, il le faut !

— NON !

— Mike... je vous en prie, n'essayez pas de m'arrêter. Ça n'a rien de commun avec... ce que vous avez fait vous-même. Je ne risque pas ma vie... J'irai chez lui ce soir, à minuit, Mike, et alors, nous saurons. Ça ne sera pas bien long, ensuite. »

Je me remis à hurler dans le téléphone, mais, déjà, elle avait raccroché. Inutile d'essayer de l'arrêter. Elle savait que je pourrais le tenter et ne serait plus chez elle lorsque j'arriverais.

Minuit. Je disposais de trois heures.

C'était beaucoup moins drôle à présent.

J'appelai Pat. Il n'était pas chez lui. J'essayai son bureau, l'y trouvai, et lui dis que c'était moi sans prononcer mon nom ; il coupa court en me disant qu'il m'attendrait dans dix minutes au bar habituel et raccrocha aussitôt. Je restai cloué sur place à regarder stupidement l'appareil.

Lorsque je m'arrêtai devant le petit bar où nous nous étions retrouvés maintes fois dans le passé, Pat ne me laissa pas le temps de mettre pied à terre. Avant que j'aie bien compris ce qui m'arrivait, il était assis près de moi, dans ma bagnole, et me faisait signe de démarrer.

« On a écouté notre conversation, m'expliqua-t-il, et il se peut que

je sois suivi.

— Les gars du district attorney ?

— Ouais. Et ils sont dans leur droit. Le district attorney s'est déniché un autre témoin pour remplacer ceux qu'il a perdus. C'est un habitant de Glenwood, qui jouit d'une excellente réputation, et qui déchire les tickets à l'entrée du *Ring* pour se faire un petit rapport supplémentaire. Il t'a reconnu parmi plusieurs photos. Il est prêt à déposer sous la foi du serment que tu étais là-bas ce soir-là ; le district attorney a lancé un nouveau mandat d'arrêt contre toi et, si ça continue à ce train, je ne vais pas tarder à être inculpé de faux témoignage. »

Nous débouchions dans Broadway.

« Où allons-nous ? murmurai-je.

— Au pont de Brooklyn. Une fille vient d'y faire le grand saut et il faut que j'aille voir ça moi-même. Ordre du district attorney par le truchement d'autorités supérieures. Il essaie de me mener la vie dure en m'envoyant à droite et à gauche et s'apprête à me tomber sur le râble lorsque ses hommes auront reconstitué mon véritable emploi du temps au cours de cette soirée que je suis censé avoir passée en ta compagnie.

— Ils nous fourreront peut-être dans la même cellule.

— Oh ! la ferme !

— À moins que tu veuilles tenir mon épicerie, pendant que je serai en taule ?

— Vas-tu la boucler, oui ou non ? Je voudrais bien savoir ce qui te rend aussi spirituel ! »

Je souris, sans desserrer les mâchoires.

« Je vais bientôt m'offrir un tueur, fiston. C'est ça qui me rend aussi joyeux. »

Pat ne répondit pas. Les yeux fixes, il regardait droit devant soi. Lorsque nous arrivâmes au pont de Brooklyn, une ambulance et un car de police nous avaient précédés sur le quai. Pat me dit de l'attendre dans ma voiture et je lui promis d'être bien sage, mais, dès que je me retrouvai seul, je me remis à penser à Clyde et à consulter ma montre toutes les deux minutes et, malgré le risque que je pouvais courir, finis par prendre le parti de rejoindre le groupe de silhouettes agglomérées au bord du quai. L'ambulance venait de repartir, cédant la place au fourgon de la morgue. Pat était penché vers le corps, et le faisceau lumineux d'une torche électrique éclairait en plein le visage de la morte.

Au bout de quelques secondes, Pat se redressa et tendis à l'un des flics une feuille de papier qu'il venait d'extraire d'une des poches de la noyée.

« Il m'a quittée », lut le flic à haute voix. C'est tout, capitaine. Pas

de signature, pas de nom. C'est tout ce qu'il y a d'écrit. »

Pat acquiesça, et mes yeux retournèrent au visage de la morte. Les croque-morts l'empoignèrent et la déposèrent dans un panier d'osier. Pat leur dit de la classer parmi les « non-identifiés » jusqu'à ce qu'ils en aient découvert davantage. Je jetai un dernier coup d'œil au visage de la morte.

Le fourgon s'éloigna et l'attroupement commença à se disperser. Je me dirigeai lentement vers ma voiture. Ce visage... pâle au point de paraître diaphane... lèvres entrouvertes, paupières closes... Je m'adossai à une palissade, regardant la nuit, écoutant la voix cacophonique de la cité. Je pensais toujours à ce visage...

Un taxi s'arrêta pile à une courte distance et je me rencognai dans l'ombre. Mais le petit gros qui courut en gesticulant vers les flics n'était pas un fonctionnaire de la police et parlait un anglais guttural. Derrière lui reflua la foule excitée. Je la suivis sans me hâter, et, par-dessus les têtes, entendis la voix de Pat dire à l'homme de se calmer et de commencer par le commencement.

« Je suis capitaine, voyez-vous, dit l'homme. Du train de chalands, je suis capitaine. Nous passons il y a deux heures sous le pont et tout est si tranquille que je m'assois sur la dunette et je regarde le ciel. Toujours, je regarde le pont avec les jumelles en passant par-dessous.

Je vois les automobiles et j'admire beaucoup le décor.

« Je la vois, alors, vous comprenez ? Elle est en lutte avec un homme qui a la main sur sa bouche et elle ne peut pas crier. Je vois, mais je peux rien faire, parce que nous avons rien sur le bateau pour appeler, excepté le porte-voix. Et tout arrive si vite. Il la soulève et hop ! la voilà dans le fleuve. D'abord, je crois qu'elle tombe sur le dernier chaland du train et j'appelle vite, mais non. Et il faut que j'attende si longtemps pour débarquer, et alors, j'appelle la police.

« Le policier, il me dit de venir ici. La jeune fille, elle, a déjà été repêchée. Voilà ce que je suis venu dire, vous comprenez ?

— Je comprends parfaitement, dit Pat. Pourriez-vous identifier l'homme qui l'a jetée pardessus bord ?

— Vous voulez dire, je pourrais le reconnaître et dire, c'est lui, oh ! non. Il a un manteau et un chapeau, mais il fait trop noir pour voir sa figure, même avec les jumelles.

— Prenez son nom et son adresse, ordonna Pat à l'un des flics présents. Nous aurons besoin de sa déposition. »

Mais il n'eut pas besoin de demander deux fois s'il y avait d'autres témoins dans l'assistance pour que la foule se débande et que chacun se souvienne brusquement d'un rendez-vous urgent. Pat prit son air sarcastique, jura entre ses dents et se dirigea vers ma voiture, où j'étais supposé l'attendre. J'y arrivai en même temps que lui.

« Je croyais que je t'avais dit de rester dans ta bagnole. Tous ces

flics t'ont sur leur liste.

— Et alors ? Il y a des tas de gens qui m'ont sur leur liste, en ce moment. Que penses-tu de cette histoire ?

— Affaire passionnelle, probablement. Elle avait deux côtes et le cou brisés. Elle était morte avant de toucher l'eau.

— Et les trois mots d'adieu. Est-ce son amant qui les lui a fourrés dans la poche avant de la virer par-dessus bord ?

— Tu as toujours une oreille qui traîne, hein ? Oui, c'est ce qui a dû se produire. Ils ne devaient pas être d'accord, il l'a invitée à faire une promenade, et il s'est gentiment débarrassé d'elle.

— Il doit être costaud pour l'avoir arrangée comme ça, hein ? »

Pat fit un signe affirmatif. Nous nous installâmes dans ma bagnole et je continuai :

« Il fallait qu'il le soit pour lui casser le cou et une paire de côtes. Je suis pas précisément un avorton, mais je sais ce que c'est que de tomber sur un de ces salauds. »

Je me tournai vers lui, attendant paisiblement sa réaction.

« Eh ! minute, papillon, sursauta-t-il, incrédule. Nous parlons de deux choses différentes. N'essaie pas encore de m'embrouiller avec tes insinuations...

— Tu sais qui était cette fille. Pat ? coupai-je.

— Non. Nous n'avons pas retrouvé son sac à main. Mais nous l'identifierons par ses vêtements.

— Ce sera long.

— Tu connais un meilleur moyen ?

— Ouais », bâillai-je.

Je tirai de ma poche intérieure une enveloppe pleine de photos. Pat leva le bras et donna de la lumière. Lorsqu'il me rendit la photo que je venais de lui remettre, il avait l'air complètement écoeuré.

« Elle s'appelait Jean Trotter, Pat. Elle était modèle à l'agence Anton Lipsek, qu'elle a quittée subitement, voici quelques jours, pour se marier. »

Je crus qu'il n'épuiserait jamais sa réserve de jurons. Il déplia les autres photos dans sa main, comme des cartes à jouer, et ses yeux lançaient des flammes.

« Des photos, des photos, des photos, s'emporta-t-il. Nom de Dieu, Mike, qu'est-ce qui nous pend encore au nez ? Sais-tu ce que c'était que ces débris que tu m'as rapportés de chez Emil Perry ? »

Je secouai la tête.

« Des photos, explosa-t-il. Des débris de photos, beaucoup trop calcinés pour qu'on puisse y voir quoi que ce soit ! »

Le volant de matière plastique se courba entre mes mains et je démarrai comme un fou furieux. Pat avait repris la photo de Jean Trotter et l'examinait à la lueur du tableau de bord. Sa

respiration faisait autant de bruit qu'un soufflet de forge.

« Nous allons pouvoir travailler au grand jour, maintenant ! Je vais lancer officiellement toute la Brigade sur l'affaire, s'il le faut. Donne-moi une semaine et nous aurons ce tueur devant...

— Une semaine ! Des clous ! Tout ce que nous avons, c'est deux heures ! Est-ce qu'il est sorti quelque chose du brin d'étoffe que je t'ai donné ?

— Oui et non. Nous avons trouvé le magasin qui a vendu le costume... il y a plus d'un an. Le type se souvient du costume – un très beau costume – mais non de celui qui l'a acheté. Le client l'a payé comptant, en espèces, et c'est tout ce que le gars se rappelle. Notre tueur n'est pas un imbécile.

— On finira tout de même par l'avoir.

Je déposai Pat devant les bureaux de l'état civil. Il n'aurait aucun mal, avec son insigne, à se faire remettre une copie du certificat de mariage de Jean Trotter. Il fallait que nous sachions avec qui elle s'était mariée et que nous retrouvions son époux. Pat avait conservé la photo de la jeune femme. Elle pourrait lui servir à rafraîchir certaines mémoires, en cas de nécessité.

« Qu'est-ce que tu vas faire, pendant ce temps-là ? s'informa-t-il.

Je vais tâcher de me renseigner, d'un autre côté. Et ensuite... »

Je consultai ma montre.

« J'irai interrompre une scène de séduction avant même qu'elle ait commencé. »

Je laissai Pat fort perplexe sur le trottoir, m'arrêtai au premier drugstore et téléphonai à Junon. Elle était absente. J'appelai Connie. Elle était chez elle. Je raccrochai sans lui fournir la moindre explication et parvins à son domicile en un temps record, laissant derrière moi tout un chapelet de conducteurs enragés. Un type ouvrait la porte de la rue lorsque je sautai de ma voiture et je n'eus pas besoin de sonner. La porte de Connie n'était pas fermée à clef et, lorsqu'elle m'entendit manœuvrer la poignée, elle me cria qu'elle était dans sa chambre. Je traversai le hall et le salon obscurs et pénétrai dans la dernière pièce, dont la porte était entrebâillée. Connie était allongée dans son lit, couverte jusqu'au cou, et lisait un roman policier. Son sourire disparut lorsqu'elle vit mon visage. Il était inutile de lui dire que quelque chose de grave venait d'arriver.

« Assieds-toi près de moi et dis-moi ce qui t'amène, Mike », murmura-t-elle.

Je m'assis sur le bord de son lit, et ses doigts se refermèrent sur les miens.

« De quoi s'agit-il, Mike ?

— Jean Trotter... elle a été assassinée ce soir. Quelqu'un l'a tuée et jetée dans le fleuve. Encore un meurtre qui devait passer pour un

suicide, mais il y a eu un témoin.

— Mike... ce n'est pas possible.

— Si.

— Mon Dieu, quand tout cela finira-t-il, Mike ? Pauvre Jean...

— Cela finira quand nous tiendrons le tueur et pas avant. Que sais-tu à son sujet, Connie ? Qui est ce type qu'elle a épousé ?

— C'était une brave gosse, mais je ne la connaissais pas beaucoup. Nous ne faisons pas le même genre de travail... et j'ignore avec qui elle a bien pu se marier.

— Qui fréquentait-elle ? Avec qui sortait-elle ? Réfléchis, Connie, tu dois savoir quelque chose...

— Non... je... eh bien, quand elle est arrivée à l'agence, elle était fiancée à un cadet de West Point, et puis, ç'a cassé, je ne sais pas pourquoi elle a broyé du noir pendant un bon moment, Junon l'a obligée à prendre des vacances, et, quand elle est revenue, elle semblait avoir récupéré... bien qu'elle ait adopté, envers les hommes, une attitude de profonde indifférence... Je sais qu'elle avait des bijoux de prix et, pendant un moment, on a chuchoté, au bureau, qu'elle était entretenue par un étudiant plein aux as, mais j'ignore si c'était vrai. En fait, j'ai été très surprise lorsqu'elle a lâché l'agence pour se marier... »

Je me frottai la tête, essayant de tirer quelque chose de tout ce néant.

« Réfléchis encore, Connie... Est-ce bien tout ce que tu sais sur elle ? Tu ne sais pas de quelle ville ou de quel État elle était originaire ? qui étaient ses parents ?... »

— Attends...

— Oui... Quoi ? Dis vite ! »

Elle fronça les sourcils et s'agita sous ses couvertures.

« Je me souviens de quelque chose. Jean Trotter n'était pas son vrai nom. Elle avait un nom à coucher dehors, un nom polonais qu'elle a fait changer lorsqu'elle est devenue modèle. Elle l'a fait changer... je veux dire, légalement. J'ai découpé l'annonce dans le journal, à l'époque. Tu vas trouver ça dans la commode, là, dans un vieux portefeuille, avec d'autres articles concernant les collègues... »

Je commençai à bouleverser le contenu du tiroir indiqué et ne trouvai rien.

« Bon Dieu, Connie, viens le chercher toi-même, m'impatientai-je.

— Je ne peux pas », gloussa-t-elle en riant nerveusement.

Je ricanai et me mis à jeter sa lingerie sur le plancher jusqu'à ce qu'elle poussât un cri aigu et accourût à la rescousse. Je comprenais, maintenant, pourquoi elle ne voulait pas sortir de son lit. Elle n'avait pas un fil sur le corps.

Elle trouva du premier coup le vieux portefeuille et me le tendit.

« Tu pourrais au moins avoir la décence de fermer les yeux.

— Pourquoi ? C'est dans ce costume que je te préfère.

— Alors, prouve-le-moi ! »

J'ouvris le portefeuille, mais mes yeux ne tenaient pas en place.

« Pour l'amour de Dieu, enfile quelque chose, veux-tu ? »

Elle me tira la langue, pivota majestueusement sur elle-même, fouilla dans sa garde-robe et endossa son manteau de fourrure.

« Ça t'apprendra ! » dit-elle.

Puis elle s'assit sur une chaise basse et croisa ostensiblement les jambes avec une mimique qui disait clairement : « Regarde et sois tenté, petit joueur, tu as laissé passer ta chance. »

Mais, lorsque je recommençai à feuilleter le contenu du vieux portefeuille, elle laissa négligemment s'écarter les bords de son manteau, et je dus lui tourner le dos pour pouvoir continuer mes recherches. Elle éclata de rire et je fis chorus, car j'avais trouvé l'article qui parlait de Jean Trotter.

Elle s'était appelée Julia Travesky. Par ordre de la cour, elle s'appelait désormais Jean Trotter. Son adresse était celle d'une petite pension pour dames seules sise dans un quartier chic. J'empochai la coupure de journal et rejetai le vieux portefeuille dans le tiroir de la commode.

« C'est toujours mieux que rien, commentai-je. Les documents officiels nous apprendront le reste.

— Que cherches-tu exactement, Mike ?

— Tout ce qui pourra me dire pourquoi il était nécessaire de la tuer.

— J'étais en train de me demander si...

— Oui ?

— Il y a des dossiers, au bureau. Quand une fille pose sa candidature à l'agence, il faut qu'elle fournisse tout son *curriculum vitæ*, et des photos de son travail passé, et toutes les coupures de presse dont elle dispose. Celles de Jean y sont peut-être encore. »

Je sifflai entre mes dents.

« Un bon point pour toi, Connie. J'ai téléphoné à Junon, avant de monter chez toi, mais elle n'était pas là. Quel est le numéro d'Anton ? »

Connie s'esclaffa et laissa son manteau s'ouvrir davantage.

« Le vieil ivrogne est probablement encore en train de cuver la cuite qu'il s'est infligée hier soir. Lui et Marion Lester tenaient à peine debout lorsqu'ils sont partis avec les autres pour aller finir la nuit chez Anton. Ni l'un ni l'autre ne sont venus travailler ce matin, Junon n'a rien dit, mais elle était en boule.

— Bon sang de nom d'un chien ! Qui d'autre possède une clef de l'agence ?

— Oh ! si ce n'est que pour ça, moi, je peux entrer. Je suis bien avec le portier. J'avais oublié mon portefeuille au studio, une fois, et il m'a confié son passe-partout. »

Les aiguilles de ma montre tournaient plus vite que de raison. Un rat recommençait à me ronger les tripes.

« Rends-moi un service, Connie. Va là-bas, vois si tu peux trouver le dossier de Jean Trotter, prends-le et reviens en vitesse. J'ai autre chose à faire entre-temps et tu ne peux savoir à quel point tu me rendrais service.

— Non, bouda-t-elle.

— Bon Dieu, Connie, réfléchis un peu. Je viens de te dire que...

— Viens avec moi.

— Je n'en ai pas le temps. »

Elle sourit, se leva, et, avec autant de naturel que si elle avait eu par-dessous une robe du soir, écarta les pans de son manteau et planta ses deux poings sur ses hanches.

De ma vie, je n'avais jamais rien vu d'aussi attirant.

« Viens avec moi, insista-t-elle, et, ensuite, nous rentrerons ensemble. »

Je lui fis signe d'approcher et pressai son buste nu contre moi jusqu'à ce que sa bouche s'entrouvrît. Alors je l'embrassai pour de bon et, lorsque je la lâchai, son souffle était court et ses prunelles vagues.

« Maintenant, fais ce que je t'ai dit de faire, ou gare, grondai-je.

— Tu me dégoûtes, Mike. Tu es une grosse brute, tout comme mes frères, et je t'aime dix fois plus qu'eux. »

Je me penchai vers elle pour l'embrasser une seconde fois, mais elle prévint mon geste, se débarrassa prestement de son manteau et colla son corps au mien, m'incendiant de sa nudité. Ce n'était pas facile de la repousser, parce que je ne trouvais sous mes doigts que de la peau nue, mais cette scène à laquelle je participais me rappelait douloureusement une autre scène, inverse en quelque sorte, qui se jouerait tout à l'heure dans l'appartement de Clyde. J'imaginai Velda résistant aux mains impatientes qui voudraient la dévêtir et se demandant avec angoisse s'il lui faudrait vraiment aller jusqu'au bout pour apprendre ces choses importantes qui me sauveraient et consommeraient la perte de nos adversaires.

Cette pensée me catapulta hors de l'appartement et jusqu'à la plus proche cabine téléphonique, où j'introduisis ma pièce de cinq cents dans la fente de l'appareil sans même entendre les protestations du propriétaire de la boutique, que j'avais bousculé pour entrer au moment où il allait fermer sa porte.

« Peut-être est-il encore temps, pensais-je. Dieu, faites qu'il soit encore temps, accordez-moi les quelques minutes, les quelques fractions d'éternité qui rendront son sens à la vie. » Je composai le

numéro de Velda et le téléphone sonna longtemps avant qu'elle se décidât à répondre. Mais, finalement, elle répondit et mon cœur bondit d'allégresse, bien qu'elle voulût raccrocher dès qu'elle entendit ma voix.

« Je suis loin de chez vous, Velda, hurlai-je désespérément, n'ayez pas peur que je tente de vous retenir. Écoutez-moi, Velda. N'allez pas chez lui ce soir. C'est inutile, à présent. Nous touchons au bout de cette affaire... »

La voix de Velda était douce, mais ferme. Si implacablement ferme que je l'aurais frappée de bon cœur, si je l'avais eue sous la main.

« Non, Mike, disait-elle, n'essayez pas de m'arrêter. Je sais que vous allez inventer toutes les excuses possibles, mais c'est inutile. Vous ne m'avez jamais laissée courir aucun véritable danger auparavant et, cette fois, c'est plus important que jamais. Au revoir, Mike... »

— Velda, écoutez-moi... Je ne vous raconte pas d'histoires. L'une des filles de l'agence a été assassinée ce soir. Elle s'appelait Jean Trotter... de son vrai nom Julia Travesky. Le tueur l'a eue, Velda, et...

— Qui avez-vous dit ?

— Jean Trotter... Julia Travesky.

— Mike... c'est le nom de la jeune fille que Chester Wheeler a rencontrée à New York. Celle qui était une ancienne condisciple de sa fille. Rappelez-vous, je vous ai dit qu'il l'avait écrit à sa femme, lorsque je suis revenue de Columbus.

— Quoi ? »

Ma gorge était sèche et contractée. Je ne parlais plus qu'au prix d'efforts surhumains.

« Velda, pour l'amour de Dieu, n'allez pas là-bas... Attendez... attendez-moi... »

— Non.

— Velda...

— J'ai dit non, Mike. La police est venue, ce soir. Vous êtes recherché pour meurtre. »

J'essayai de parler et n'y parvins pas.

« S'ils vous trouvent, vous n'aurez plus aucune chance. Vous serez coffré, et je ne le supporterai pas.

— Je sais tout cela, Velda. J'ai vu Pat ce soir. Il me l'a dit. Que voulez-vous que je fasse, que je vous supplie à genoux ?... »

— Mike...

La fermeté, Bon Dieu, la fermeté maudite de sa voix ! Elle s'imaginait que je voulais la protéger à tout prix et irait de l'avant, quoi que je puisse dire ! Arrêtez-la, Bon Dieu, puisque je ne peux pas la convaincre...

« Inutile de venir jusqu'ici, Mike, disait-elle. Je serai partie, et la

police surveille la maison. Ayez confiance en moi, Mike. Ne rendez pas les choses encore plus difficiles... »

J'ouvris la bouche. Trop tard, elle avait raccroché. Comme ça, d'un seul coup. Elle avait raccroché, Bon Dieu, et j'étais là, dans une cabine d'un mètre carré, en face d'un appareil désormais inutile. Je raccrochai violemment le récepteur et passai en courant devant le type qui attendait dans sa boutique, la main sur le commutateur, prêt à éteindre la dernière ampoule. Rideau ! Rideau pour moi aussi. Je bondis dans ma voiture. Pat m'avait demandé une semaine. Je disposais de quelques heures. Maintenant, c'étaient les minutes qui comptaient, alors que tout commençait à se tenir.

Jean Trotter... C'était elle que Wheeler avait rencontrée au banquet. C'était elle qui était partie avec lui. Mais Jean avait quitté l'agence juste au bon moment, pour se marier ! Et Marion Lester m'avait dit que c'était avec elle que Wheeler était sorti. Et Marion Lester était très intime avec Anton Lipsek.

Il fallait que j'aie un petit entretien avec Marion Lester. Je voulais savoir pour quelle raison elle avait menti et qui lui avait ordonné de mentir. Je lui poserais la question poliment, d'abord, et, si elle refusait de me répondre, je lui parlerais un peu du pays, jusqu'à ce qu'elle soit contente de se mettre à table, de crier le nom de celui qui l'avait poussée à me jouer cette comédie et que je cherchais pour lui régler son compte.

CHAPITRE XI

J'essayai d'avoir Pat au téléphone. J'essayai jusqu'à ce que je ne trouve plus d'endroit vraisemblable où téléphoner. Il était en train de courir après un nom qui n'avait plus aucune importance, et je ne pouvais lui mettre la main dessus au moment où j'avais le plus besoin de lui. Partout, je leur dis de lui dire de rester chez lui ou à son bureau jusqu'à ce que je le rappelle et tous me promirent de lui transmettre mon message dès qu'ils le verraient. Un ruisseau de sueur froide me coulait le long du dos lorsque je raccrochai.

La neige tombait de nouveau. Splendide ! Magnifique ! Encore de précieuses minutes, de précieux instants de gaspillés. Je consultai ma montre, égrenai quelques jurons de plus, regagnai ma bagnole en courant et démarrai comme une brute. Wheeler et Jean Trotter. Tous deux avaient été assassinés pour la même raison. Pour QUELLE raison ? Parce qu'il avait reconnu en elle une camarade d'enfance de sa fille ? Savait-il quelque chose au sujet de Jean qui rendait sa disparition nécessaire ?

Il y avait du chantage derrière tout ça. Un chantage pernicieux, assez puissant pour terroriser Emil Perry et tout un tas d'autres gros pontes... Des photographies. Des photographies brûlées. Des modèles. Un photographe nommé Anton Lipsek. Un dur nommé Rainey. Un gangster à la coule nommé Clyde. Tout ça s'enchaînait à merveille.

J'éclatai de rire et me promis une fois de plus la peau du tueur. Attendez que j'aie une ombre de preuve et le district attorney, les flics et tous les autres pourraient aller au diable. Je serais à couvert et je leur donnerais mes bottes à lécher. Au district attorney, particulièrement.

Je dus garer ma voiture à une certaine distance de l'hôtel *Chadwick* et revenir sur mes pas. J'avais remonté le col de mon pardessus, comme tout le monde, et croisai un flic sans même y prendre garde. Il avait mon signalement dans sa poche et m'avait peut-être déjà vu, mais il était sûrement fort loin de penser à moi.

La taulière du *Chadwick* me reçut avec le sourire.

« Je vous ai déjà vu, fiston, dit-elle en réponse à ma question. Sûr, allez-y. Je l'ai vue arriver et je l'ai pas vue ressortir. Elle doit être là. »

Je retrouvai facilement la chambre de Marion et frappai deux fois. Personne ne répondit, mais il y avait de la lumière sous la porte. La fille était peut-être dans son bain. Je collai mon oreille au battant,

mais n'entendis aucun bruit d'eau.

Je frappai une troisième fois. Plus fort.

Pas de réponse.

Je tournai la poignée et la porte s'ouvrit. Marion Lester n'était pas dans son bain. Elle gisait sur le plancher, aussi morte qu'il est possible de l'être. Je repoussai doucement le battant et mis un genou en terre auprès d'elle.

« Nom de Dieu ! » jurai-je à mi-voix.

Elle portait un pyjama de satin rouge, et il eût été facile de la croire endormie... à condition d'admettre pour normal l'angle bizarre de son cou. Il avait été brisé avec tant de force que la vertèbre désarticulée saillait sous sa peau. Sa pomme d'Adam portait l'empreinte des doigts de l'assassin, et le cadavre était raide et froid.

Le tueur avait des mains puissantes et savait s'en servir.

Je décrochai le téléphone et demandai à la sorcière du rez-de-chaussée vers quelle heure elle avait vu rentrer Miss Lester.

« Ben, ce matin, glapit-elle. Elle était blindée à double zéro et c'était à peine si l'escalier était assez large pour elle. Pourquoi, elle est pas là ? »

— Si, et elle risque d'y rester longtemps si on ne s'occupe pas d'elle. Elle est morte. Vous feriez mieux de monter en vitesse. »

La femme poussa un beuglement et quitta son poste sans même se donner la peine de raccrocher le récepteur. J'entendis protester l'escalier, la porte s'ouvrit, elle entra, vit ce qu'il y avait à voir, blêmit, rougit, et s'affala sur une chaise en gémissant :

« Seigneur ! C'est-y vous qui avez fait ça ? »

— Ne dites pas de sottises. Elle est morte depuis plusieurs heures. Et je veux savoir qui est monté chez elle, aujourd'hui. Qui est venu lui rendre visite ? Qui a demandé après elle au bureau ? Réfléchissez. Vous devez le savoir. Vous avez été là toute la journée. »

Elle continua de gémir et ne répondit pas. Je la secouai jusqu'à ce que ses dents s'entrechoquent et répétais ma question.

« Oh ! Seigneur ! recommença-t-elle. Ils vont fermer la maison. Je vais perdre mon gagne-pain... »

Je lui empoignai la tête à deux mains et l'obligeai à me regarder.

« Écoutez. Ce n'est pas la première. Le type qui l'a tuée a déjà assassiné deux autres personnes et il en tuera d'autres encore si on ne lui met pas le grappin dessus. Est-ce que vous comprenez ce que je vous dis ? »

Elle acquiesça, les yeux pleins de terreur.

« O. K. ! Qui est monté chez elle aujourd'hui ? »

— Personne.

— Il a bien fallu que quelqu'un monte chez elle pour l'arranger comme ça !

— Mon Dieu... oui... je... écoutez : je sais pas qui a pu monter chez elle. Y a des tas de gens qui entrent et qui ressortent toute la journée et...

— Et vous ne les remarquez pas ?

— Non.

— Pourquoi ?

— C'est... c'est pas mes oignons.

— Autrement dit, vous tenez un bordel. Cette boîte n'est rien de plus qu'un bordel ! »

La terreur s'atténua dans ses yeux, cédant la place à une sincère indignation.

« Je suis pas une mère maquerelle, fiston. Ici, les locataires font ce qu'elles veulent et je leur pose pas de questions, mais je suis pas une mère maquerelle.

— Savez-vous ce qui va se passer ? lui dis-je. Dans dix minutes, la boîte grouillera de flics. Inutile d'essayer de filer parce qu'ils vous rattraperont toujours. Quand ils découvriront ce qui se passe ici – et ils le découvriront, soyez-en sûre – vous serez dans le pétrin, et pas pour un peu ! Maintenant, y a deux choses que vous pouvez faire : ou bien réfléchir un peu et voir ce que vous allez leur raconter, ou bien leur dire ce que vous venez de me dire et voir ce qu'ils auront à vous raconter. Alors ? »

Elle me regarda droit dans les yeux et ce qu'elle me répondit était la vérité vraie du bon Dieu.

« Fiston, dit-elle, que je crève à l'instant si je sais quelque chose. Je sais pas qui est monté la voir aujourd'hui. Ça a pas arrêté de monter et de descendre depuis midi et j'ai lu presque tout le temps.

— O. K. ! lady, soupirai-je. Y a-t-il quelqu'un ici qui puisse me renseigner ?

— Malheureusement non. Le ménage est fait le matin de bonne heure dans les couloirs et l'escalier et chaque locataire s'occupe de sa propre piaule. Tous ceux qui habitent ici sont des locataires permanents. Aucune chambre n'est louée à la nuit.

— Pas de garçons, pas d'employés ?

— Non. À quoi qu'on les emploierait ? »

Je regardai les restes de Marion Lester et faillis vomir. Personne ne savait rien. Personne n'avait vu le tueur. Ceux qui savaient quelque chose tombaient comme des mouches. A part moi. J'avais eu de la veine de m'en tirer. Il avait d'abord essayé de me descendre. Fiasco. Il avait essayé de me faire griller pour un meurtre. Fiasco. Puis il avait essayé de m'avoir chez moi et raté son coup une troisième fois. Mais je n'avais pas le temps d'attendre sa quatrième attaque.

« Descendez et demandez-moi la police, dis-je à la femme. Je vais les appeler d'ici, mais je ne serai pas là quand ils arriveront. Vous

n'aurez qu'à leur répéter ce que vous m'avez dit. Allez, filez ! »

Elle obéit, écrasée par le poids de la calamité qui venait de s'abattre sur elle. Je décrochai le récepteur et attendis. Lorsqu'elle m'eut passé la communication, je demandai la Brigade criminelle et dis au sergent de service : « Ici, Mike Hammer. Je suis à l'hôtel *Chadwick* avec une femme assassinée. Non, ce n'est pas moi qui l'ai occie, elle est morte depuis plusieurs heures, mais je viens juste de la découvrir. Le mieux que vous ayez à faire est d'en informer le district attorney en ayant bien soin de prononcer mon nom. Dites-lui que je le verrai plus tard. Non, je n'ai pas l'intention de l'attendre. Si ça ne lui plaît pas, dites-lui qu'il peut porter mon nom sur sa liste de bottes à lécher ; avant peu, c'est lui qui aura besoin de mes bonnes grâces. Ne manquez pas de lui dire tout ça. Bonne, nuit. »

Je sortis du *Chadwick* une minute environ avant l'arrivée du gros des troupes. En fait, je m'apprêtais seulement à démarrer lorsque les flics arrivèrent, toutes sirènes en action, escortant une longue limousine noire de laquelle jaillit mon copain le district attorney. Il avait les cheveux en bataille et se mit aussitôt à distribuer des ordres à la ronde. En passant près de lui, je donnai un grand coup de klaxon, mais il était trop occupé à diriger son armée pour remarquer quoi que ce soit. Un autre car de police approchait ; j'en scrutai l'intérieur, espérant y repérer Pat Chambers, mais il n'était pas avec eux.

Il était minuit moins vingt. Velda devait sortir de chez elle, en ce moment. Mes mains tremblaient comme celles d'un alcoolique en pleine crise de délirium. Je stoppai devant un bar, bondis sur l'annuaire téléphonique et cherchai fiévreusement Lipsek Anton. Il habitait à la lisière de Greenwich Village, dans un quartier que je connaissais bien.

Vingt minutes, un quart d'heure à présent. Douze minutes. Il neigeait dru et le vent chassait obliquement les flocons pressés. Les signaux viraient au rouge. Je feignais de déraper et passais quand même, en criant : « Vos gueules » aux bagnoles qui klaxonnaient. Mon pétard me brûlait le flanc et mon index se crispait d'avance. Un tueur mourrait ce soir.

Deux taxis enchevêtrés barraient le carrefour de la 14^e Rue. Je montai sur le trottoir et passai. Un flic siffla. Je lui criai d'aller se faire f..., mais il est probable qu'il ne m'entendit pas.

Cinq minutes. J'arrivai à destination, sautai à terre et cherchai mon numéro. Trois minutes. Bientôt, elle arriverait chez Clyde. « ANTON LIPSEK », disait la plaque de cuivre sous le bouton de sonnette. Quelque sale gosse avait écrit un mot grossier, juste en dessous ! La vérité sort de la bouche des enfants. Je pressai la sonnette et attendis. Rien. Je recommençai et laissai mon doigt dessus. Rien. Je pressai un autre bouton et la porte s'ouvrit.

« Qui est là ? cria une voix ensommeillée, dans la cage de l'escalier.

— C'est moi ; je m'excuse, j'avais oublié ma clef !

— Oh ! très bien », dit la voix.

Moi, le mot de passe infailible. Moi, le Sésame-ouvre-toi. Moi, le crétin, l'imbécile, la cible-pour-assassins. Moi, l'idiot qui tournait en rond pendant qu'un tueur rigolait tout ce qu'il savait, aux premières loges. Moi, dans toute la splendeur de ma stupidité.

Je trouvai la porte d'Anton au dernier étage. Elle était fermée à clef. Minuit cinq. Velda était chez Clyde, dont le lit devait être préparé depuis longtemps. De combien de minutes pourrait-elle retarder l'échéance ? Je flanquai un tel coup de pied dans la porte que la serrure céda. Je la repoussai derrière moi et restai quelques secondes immobile, appelant silencieusement le tueur, mon Luger au poing et le doigt crispé sur la détente.

Rien.

Je cherchai le commutateur à tâtons et donnai de la lumière. Drôle de turne ! Mobilier de jardin, lampes rafistolées, tapis bon à jeter aux ordures.

Mais les murs valaient leur million de dollars ! Les tableaux qui ornaient les murs étaient tous signés de grands noms qui devaient être authentiques, à moins que tous ces cadres somptueux et ces plaques de cuivre artistement gravées ne soient là que pour la frime. Anton avait donc beaucoup d'argent à dépenser et ne le dépensait pas avec les femmes, non ; il le convertissait en valeurs plus stables que les billets de banque. Les inscriptions étaient toutes rédigées en français et je n'y comprenais rien, en dehors des noms propres. Bien que la pièce fût jonchée de verres sales et de bouts de cigarettes, il n'y avait pas un brin de poussière sur les cadres, et les plaques de cuivre avaient été récemment récurées.

Anton avait-il acheté toutes ces toiles avec le produit de ses activités pro-nazies ? Ou bien était-ce le résultat d'une tout autre industrie ?

Je fis le tour de l'appartement. Il y avait un studio encombré de tout le bric-à-brac, qu'on peut s'attendre à trouver chez un homme dont le métier est aussi la marotte, et une petite chambre noire adjacente. Je manœuvrai le commutateur placé à l'entrée de cette dernière ; une petite lampe rouge s'alluma au-dessus de l'évier. La chambre noire ne renfermait que ce qu'il était normal d'y trouver, à savoir, un important matériel photographique.

Il n'y avait rien d'autre dans l'appartement.

Je serais reparti sans plus attendre si je n'avais repéré, à hauteur d'épaule, la minuscule image de la lampe rouge réfléchie dans un menu fragment de métal brillant.

Mes doigts coururent le long de la paroi, et ce n'était pas une paroi,

mais une porte parfaitement invisible, en dehors de cet infime morceau de métal mis à nu par la rotation fréquente des gonds. Un ressort caché devait permettre de l'ouvrir, mais je n'avais pas de temps à perdre. Je m'arcboutai contre l'éviter et mon talon ébranla la paroi, qui trembla et se fendit. Je recommençai. Mon pied traversa un panneau de bois. Mes troisième et quatrième ruades y pratiquèrent un trou suffisant pour me laisser passer. Je me retrouvai dans une penderie vide dont la porte donnait accès à un autre appartement.

C'était dans celui-ci qu'Anton Lipsek menait une vie plus conforme à sa situation. Une mince paroi avait séparé deux mondes. L'état de la première pièce témoignait d'une récente orgie. Dans un coin, se dressait un bar abondamment garni de toutes les boissons imaginables, et les fauteuils, les divans et les tables n'avaient pas été fabriqués en série, fichtre non ! Ils avaient été faits sur commande et formaient avec les tapis, les draperies et le papier de tenture un ensemble harmonieux, digne d'un maître-photographe comme Anton Lipsek.

Bien entendu, il y avait d'autres pièces. Des tas d'autres pièces. En particulier trois belles chambres à coucher, chacune avec sa propre cabine de douche et son propre W. -C. Toutes renfermaient un ou plusieurs cendriers bourrés de mégots tachés ou non de rouge à lèvres. Dans la dernière, je trouvai même trois mégots de cigares écrasés sur un plateau de verre, près du lit.

Anton avait loué deux appartements contigus et aménagé la chambre noire en couloir de communication.

J'aurais compris tout de suite si mon esprit n'avait pas été anesthésié par d'autres pensées. Anton était célibataire et apparemment pas très porté sur la chose. Alors ? À quoi bon ces deux appartements ? À quoi bon toutes ces chambres ? À quoi bon tous ces lits de deux personnes...

Inconsciemment, mes yeux cherchaient quelque chose. Au-dessus des lits pendait dans chaque chambre un curieux tableau, peint sur verre. Un paysage maritime, avec une mer d'argent. Je m'approchai, la respiration haletante, et vis mon visage dans la mer. La mer avait cet aspect argenté et brillant parce qu'il s'agissait en réalité d'un miroir, sillonné de palmes délicates. C'était infiniment joli. Et très pratique !

J'essayai de décrocher ces tableaux-miroirs, mais ils étaient vissés au mur et je ne réussis qu'à me décoller les ongles. Je fonçai à travers le salon, pénétrai dans la penderie vide et réintégrai l'appartement voisin.

Toutes ces toiles de grands maîtres dans leurs cadres luxueux ! Elles avalaient leur million de dollars, et il y en avait pour plus que ça encore derrière elles ! Je décrochai celle qui représentait deux femmes nues folâtrant dans une forêt et trouvai ce que je cherchais.

Il y avait un trou rectangulaire, dans le mur, et, de l'autre côté de ce trou, je voyais le petit paysage peint sur verre. Le ciel et la terre étaient opaques, mais à travers la mer on voyait tout ce qui se passait dans la chambre.

Un miroir transparent installé au-dessus d'un lit de deux personnes. Oh ! frangin, quel beau matériel de chantage !

Il ne me fallut pas plus de dix secondes pour dénicher la caméra dans un placard. C'était un appareil perfectionné, qui, entre les mains d'un artiste comme Anton, devait prendre des photos magnifiques, sans perdre un seul détail d'expression. Le trépied était encore réglé à la hauteur convenable pour braquer l'objectif dans la chambre.

J'eus tôt fait de jeter sur le plancher tout ce qu'il y avait dans le placard, en plus de la caméra. Je cherchais des photos qui seraient aussi des preuves. Des photos qui me permettraient de me justifier après la bagarre, si j'étais obligé d'en descendre un ou deux.

C'était simple comme bonjour, à présent. Anton Lipsek se servait de quelques-unes des filles pour attirer les gros manitous dans ses chambres truquées et prenait des photos sensationnelles qui leur permettaient, à lui et à Clyde, de régner sur la ville. Impossible d'imaginer une forme de chantage plus parfaite. L'opinion publique pouvait passer bien des choses aux grands personnages, mais non ce genre de déportement.

Même Chester Wheeler avait sa place dans ce tableau. Il nageait dans la grosse galette. Il était seul en ville, et un peu éméché. Il avait donné dans le panneau. Mais il avait commis, en outre, une erreur qui lui avait coûté la vie. Il avait reconnu sa partenaire. Il avait reconnu en elle une ancienne condisciple de sa propre fille. Jean-Julia avait eu peur ; elle en avait parlé à Anton, et Anton avait fait assassiner Wheeler. Mais la peur n'avait pas quitté Jean ; elle s'était jetée au cou du premier type venu et l'avait épousé. Tout avait bien marché jusqu'au jour où le tueur avait retrouvé sa trace et s'était assuré qu'elle ne serait jamais effrayée au point de trop parler.

Oui, tout était si simple à présent. Même pour Marion. Anton avait peur de moi. Les journaux avaient imprimé en toutes lettres que j'étais un flic et que cette histoire m'avait valu de perdre ma licence. Il avait donc chargé Marion de me dire que c'était avec elle que Wheeler était sorti, en donnant à leur équipée une conclusion innocente qui coupait la piste.

Qu'était-il arrivé ensuite ? Marion était-elle devenue trop exigeante ? Bien sûr, pourquoi pas ? Elle avait voulu faire chanter le maître chanteur ! Quelle imprudence !

Le tueur avait dû pâlir lorsqu'il avait appris que le type qui gisait ivre mort sur le deuxième plumard était un flic. Il avait dû comprendre que je ferais tout ce que je pourrais pour récupérer ma

licence. Il avait dû se renseigner sur mon compte. Il avait dû consulter les collections des grands canards, les archives des tribunaux. Il avait dû apprendre que je tuais aussi vite et aussi facilement que lui-même. Une seule chose nous différençait. Je ne tuais jamais que des tueurs et j'avais la réputation de ne pas faire de quartier lorsque je me trouvais en présence d'un de ces salauds qui assassinaient en série et s'en tiraient trop souvent indemnes.

Toutes ces pensées s'étaient succédé dans mon crâne en quelques secondes, mais le temps avait fui, malgré tout, depuis que j'étais arrivé chez Anton et, lorsque je baissai les yeux vers mon bracelet-montre, mon sang se glaça dans mes veines. Mais je ne pouvais partir encore. Il me fallait des preuves, des photos. Si je partais les mains vides, Anton, en rentrant chez lui, constaterait que sa combine était éventée et n'aurait rien de plus pressé que de faire disparaître les photos, où qu'elles fussent, et d'alerter Clyde, son associé. Que ferait Clyde, alors, de Velda ? Où l'emmènerait-il ? Quelles initiatives Velda jugerait-elle bon de prendre, et comment tout cela finirait-il ?

Je passai ma rage sur l'appartement-atelier, où il était plus logique de chercher les photos que dans l'appartement-piège. Je déchirai, éventrai, brisai, dispersai sans succès le contenu des deux pièces, et j'allais en faire autant avec la chambre noire lorsque j'entendis des pas dans le couloir qui menait à l'appartement voisin. A travers le trou pratiqué dans le mur, à travers les portes béantes de la penderie désaffectée, je vis Anton ouvrir la porte, écarquiller les yeux *et* ressortir précipitamment en claquant le battant derrière lui. Je l'entendis se ruer dans l'escalier sans prendre le temps de refermer à clef.

Je me serais tué d'avoir laissé brûler partout des lampes que j'avais trouvées éteintes.

Je plongeai littéralement à travers la paroi crevée. Mon veston s'accrocha aux morceaux de bois. Je hurlai de rage, tirai violemment, laissai derrière moi des fragments d'étoffe et emportai avec moi des débris de cloison.

Le salaud était en train de m'échapper. J'ouvris la porte et fonçai dans l'escalier. Je tombai et roulai jusqu'au palier suivant, me relevai au moment où la porte d'en bas se refermait, bondis, tombai encore et parvins miraculeusement au rez-de-chaussée sans m'être brisé un membre.

J'avais mon Luger au poing lorsque je jaillis à l'air libre, mais à quoi bon ? La bagnole d'Anton roulait déjà vers le carrefour. Je poussai un cri de joie, malgré tout, parce que je m'étais attendu à avoir plus de retard encore. Il avait dû fermer sa portière à clef avant de monter chez lui. La mienne ne l'était pas. Je m'asseyais à mon volant et tournais la clef de contact lorsque j'entendis un fracas

métallique qui provenait du carrefour. Je levai la tête et ricanai en actionnant le démarreur, parce que le destin, qui m'avait été si longtemps contraire, semblait avoir décidé de me donner un petit coup de main. Anton avait failli prendre en écharpe un taxi qui débouchait de la rue perpendiculaire. Seule, la rapidité de réflexe des deux conducteurs avait transformé la collision en un brutal froissement d'ailes. Mon moteur toussa et cracha. Je vis Anton ébaucher une marche arrière et suppliai le sort de ne pas me laisser tomber en panne, non, pas maintenant. Mes roues mordirent dans la neige et ma bagnole s'écarta du trottoir. Je pressai mon klaxon des deux pouces pour faire fuir le chauffeur du taxi qui avait quitté son siège et gesticulait futilement dans le sillage d'Anton, en vociférant des injures.

Mais il pouvait toujours courir. Anton était déjà loin, et moi j'étais à ses trousses, et il avait dû entendre mon klaxon, car la longue conduite intérieure noire filait à présent comme une flèche. C'était de cette conduite intérieure qu'on avait essayé de me descendre, au coin de la 33^e Rue. On, ça ne pouvait être que Rainey. Anton avait tenu le volant et Rainey le pétard. Le salaud devait déjà griller en enfer.

La neige avait au moins un avantage. Elle avait poussé les bagnoles dans leurs garages et remisé les taxis contre les trottoirs. Les rues étaient de longs entonnoirs blancs qui s'étendaient, vides, sous les lumières. Je gagnais du terrain. Il dut s'en apercevoir et appuya sur le champignon. Il grillait les feux rouges, bien entendu, et je faisais de même. Maintenant, il devait commencer à avoir sérieusement la trouille au ventre. Maintenant, il devait commencer à se demander pourquoi un bolide comme le sien ne pouvait parvenir à semer une vieille guimbarde écornée comme la mienne. Il pouvait toujours se le demander. La solution du problème était sous mon capot, sous la forme d'un moteur solidement campé sur un châssis renforcé, et qui n'avait aucun rapport avec le fer-blanc de sa carrosserie. Il n'avait plus qu'une vingtaine de mètres d'avance, et la distance qui nous séparait diminuait de minute en minute. Il prit un virage à vive allure, dérapa, heurta le trottoir. Je crus un instant qu'il allait s'en sortir et serrai les dents, parce que je savais qu'avec ma bagnole, plus légère, je ne m'en tirerais pas si j'essayais de l'imiter. Mais la Providence éclata de rire et, généreuse, me livra Anton. La conduite intérieure culbuta sur le trottoir et s'écrasa contre le mur d'un immeuble, dans un jaillissement d'éclats de vitres et de débris de toutes sortes.

Je freinai à fond et décrivis un magistral tête-à-queue au milieu de la rue. Je laissai ma bagnole où elle s'était arrêtée et, revolver au poing, courus vers la voiture retournée. Mais c'était inutile. Il n'y avait plus, sur les épaules d'Anton, qu'une pulpe sanguinolente qui avait été sa tête. Le choc n'avait respecté que ses yeux, mais, comme il n'y avait

plus rien autour, ils n'étaient pas où ils auraient dû être. Lui qui avait tant aimé la peinture, il ressemblait à un tableau abstrait. La portière avait été arrachée et je jetai un rapide coup d'œil à l'intérieur de la bagnole. Il n'y avait rien dedans, en dehors des restes d'Anton. L'un des yeux morts me regarda fouiller ses vêtements. Son portefeuille contenait une liasse de billets de cinq cents dollars et un récépissé de colis-express, daté du matin même.

Il était adressé à Clyde.

Ce n'était pas Anton le patron, après tout. C'était Clyde. Ce petit salaud que j'avais cru sans envergure était le cerveau de l'équipe. C'était lui, le tueur, et Velda était chez lui, en ce moment. C'était lui, le cerveau et le tueur, et Velda était en train d'essayer de faire parler un gars qui connaissait toutes les ficelles.

J'avais plus d'une heure de retard. Le temps avait marché plus vite que moi. Mais je pouvais encore essayer de le rattraper et de lui faire restituer ce qu'il m'avait volé.

Des cris jaillirent de toutes les fenêtres lorsqu'en quelques bonds je rejoignis ma bagnole. Devant moi, derrière moi, hululaient déjà les sirènes de police. Je m'engouffrai dans une rue de traverse et me tirai des flûtes. Mais quelqu'un avait certainement relevé mon numéro. Quelqu'un le communiquerait aux flics et, lorsqu'ils découvriraient que c'était le mien, le district attorney en boufferait son chapeau. Suicide, qu'il avait dit : ouais...

Un gros malin, notre district attorney, malin comme l'idiot du village.

Et la neige tombait toujours. J'avais encore un bon bout de chemin à parcourir, et la neige tombait toujours. La Providence avait plutôt l'air de me laisser choir.

CHAPITRE XII

Je sortis le récépissé de ma poche et vérifiai l'adresse. C'était bien là. Un dais couvert d'une lourde bâche bleue permettait aux locataires du gigantesque building de débarquer de leurs bagnoles et de gagner l'entrée du hall sans s'exposer aux intempéries. Un portier déguisé en amiral battait la semelle sur le seuil de l'immeuble. Il avait un nez et des oreilles qui me dissuadèrent d'entrer par la grande porte. Les gars de son acabit étaient toujours trop à l'affût des occasions de se faire valoir pour que je risque de perdre mon temps et d'alerter Clyde en m'expliquant avec lui.

Lorsque je traversai la rue, je feignis de m'éloigner, et sous le couvert de la neige, m'engouffrai dans l'allée cimentée qui conduisait à l'arrière du bâtiment. Quelques marches descendaient vers une porte entrebâillée. Je la poussai et me trouvai nez à nez avec un vieux bougre tout en moustaches qui me demanda ce que je voulais. La pièce dans laquelle je m'étais introduit faisait partie de la chaufferie de l'immeuble.

« Viens ici, papa », dis-je au vieux.

Dans un coin, il y avait une chaise et une petite table. Je lançai dix dollars sur la table. Le vieux ramassa un long tisonnier pointu et s'avança vers moi.

« Clyde Williams, continuai-je. Quel est le numéro de son appartement ? »

Ma question dut lui déplaire, car je vis ses mains se crispier autour du tisonnier. Je n'avais pas le temps de me montrer persuasif. Je sortis mon Luger et le posai à côté du billet de dix dollars.

« Lequel des deux, papa ? » m'informai-je.

Il leva son tisonnier et grogna :

« Qu'é-que vous lui voulez, à Clyde Williams ? »

— Je veux le casser en petits morceaux, papa. En tout petits morceaux. Et j'en ferai autant à quiconque voudra m'arrêter.

— Rentrez vot' pétard et vot' argent, dit-il. Il occupe tout le dernier étage. L'ascenseur de service est là-bas au bout. Z'aller le casser en p'tits morceaux, hein ? »

Je ramassai le Luger, mais laissai les dix dollars sur la table.

« Ouais. On dirait que ça te fait plaisir, papa ? »

— Si. J'ai une fille. C'était une bonne fille, avant. Plus maintenant. Ce salaud...

— O. K. ! Il n'ennuiera bientôt plus personne. T'as un double de sa clef ?

— Pas moi, non », dit-il tristement.

Ses moustaches tremblaient et ses yeux brillaient d'espoir. Ce n'était pas lui, en tout cas, qui risquerait de donner l'alarme.

L'ascenseur de service montait si lentement que je devais me tenir à quatre pour ne pas lui beugler de se grouiller. Mais ce n'était qu'une mécanique insensible à tout, qui continuait son petit bonhomme de chemin sans se soucier du demi-fou qui marquait le pas dans sa cage tandis qu'une autre mécanique insensible égrenait des secondes longues comme des siècles.

Je finis tout de même par débarquer au dernier étage et m'obligeai à tourner lentement la poignée de la porte et à jeter au-dehors un coup d'œil circonspect.

Un couloir me conduisit à un hall immense, orné de tableaux magnifiques, meublé d'une vingtaine de fauteuils club et de quelques tables chargées de roses fraîchement coupées qui embaumaient l'atmosphère. Les cendriers étaient en argent, et auprès de chaque cendrier reposait un gros briquet de même métal. La seule note discordante était le mégot de cigare qui gisait au centre de l'épais tapis d'Orient.

J'observai un bref instant ce hall des Mille et Une Nuits, sur lequel ne s'ouvraient que deux portes. Celle de l'ascenseur, sans poignée ni garnitures d'aucune sorte, et celle de l'appartement décorée d'appliques de métal et d'un bouton de sonnette d'argent massif. Le tapis étouffait efficacement le bruit de mes pas, tandis que je traversais la vaste salle et tombais en arrêt devant la porte de Clyde, me demandant si je devais sonner ou faire sauter la serrure à coups de pétard.

Mais ce n'était pas nécessaire. Une petite clef plate reposait sur le sol, juste devant la porte, et je la cueillis avec dévotion. Velda avait bien joué sa partie. Elle avait espéré ma venue et laissé sur place la clef que lui avait remise Clyde, après avoir ouvert la porte de cet appartement maudit où il l'attendait.

(Je suis venu, Velda, je suis là. J'arrive trop tard, mais je suis là, et je ne te dirai jamais que ce que tu as fait était inutile. Tu t'imagineras toujours que tu ne pouvais pas agir autrement, que tu devais sacrifier ainsi, pour me sauver, ce que je désirais le plus au monde, et je ne te dirai rien. Je me forcerai à sourire et j'essaierai d'oublier. Mais il n'y a pour moi qu'une manière d'oublier, et c'est de sentir la gorge de Clyde s'écraser sous mes doigts, ou de lui loger des pruneaux dans tes tripes jusqu'à ce que mon Luger n'ait plus rien à cracher. De cette façon-là, peut-être, je retrouverai le sourire et pourrai oublier...)

Je tournai la clef dans la serrure et entrai. La porte se referma derrière moi, avec un léger claquement.

Je n'essayai même plus de ne pas faire de bruit. Je savais que la musique couvrirait mes pas, et j'avancai rapidement de pièce en pièce, indifférent à la splendeur du cadre, vers la source de ces notes étranges, obsédantes, que le salaud avait dû choisir tout exprès pour créer une ambiance érotique ! Enfin j'aperçus l'énorme phonographe à rechargement automatique duquel elles émergeaient. Puis je découvris le divan sur lequel Velda était allongée, avec Clyde penché au-dessus d'elle. Dans cette lumière tamisée, Clyde n'était qu'une silhouette noire vêtue d'un peignoir de satin ; une silhouette noire qui exigeait d'une voix rauque ce qu'une silhouette noire s'obstinait à lui refuser encore. Je distinguai la blancheur des jambes de Velda, la blancheur de sa main qu'elle avait jeté sur son visage, et l'entendis gémir. Clyde leva le bras pour se débarrasser de sa robe de chambre et j'aboyai :

« Debout, salopard ! »

Le visage de Clyde était un masque de rage qui se transforma, lorsqu'il me reconnut, en masque d'épouvante.

Je n'étais pas arrivé trop tard, après tout. J'étais arrivé juste à temps pour prévenir un sacrifice inutile ou une initiative désespérée.

« Mike ! » sanglota Velda en se dressant au bord de la couche.

Clyde fit un pas vers moi. Son visage convulsé et tendu suait la haine par tous ses pores.

« Mike, répéta-t-il. Alors, elle te connaît ! C'était un coup monté ! »

Velda se leva et vint se réfugier contre ma poitrine. Je la sentais trembler des pieds à la tête tandis qu'elle sanglotait contre moi.

« Sûr qu'elle me connaît, Dinky. Et toi aussi, tu me connais. Et tu sais ce qui va t'arriver, maintenant ? »

Sa bouche se ferma brusquement. Je soulevai le menton de Velda et murmurai :

« Ça n'a pas dû être drôle, hein, fillette ? »

Elle était incapable de parler. Elle secoua la tête et sanglota de plus belle. Puis elle dit :

« Oh ! Mike, c'était... épouvantable.

— Et je parie que vous n'avez rien appris de plus ?

— Non. »

Elle frissonna et tripota les boutons de sa veste.

J'aperçus son sac à main sur la table et le montrai du doigt.

« Vous avez votre outil avec vous, chérie ?

— Oui.

— Prenez-le. »

Elle obéit, et je ne pus m'empêcher d'éclater de rire, lorsqu'elle eut son revolver à la main, en voyant la binette que faisait Clyde.

« Je vais lui laisser le plaisir de t'exécuter, Dinky. Je vais offrir à Velda la joie de te flanquer un pruneau dans les tripes, pour ce que tu as essayé avec elle et pour ce que tu as fait à des tas de pauvres filles. »

Il grommela quelque chose et continua de m'observer, la lèvre inférieure pendante.

« Je sais tout, Dinky. Je sais comment Anton et toi utilisiez les filles en guise d'appâts, pour amener au bon endroit les gros pontes que vous comptiez pressurer. Dès qu'une des huiles en question était au lit avec une des filles, Anton filmait le couple en pleine action, à travers les petits tableaux truqués, et, ensuite, c'était toi qui t'occupais du reste. Ce qui prouve une fois de plus qu'on ne doit jamais sous-estimer personne. Je te prenais pour un comparse et c'était toi le cerveau de la bande. Fameux, la façon de liquider Wheeler parce qu'il avait reconnu une des filles. Il se serait peut-être tenu tranquille si tu n'étais pas rappliqué avec tes photos et tes menaces de tout dévoiler ; seulement, voilà, tu t'es amené, il s'est fait envoyer cinq mille dollars et il te les a remis ; puis il a voulu ruer dans les brancards, il est allé revoir Jean Trotter et lui a dit qui il était. Jean t'en a fait part et crac, tu as effacé Wheeler. Il n'y a que deux choses qui me chiffonnent. Qu'est-ce que tu avais prévu pour Wheeler avant qu'il s'empare de mon revolver et te donne l'idée de camoufler son meurtre en suicide ? Et pourquoi liquider Rainey ? Parce qu'il n'était pas aussi docile que tu l'aurais voulu ? J'ai ma petite idée là-dessus... Rainey m'a manqué, dans Broadway, et tu as dû lui casser le morceau assez fort pour lui rebrousser le poil et lui donner envie de filer en douce avec le pognon soutiré à Emil Perry. Tu es allé là-bas pour le descendre, tu m'y as repéré, tu as vu là une occasion superbe de me faire coincer pour meurtre et tu as promis aux témoins leur pesant de plomb s'ils répétaient de travers la leçon que tu leur avais apprise. Je parierais même que tu as un alibi cousu main pour cette nuit-là ? Velda m'a dit que tu n'étais pas arrivé avant minuit. C'est plus de temps qu'il n'en fallait, pas vrai ? »

Clyde regardait mon revolver. Je le tenais au niveau de ma hanche, mais le canon était braqué vers son ventre et celui de Velda également.

« Qu'est-ce que tu as fait avec Jean, Clyde ? Elle était supposée avoir quitté l'agence pour se marier. L'avais-tu planquée dans quelque garni, en attendant de te débarrasser d'elle ? A-t-elle lu dans les journaux ce qui était arrivé à Rainey ? A-t-elle essayé de fuir jusqu'à ce que tu lui remettes la main dessus et que tu la liquides à son tour ? Marion Lester a-t-elle voulu monnayer ce qu'elle savait, jusqu'à ce que tu sois obligé de lui tordre le cou ?

— Mike... dit-il.

— Ta gueule ! C'est moi qui parle ! Je veux savoir où sont ces photos, Clyde. Anton n'a pas pu me le dire, parce qu'il est mort. J'aurais voulu que tu voies sa tête. Il avait les yeux à la place de la bouche. Il n'avait pas les photos, c'est donc toi qui dois les avoir. »

Clyde rejeta ses deux bras en arrière et son visage se décomposa.

« T'arriveras pas à me coller un seul meurtre sur le dos, mouchard, hurla-t-il. Je me laisserai pas griller pour les autres, pas moi ! »

Velda me saisit par le bras et je la repoussai.

« Tu l'as dit, Clyde. Tu ne grilleras pas pour meurtre et tu sais pourquoi ? Parce que tu ne sortiras pas vivant de cette pièce. Tu vas mourir ici même et, quand les flics arriveront, je leur raconterai ce qui s'est passé. Tu avais ce pétard à la main et je te l'ai arraché et je m'en suis servi moi-même. Ou bien je vais le passer à Velda et je te le mettrai ensuite dans la main. Ce serait la monnaie de ta pièce, après tout, qu'on te retrouve suicidé. Et le pétard vient d'Europe. Je défie les flics de remonter par lui jusqu'à moi. Qu'est-ce que tu penses de mes petites idées, Clyde ?

— Il n'en pense rien, gros malin, dit la voix derrière moi. Lâche ton feu ou je vous descends tous les deux, toi et la gonzesse. »

Non, ce n'était pas possible que ça m'arrive une deuxième fois. Pas cette fois-ci, mon Dieu, surtout pas cette fois-ci. Mais c'était bien le canon d'un revolver qui me fouillait les côtes. Je laissai tomber le Luger, que rejoignit aussitôt l'automatique de Velda. Clyde poussa un cri de joie sans mélange et le ramassa. Il ne prononça pas un seul mot. Il prit le pétard de Velda par le canon et m'en assena un grand coup, en pleine figure. J'essayai de le saisir, mais la crosse revint à la charge, m'atteignant à la tempe. Le gars qui était derrière moi entra également en action et me frappa à la nuque. Je m'écroulai.

J'ignore combien de temps je restai inanimé sur le tapis. Le temps ne comptait plus, à présent. Dans un brouillard, j'entendis Clyde ordonner à Velda de passer dans une autre pièce. Puis il ajouta :

« Traîne-le jusqu'ici. Je m'occuperai de lui quand j'en aurai fini avec elle. Installe-le dans un fauteuil. Je veux qu'il soit aux premières loges pour voir ce qui va se passer. »

Des mains me saisirent par les aisselles et mes pieds raclèrent le plancher. Une porte claqua. Les mains me laissèrent choir dans un fauteuil et Velda cria :

« Non... oh ! mon Dieu... Non !

— Déshabille-toi... Complètement ! Et en vitesse ! » ordonna Clyde.

J'ouvris les yeux. Le visage de Clyde luisait de luxure insatisfaite. L'autre type me surveillait d'un œil et regardait de l'autre Velda reculer jusqu'à ce que son dos touchât le mur. Il avait toujours son pétard au poing.

Je me mis sur pied.

« Descends-le s'il veut s'en mêler ! » grinça Clyde.

Ils savaient que je m'en mêlerais de toute façon et l'autre salopard leva son revolver.

Ni lui ni Clyde ne regardaient plus Velda. Mais moi, je vis sa main plonger sous sa veste et en ressortir avec un minuscule automatique qui aboya dans le silence ; et le type au revolver porta sa main gauche à son ventre et tenta de jurer, mais n'y parvint pas.

J'essayai d'atteindre Velda et tombai à genoux au moment même où Clyde l'empoignait, s'efforçant de lui arracher son automatique. Je rampai vers celui de l'autre type. Velda luttait avec Clyde, pliée en deux pour l'empêcher de parvenir au revolver. Clyde redoubla d'efforts et l'arme roula dans ma direction, tandis que Velda s'effondrait sur le sol. Clyde n'aurait pas le temps de s'en emparer avant que j'aie ramassé l'autre et il le savait. Il jura, sortit en courant ; la porte claqua derrière lui, puis la clef tourna dans la serrure et je l'entendis pousser des meubles contre le battant. Puis une autre porte claqua quelque part et je n'entendis plus rien.

Ma tête reposait sur les genoux de Velda, qui me berçait doucement.

« Mike, idiot chéri, est-ce que ça va mieux ? Mike, répondez-moi.

— Ça ira, chérie. Donnez-moi encore une minute ou deux. »

Ses lèvres guérissaient les blessures de mon visage. Des larmes coulaient sur ses joues. Je m'obligeai à sourire et elle me serra plus fort. Je touchai d'un index incertain les minces courroies de l'étui invisible qu'elle portait encore sous les ruines de sa veste.

« Bravo, fillette, murmurai-je. Nous ferons du bon boulot, tous les deux. Qui serait jamais allé soupçonner la présence d'un petit automatique sous l'aisselle d'une jolie fille ? »

Elle me rendit mon sourire et m'aida à me remettre sur pied. Je me cramponnai au dossier d'une chaise. Velda secoua la poignée de la porte.

« Mike, elle est fermée à clef ! Nous sommes enfermés ici !

— Nom de Dieu ! »

Je jetai un coup d'œil au type étendu sur le sol.

« Vous pouvez faire une encoche à la crosse de votre pétard, Velda ! » murmurai-je.

Je crus qu'elle allait se trouver mal, mais elle se maîtrisa et ses mâchoires se crispèrent.

« Je voudrais les avoir tués tous les deux, Mike. Qu'allons-nous faire ? Nous ne pouvons pas sortir.

— Il le faut, Velda, Clyde...

— Mike... Est-ce lui ? »

Mon cerveau n'était plus qu'une masse douloureuse qui se rebellait contre toute pensée.

« C'est lui, Velda. »

Je ramassai le revolver et m'approchai de la porte. C'était à peine si j'avais assez de force pour soulever le pétard.

« Mike... la nuit du meurtre de Rainey... Clyde était en conférence. Je les ai entendus en parler à l'*Auberge du Bowery*. Il y était, Mike. »

Mon estomac se contracta. Le sang ronflait derrière mes tempes. J'appliquai le canon du revolver contre la serrure et pressai la détente. La secousse m'arracha l'arme de la main.

« . Mike, répéta Velda.

— Je vous ai entendue, Bon Dieu ! Mais c'était Clyde. Clyde et Anton. Ils avaient les photos et... »

Je m'interrompis et restai pétrifié devant cette porte obstinément close.

« Les photos ! Clyde est parti les chercher. S'il s'en empare, il pourra museler la moitié de la ville et il se sortira de tout ça comme une fleur. »

Je récupérai le revolver et tirai dans la serrure jusqu'à ce qu'il n'y ait plus une seule balle dans le magasin. Ces maudites photos... Elles n'étaient pas chez Anton et elles n'étaient pas chez Clyde. La porte de sortie avait claqué trop vite pour qu'il ait eu le temps d'emporter quoi que ce soit. Il ne restait qu'un seul endroit possible : les bureaux de l'agence.

Cette pensée me rendit la force qui me manquait pour attaquer la porte à coups d'épaule. Velda se joignit à moi et nous poussâmes jusqu'à ce que quelque chose s'écroulât, de l'autre côté du battant.

La porte s'entrouvrit. Juste assez pour nous livrer passage. Le silence le plus absolu régnait dans l'appartement.

Je rejetai le revolver vide, ramassai mon Luger sur le plancher de la pièce voisine et désignai le téléphone.

« Appelez Pat, et, si vous ne le trouvez nulle part, appelez le bureau du district attorney. Dites-leur de lâcher tous les hommes disponibles aux troussees de Clyde, et nous arriverons peut-être encore à temps. »

Je courus en titubant jusqu'à la porte et l'ouvris. Velda me cria quelque chose que je ne compris pas, mais je m'abstins de revenir sur mes pas pour lui demander de le répéter. L'ascenseur principal était au rez-de-chaussée, mais le monte-charge de service était resté au dernier étage. Je l'empruntai, l'arrêtai avant le sous-sol et me ruai dans le hall. L'amiral me regarda de travers, s'interposa dans ma trajectoire et reçut mon poing entre les deux yeux. J'étais déjà dans ma bagnole lorsqu'il jaillit sur le trottoir en beuglant. J'étais à deux pâtés de maisons du building de Clyde lorsque le premier car de police arriva sur les lieux. J'en étais à trois fois cette distance lorsque je me souvins que Connie était allée à l'agence pendant que je me rendais chez Clyde.

Mon estomac recommença à se nouer et je poussai à fond la pédale de l'accélérateur...

Un vieux type lisait son journal dans le hall de l'immeuble. Je frappai à la vitre, il releva la tête et me fit signe de filer. Je flanquai un bon coup de pied dans le panneau inférieur, il jaillit de son siège et vint entrouvrir la porte en vociférant :

« C'est fermé. Y a plus un chat dans la maison. Il est trop tard. Revenez demain. » J'achevai d'ouvrir la porte d'un bon coup d'épaule et questionnai :

« Personne n'est entré ici au cours de ces dernières minutes ? »

Il secoua nerveusement la tête.

« Personne depuis plus d'une heure. Je vous dis que la maison est vide. Pourquoi ?... » Clyde ne s'était pas montré. Ça ne tenait pas debout, nom de Dieu ! A moins qu'il ait eu un accident en route.

« Peut-on entrer dans l'immeuble par une autre porte ? »

— La porte de derrière, mais elle est fermée à clef. Personne ne peut entrer par là si j'ouvre pas de l'intérieur... Écoutez, monsieur...

— Oh ! la ferme ! Appelez les flics si vous avez les foies !

— Je ne comprends pas. Qu'est-ce que vous cherchez ?

— Un tueur, petite tête. Un type qui s'amuse à descendre les gens. »

Il avala péniblement une gorgée de salive.

« Vous... vous plaisantez, pas vrai ? »

— Tellement que j'en ai mal au ventre. Je m'appelle Mike Hammer, petite tête. Les flics veulent m'avoir. Le tueur veut m'avoir. Tout le monde veut m'avoir et je suis encore là. Et maintenant... qui est monté ici, ce soir, après les heures régulières ?

— Ben... y a eu... un gars du premier étage qu'est revenu travailler. Et puis, deux ou trois types de la compagnie d'assurances. Y sont montés chercher quelque chose là-haut et y sont redescendus aussitôt. Si vous regardiez sur le registre des entrées tardives...

— Sûr. Le tueur a sûrement pris le temps de le signer. Trêve de plaisanteries... Je veux entrer dans les bureaux de l'agence Lipsek.

— Oh ! dites donc. Y a une jeune fille qu'est montée à l'agence, v'là un bon bout de temps. Je l'ai pas vue repartir. Elle a dû redescendre pendant que j'étais ma ronde.

— Montons.

— Prenez plutôt l'ascenseur automatique... »

Je le poussai vers l'une des cabines. Il céda en rechignant et pressa le bouton *ad hoc*.

Les portes de l'agence étaient ouvertes et la lumière allumée dans le hall. J'avais mon Luger au poing. Personne ne me surprendrait par derrière, cette fois-ci. Je parcourus toutes les pièces en donnant partout de la lumière. Il y avait des vestiaires et des petits bureaux et

des réduits pleins de fournitures et trois chambres noires impeccablement rangées et une quatrième beaucoup moins impeccable. Enfin, je trouvai la pièce que je cherchais.

Je la trouvai et j'en poussai la porte et restai cloué sur le seuil, la bouche ouverte pour laisser sortir toute la haine affreuse qui grondait dans ma poitrine.

Connie gisait au centre de la pièce, les yeux exorbités, le dos replié en forme de V.

Morte.

La salle était entourée de hauts classeurs poussiéreux. Le tiroir d'un de ces classeurs était resté ouvert et tout un groupe de dossiers avait disparu.

Trop tard, une fois encore.

Le gardien de nuit se cramponnait à moi pour ne pas tourner de l'œil. Il se mit à hurler et me serra le bras de toutes ses forces lorsque je m'agenouillai auprès du cadavre de Connie.

Aucune marque. Rien que cette expression d'incroyable souffrance sur son visage. Le tueur lui avait cassé les reins, d'un seul coup, sans hésitations ni fausses manœuvres. J'ôtai de ses doigts crispés le fragment de bulletin d'expédition qu'elle tenait encore.

« Pour attacher à l'écran la lentille grossissante... déchiffrai-je au dos du morceau de papier. Le reste manquait. Dans la poussière du plancher, un rectangle signalait l'endroit où une large caisse était demeurée un certain temps. D'autres traces indiquaient clairement que la caisse avait été traînée jusque dans le hall. Là, il n'y avait plus ni traces ni caisse.

Je laissai la porte ouverte et gagnai le standard téléphonique, le petit gardien de nuit toujours sur les talons. Après avoir essayé plusieurs combinaisons, j'obtins enfin une ligne extérieure et demandai la police. Lorsque le sergent de service eut bien compris ce que je lui disais, je raccrochai le récepteur, traînai le vieux bougre jusqu'à l'ascenseur et lui enjoignis de nous ramener au rez-de-chaussée. Il ne se le fit pas dire deux fois.

C'était bien ce que j'avais pensé. La porte de derrière, dont le gardien était censé posséder l'unique clef, était aussi peu fermée que l'avaient été celles de l'agence. Inutile de demander par quel chemin l'assassin était entré et reparti.

Le vieux ne voulait pas rester seul et me suppliait d'attendre avec lui l'arrivée des flics. Mais j'avais autre chose à faire.

Je savais où trouver le tueur, à présent.

CHAPITRE XIII

Tant de blancheur sur la ville et tant de saleté sous tant de blancheur ! Je conduisais lentement, prudemment, en suivant les sillons creusés dans la neige par les autres voitures. La fumée de ma cigarette se dissolvait dans la nuit comme un songe. Je n'en avais pas savouré d'aussi agréable depuis bien longtemps.

Lorsque j'arrivai à destination, je pris la peine de garer soigneusement ma bagnole et d'en fermer la portière à clef, comme tout bon citoyen rentrant chez soi après une journée bien remplie.

Je tirai une dernière bouffée de ma cigarette et la jetai dans le ruisseau, où elle grésilla un instant avant de s'éteindre. Je traversai la rue et laissai mon doigt sur le bouton jusqu'à ce que la porte s'ouvrît. Alors, j'entrai.

À quoi bon courir ? Le temps n'avait plus aucune importance. Je montai l'escalier bien sagement, marche par marche, en parcourant posément chaque palier. Puis je poussai la porte entrebâillée et dis :

« Bonsoir, Junon. »

J'entrai sans attendre sa réponse. J'entrai dans le salon et regardai derrière les fauteuils. J'entrai dans la chambre à coucher et ouvris la porte de la garde-robe. J'entrai dans la salle de bain et arrachai le rideau de la douche. J'entrai dans la cuisine et mes mains étaient prêtes à saisir et mes pieds à cogner et mon revolver à cracher la mort. Mais il n'y avait personne. Nulle part. Tous les bleus et toutes les plaies que m'avaient occasionnés mes chutes successives dans l'escalier d'Anton, et tous les coups que j'avais reçus et dont je n'avais pas encore eu le temps de souffrir revenaient maintenant à la charge pour me déchirer à belles dents. Le visage que je retournai vers Junon devait être méconnaissable de souffrance et de haine.

« Où est-il, Junon ? » sifflai-je entre mes dents.

Elle était là, grande et belle, et debout devant moi, dans une de ses robes à manches longues, et ses yeux étaient suppliants.

« Mike... »

Elle n'en put dire davantage. La respiration lui manqua et ses seins frémirent sous sa robe.

« Où est-il, Junon ? »

J'avais mon Luger à la main. Mon pouce en trouva le chien et le ramena en arrière.

Les jolies lèvres tremblèrent et Junon recula d'un pas, puis d'un

autre, jusqu'à ce que nous fussions revenus dans le salon.

« Où est-il, Junon ? C'est le seul endroit où il ait pu venir en quittant l'agence. Dites-moi où il se cache ! »

Lentement, si lentement, elle ferma les yeux et secoua la tête.

« Oh ! Mike, je vous en prie. Que vous ont-ils donc fait, Mike ?... »

— J'ai trouvé Connie, Junon. Elle était dans la salle des archives. Morte. Assassinée. Les dossiers étaient partis. Clyde a eu tout juste le temps de vider le tiroir après avoir tué Connie. J'ai trouvé autre chose, aussi, que Connie avait trouvé avant moi. Un fragment du bulletin d'expédition d'un poste de télévision. Celui-là même que vous étiez censée avoir expédié à Jean Trotter, à l'occasion de son prétendu mariage, et que vous aviez caché dans la salle des archives en attendant de vous en débarrasser. Vous étiez la seule à savoir qu'il était là jusqu'à ce soir. Est-ce Clyde qui l'a fait enlever pour que vous ne soyez pas impliquée ? »

Ses yeux s'ouvrirent démesurément. Des yeux qui criaient leur innocence, leur ignorance de tous ces forfaits que je leur reprochais. Des yeux que je ne croyais plus.

« Où est-il, Junon ? »

Le canon de mon Luger regardait à présent un point situé entre ces seins juvéniles et rieurs qui pointaient sous sa robe.

« Il n'y a personne, Mike. Je ne comprends pas... »

— Inutile, Junon. Sept personnes sont mortes depuis le début de cette histoire et je sais pourquoi elles sont mortes et je sais comment elles sont mortes. C'est parce que je voulais savoir qui les avait tuées que j'ai si longtemps tourné en rond. Dommage pour vous que Wheeler n'ait pas été seul, cette nuit-là, et que l'autre pochard ait été moi. Votre petite machine à chantage aurait pu continuer à fonctionner longtemps. Mais qui aurait pu prévoir que je ferais tout pour la démolir.

— Non, Mike, non ! »

Elle tituba et sa main chercha le dossier d'une chaise. Lentement, gracieusement, elle y prit place, chancelante et blême, les dents enfoncées dans sa lèvre inférieure.

« Oui, Junon, oui », disait mon regard. La haine qui bouillonnait en moi me faisait chevroter.

« J'ai cru d'abord que le cerveau de la bande était Anton. Puis j'ai trouvé un récépissé de colis-express adressé à Clyde. Anton lui avait envoyé des photos. *l'Auberge du Bowery* était le miroir aux alouettes destiné à attirer les filles et, avec elles, les gogos. Elle avait été conçue spécialement pour ça.

« Grâce aux photos d'Anton, Clyde avait toute la protection qui lui était nécessaire pour garder ouvert son tripot. Les grosses têtes chantaient... et casquaient. Anton n'était là-dedans qu'un ouvrier bien

payé, assez pour s'acheter les tableaux de maîtres dont il avait envie. Clyde était l'exécuteur des basses œuvres, et il avait sa petite armée pour l'appuyer. Mais c'est vous qui étiez le cerveau, vous qui dirigiez et organisiez, Junon, du haut de votre Olympe... »

Je me tus et attendis.

« Junon... »

Elle releva la tête. Ses yeux étaient rouges, ses larmes avaient étalé son rimmel sur ses joues.

« Mike, ne pourriez-vous...

— Qui les a tous tués, Junon ? Où est-il ? »

Ses mains retombèrent, inertes, sur ses genoux. Je levai mon revolver.

« Junon... »

Seuls, ses yeux bougèrent.

« Je vais tirer, Junon, et je vous donne ma parole que vous ne mourrez pas vite, si vous refusez de parler. Dites-moi simplement où je puis le trouver et je lui donnerai sa chance de se servir de ses mains comme il a déjà essayé de le faire avec moi et comme il l'a fait avec les autres. Où est-il, Junon ? »

Elle ne répondit pas.

Il ne me restait plus qu'à la tuer, parce que, si je ne le faisais pas, elle trouverait moyen de s'en sortir. J'étais seul à savoir ce qui était arrivé. Il n'y avait contre elle pas l'ombre d'une seule preuve, rien qui pût convaincre un jury, et je le savais. Mais je pouvais toujours la tuer. C'était elle qui avait tout organisé, et elle était aussi coupable que le tueur.

Le revolver trembla dans ma main et j'en serrai convulsivement la crosse pour le maintenir en ligne. Mes yeux étaient des tisons ardents et tout mon corps pliait sous la force implacable qui me poussait vers elle. Je visai sa tête et gémis :

« Je ne peux pas, Bon Dieu ! » parce que la lumière était à nouveau dans ses cheveux et que je revoyais le visage de Charlotte.

Je devins fou, fou à lier, pendant quelques secondes, et parlai sans à peine m'en rendre compte.

« Je croyais que je pourrais vous tuer, Junon, mais je ne peux pas. Vous me rappelez une autre femme. C'était elle que je haïssais si fort à chaque fois que vous m'avez vu avec cette expression, vous savez. Je l'ai aimée, mais c'était une tueuse et je l'ai exécutée, comme j'avais juré de le faire. Je ne savais pas qu'il me serait impossible de tuer une autre femme.

« Vous ne mourrez pas ce soir. Je vais vous livrer à la police et vous aurez toutes les chances du monde de vous en tirer, mais je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour qu'ils vous condamnent. »

Je remis le Luger dans mon étui et lui tendis la main.

« Venez, Junon. J'ai un copain dans la police qui ne sera que trop content de vous coffrer sur ma simple parole, même si ça doit lui coûter son boulot. »

Elle se leva.

Et ce fut comme si l'enfer avait libéré d'un seul coup tous ses démons. Un poing me frappa en plein visage, et deux mains se refermèrent sur ma gorge tandis qu'un genou m'atteignait au bas-ventre avec une force incroyable. Je criai et me pliai en deux, rompant la prise de ces deux mains autour de mon cou. Un reste de raison me donna l'idée de ruer à l'aveuglette, mais, l'instant d'après, elle était à nouveau sur moi, et ses ongles cherchaient mes yeux.

Je rejetai ma tête en arrière et sentis ma peau se déchirer ; je cognai à mon tour et vis son nez s'écraser sous mon poing. Le sang inonda sa bouche, transformant son cri en un gargouillement bestial. Je continuai de cogner et elle me lâcha.

Mais ce n'était que pour mieux me surprendre. En un clin d'œil, ses mains se refermèrent sur mon bras et le retournèrent violemment, exécutant une clef qui me souleva littéralement de terre. Un genou heurta mon épine dorsale et les bras se raidirent. Je sentis que ma colonne vertébrale allait craquer.

Était-il possible qu'il y eût tant de force dans deux bras humains ?

Ce fut l'intensité de ma haine qui me sauva. Elle insuffla dans mes veines l'énergie nécessaire à l'effort suprême, titanesque, qui me catapulta hors de ses mains. Ensemble, nous nous ruâmes à la rencontre l'un de l'autre et j'empoignai le devant de sa robe et l'attirai vers moi, mais elle se dégagea et la robe se fendit du haut en bas et Junon s'écroula en travers d'une petite table et je vis juste à temps que sa main droite en avait ouvert sournoisement le tiroir et s'apprêtait à saisir l'automatique qu'il contenait.

Mon Luger jaillit de son étui et ma voix haleta :

« Inutile, Junon ! »

Elle se pétrifia sur place, à demi nue dans sa robe en lambeaux. Elle me tournait le dos et sa main reposait encore à quelques centimètres du revolver. Je lui ordonnai de ne pas bouger, et, sans la quitter des yeux, décrochai le téléphone. Il fallait que, sans plus tarder, je m'assure d'une certaine chose. Je demandai les renseignements et donnai l'adresse de Clyde. Quelques instants plus tard, j'entendis la sonnerie résonner, dans l'appartement de Clyde, et dus parlementer un instant avec un flic avant qu'il se décide à me passer Velda. Je lui posai une question, une seule. Elle me dit que Clyde était au rez-de-chaussée, privé de connaissance. Le vieux portier l'avait assommé par-derrière, avec son tisonnier, lorsqu'il avait essayé de quitter l'immeuble ; Velda ignorait la raison de son acte, mais, moi, je la connaissais. Elle m'interrogeait toujours lorsque je raccrochai le

récepteur. Ainsi, Clyde n'était pas allé à l'agence cette nuit-là !

Tout était fini, à présent. J'avais trouvé POURQUOI, j'avais trouvé COMMENT, maintenant, je savais QUI.

« Demi-tour, Junon ! » commandai-je.

Elle pivota, sur la pointe des pieds, et me regarda, toutes les forces du mal déchaînées dans ses yeux. Junon, reine de l'Olympe, presque nue devant moi, la peau luisante sous la lumière.

Demain, le district attorney me renverrait ma licence avec une lettre d'excuses. Demain, Ed Cooper aurait sa copie. Mais ce soir.

« J'aurais dû comprendre, Junon. J'aurais dû comprendre à chaque fois que tu me provoquais et reculais au dernier moment parce que tu savais parfaitement que ça ne marcherait pas. Nom de Dieu, je le sentais depuis le début, mais c'était tellement incroyable. Moi, un gars qui aime les femmes, qui connais toutes leurs astuces... et je donne dans ce panneau ! Ouais, toi et Clyde étiez associés. Et vous étiez plus que ça encore. Lequel des deux entretenait l'autre, Junon ? Est-ce la raison pour laquelle Velda a eu tant de succès auprès de Clyde ?

Bon Dieu, quel crétin j'ai été ! J'aurais dû comprendre, le jour où la lesbienne est allée te retrouver, dans les toilettes du restaurant spécial où tu m'avais emmené ! Quelle gueule elle a dû faire en constatant que tu ne valais pas mieux qu'elle ! C'était un rôle qui te convenait à merveille. Tu le jouais si bien que, seuls, ceux qui n'osaient pas parler étaient au courant. Mais ce n'est pas Clyde, c'est toi-même qui as tué Wheeler parce qu'il a été assez fou pour essayer de confondre la fille qui l'avait mis dans le bain, c'est toi qui as tué Rainey parce qu'il voulait te frustrer d'un peu de ton sale pognon, et Jean Trotter parce qu'elle connaissait la vérité, et Marion Lester pour la même raison. Et Connie est morte, elle aussi, parce qu'elle avait découvert le poste de télévision, dans la salle des archives, et qu'elle risquait de comprendre trop de choses. Ouais, je raconterai tout ça aux flics, mais, auparavant, il y a une chose que je vais faire. »

Je lâchai le Luger, qui atterrit sur le tapis avec un bruit sourd, et éclatai de rire lorsque la main de Junon vola vers le tiroir, parce que je n'avais plus besoin de l'abattre froidement, sans lui donner sa chance, et que j'avais ramassé mon Luger, et que la première balle voyageait à travers ses intestins avant que son propre revolver fût complètement sorti du tiroir.

Mais Junon vécut jusqu'à la dernière balle et ne mourut point sans m'avoir entendu lui dire que je savais, maintenant, QUI m'avait suivi pour tenter de me descendre, dans Broadway, lorsque j'avais quitté son appartement, et que les faits qui m'avaient poussé à désigner Clyde lui convenaient encore beaucoup mieux, à elle, dont l'identité posait un problème insoluble. Mais demain apporterait les preuves nécessaires, lorsque certains souvenirs se cristalliseraient devant

l'image de ce qu'avait été Junon, avec ses cheveux courts soigneusement plaqués sur sa tête et partagés par une raie médiane.

Junon ne mourut qu'après avoir entendu tout cela et j'éclatai de rire, à nouveau, en contemplant les inévitables faux seins et les muscles longs, à la fois puissants et fins, que Junon avait toujours su si bien cacher sous ses robes infernales, qui lui montaient jusqu'au cou et descendaient jusqu'à ses poignets. C'était drôle. Très drôle. Plus drôle que je l'aurais jamais cru. Je savais, maintenant, pourquoi j'avais toujours éprouvé cette sensation inexplicable, qui n'était qu'une répulsion instinctive, lorsque je m'étais approché *d'elle*.

Junon était une reine, et comment, une reine en chair et en os. Vous voyez ce que je veux dire...

Junon était un homme !

1 Du même auteur, dans la même collection, voir *J'aurai; ta peau* et *Pas de temps à perdre*.

2 Numéro au cours duquel une fille danse en se revêtant lentement.